

UNE AVENTURE DE TOMMY ET TUPPENCE BERESFORD

Agatha Christie

N. ou M. ?



Agatha Christie

« *N. ou M.* » ?

(N. OR M. ?)

Nouvelle traduction de
Jean-Marc Mendel



LE MASQUE

1

En arrivant chez lui, Tommy Beresford ôta son pardessus dans le vestibule. Il consacra un bout de temps à le suspendre avec un soin maniaque. Et, tout aussi soigneusement, il disposa son chapeau sur la patère voisine.

Sur quoi il bomba le torse, se mit en devoir d'arborer un sourire conquérant et pénétra dans le salon où son épouse s'affairait à tricoter un passe-montagne de laine kaki.

On était au printemps de 1940.

Mrs Beresford accorda à son mari un regard bref et se replongea dans son ouvrage sur un rythme endiablé.

— Du neuf dans les journaux du soir ? finit-elle par demander.

— Haut les cœurs, le *Blitzkrieg* se précise ! répliqua Tommy sans enthousiasme. La situation en France n'a pas l'air brillante.

— C'est vrai que le monde est plutôt déprimant, en ce moment, acquiesça Tuppence.

Tous deux se turent, puis Tommy se décida à sauter le pas :

— Alors, tu ne me poses pas de questions ? Inutile de déployer autant de tact, tu sais !

— Je sais, confirma Tuppence. Les gens qui font preuve de délicatesse sont exaspérants. Mais si je te pose des questions, ça va t'exaspérer tout autant. Et, de toute façon, je n'ai aucun besoin de te tirer les vers du nez. La réponse, tu la portes sur ta figure.

— Je n'aurais jamais cru que j'avais la dégaine aussi sinistre que Guillaume le Taciturne.

— Ce n'est pas ça, chéri. Mais tu t'es épinglé ce soir un sourire du genre « nous vaincrons car nous sommes les plus forts » qui est peut-être ce que j'ai jamais vu de plus pitoyable.

— Ça fait vraiment aussi lugubre que ça ? grinça Tommy.

— Davantage encore que tu ne peux l’imaginer ! Allez, vas-y, dis-moi tout. Il n’y a rien à faire ?

— Rien à faire. Ils n’ont besoin de moi nulle part. Je t’assure, Tuppence, c’est dur, quand on fait sentir à un homme de quarante-six ans qu’il ne vaut pas mieux qu’un grand-père frappé de gâtisme avancé. L’Armée, la Marine, la Royal Air Force, le Foreign Office... ils n’ont que le même refrain : je suis trop vieux. On fera *peut-être* appel à mes services. Plus tard !

— Idem pour moi, le consola Tuppence. Pas question d’enrôler une femme de mon âge comme infirmière – non, merci beaucoup, madame. Ni comme quoi que ce soit d’autre, d’ailleurs. Ils préfèrent une donzelle à frisettes qui n’a jamais vu une blessure ni stérilisé une compresse plutôt que moi, qui ai travaillé pendant trois ans, de 1915 à 1918, sous diverses casquettes : infirmière dans un service de chirurgie puis en salle d’opération, conductrice de poids lourds, et même chauffeur d’un général ! Tout ça, et le reste – soit dit sans me vanter – avec un égal succès. Et voilà maintenant que je ne suis plus à leurs yeux qu’une pauvre enquiquineuse entre deux âges, qui, plutôt que leur casser les pieds, ferait mieux de rester chez elle à tricoter, comme tout le monde, pour nos braves pioupious !

— Saloperie de guerre, maugréa Tommy.

— Une guerre, ce n’est déjà pas hilarant, renchérit Tuppence, mais qu’on nous interdise d’en prendre notre part, ça, c’est le bouquet !

Tommy essaya de consoler sa femme :

— Au moins, Deborah a décroché un job...

La mère de Deborah n’avait pas l’intention de se laisser consoler :

— J’en suis ravie pour elle. Et je suis sûre qu’elle se débrouille parfaitement. Mais vois-tu, Tommy, je persiste à penser que je pourrais encore en remontrer à ma fille.

— Je serais surpris qu’elle soit de ton avis, sourit Tommy.

— Les filles sont quelquefois bien agaçantes, soupira Tuppence. Surtout quand elles se donnent un mal de chien pour se montrer compréhensives.

— Moi, j'ai parfois bien de la peine à supporter les regards indulgents de ce blanc-bec de Derek. Ce « pauvre vieux papa » qu'on peut lire dans ses yeux...

— Bref, résuma Tuppence que l'allusion à leurs deux jumeaux avait conduite au bord des larmes d'attendrissement, nos enfants sont des anges – mais ils nous rendent la vie infernale.

— J'imagine, concéda Tommy, qu'il n'est jamais commode pour personne d'admettre qu'il n'est plus de la première jeunesse et, du coup, plus bon à rien.

Tuppence gronda de fureur, redressa sa tête à la sombre chevelure et envoya dinguer la pelote de laine kaki qu'elle réchauffait dans son giron :

— Nous ne sommes plus bons à rien ? Tu crois ça, toi ? Ou bien c'est le fait qu'on n'arrête pas de nous le répéter ? Je te jure, j'en arrive parfois à me dire que nous n'avons *jamais* été fichus de rien faire de nos dix doigts.

— C'est probablement ce *qu'ils* pensent.

— Peut-être bien ! éclata Tuppence. Mais enfin nous ne nous sommes pas toujours pris pour de la crotte de bique. Or, maintenant, j'en arrive à penser que nous avons coulé une existence de pantouflards. C'est quoi, la vérité, Tommy ? Est-ce que ça n'est pas vrai que tu as été un beau jour assommé et enlevé par des espions allemands ? Est-ce que ça n'est pas vrai que nous avons déjà traqué – et coincé – un criminel dangereux ? Est-ce que ça n'est pas vrai que nous avons sauvé une fille, récupéré des documents secrets importantissimes et que nous avons quasiment eu droit à la reconnaissance du pays tout entier ? *Nous !* Toi et moi ! Ce Mr et cette Mrs Beresford qu'on dédaigne et qu'on rejette aujourd'hui !...

— Laisse tomber, chérie. Ça ne sert à rien de s'exciter.

— Tout de même, reprit Tuppence en refoulant une larme, notre ami Mr Carter m'a bien déçue.

— Il nous a écrit une lettre très aimable.

— Mais il n'a rien *fait* – il ne nous a même pas donné le moindre espoir.

— Il est en dehors du coup, maintenant. Comme nous. Il est vieux. Il s'est retiré en Écosse et il pêche à la ligne.

— À l'Intelligence Service, ils auraient quand même bien pu nous trouver quelque chose, insista Tuppence, amère.

— Ce n'est peut-être plus envisageable, répliqua Tommy. Peut-être que nous n'aurions plus assez de cran.

— Je me le demande, soupira Tuppence. Je n'ai pourtant pas l'impression d'avoir changé. Mais, comme tu dis, peut-être que si on pèse le pour et le contre... Ça ne fait rien, j'aimerais quand même bien qu'on nous trouve un boulot quelconque. C'est atroce d'avoir tellement de temps pour se morfondre...

Pendant un instant, son regard s'arrêta sur la photo d'un très jeune homme, en uniforme de la Royal Air Force, dont le sourire éclatant ressemblait beaucoup à celui de Tommy.

— C'est encore pire pour un homme, dit Tommy. Après tout, une femme peut toujours tricoter... ou faire des colis pour les soldats... ou donner un coup de main dans une cantine de la Croix-Rouge...

— Ça m'ira très bien quand j'aurai vingt ans de plus. Mais je ne suis pas assez vieille pour m'en contenter. Mon problème, c'est que je ne suis plus assez jeune et pas encore assez vieille.

On sonna à la porte. Tuppence se leva.

Quand elle ouvrit, elle se trouva en face d'un homme aux larges épaules dont le visage avenant, au teint vif, s'ornait d'une grosse moustache blonde.

En une fraction de seconde, le nouveau venu la scruta de la tête aux pieds tout en demandant, d'une voix chaude et grave :

— Mrs Beresford ?

— Oui, c'est moi.

— Je m'appelle Grant. Je suis un ami de lord Easthampton. Et c'est lui qui m'a suggéré de venir vous trouver, votre mari et vous.

— Quelle bonne idée ! Entrez donc !

Elle le précéda au salon :

— Mon mari. Euh... le capitaine...

— *Mister*.

— ... et Mr Grant. C'est un ami de Mr Cart... de lord Easthampton.

Le pseudonyme de l'ancien chef de l'Intelligence Service, « Mr Carter », lui venait toujours plus facilement aux lèvres que son titre nobiliaire.

La conversation alla bon train pendant quelques minutes. Grant se montrait agréable et enjoué.

Bientôt, Tuppence quitta la pièce et revint avec une bouteille de xérès et des verres.

Au bout d'un moment, Grant s'adressa à Tommy :

— J'ai entendu dire que vous cherchiez du travail, Beresford ?

Le regard de Tommy s'illumina :

— Oui, bien sûr. Vous voulez dire que...

Grant rit et secoua la tête :

— Non, ce n'est pas ce que vous imaginez. Les tâches difficiles doivent être laissées à des hommes plus jeunes et plus actifs. Ou à ceux qui s'en chargent depuis des années. Non, ce que je pourrais vous proposer serait, j'en ai bien peur, assez fastidieux. Du travail de bureau. États à remplir. Dossiers à compléter. De la paperasse, quoi.

Le visage de Tommy se rembrunit :

— Oh ! je vois...

— Ce serait mieux que rien, l'encouragea Grant. Enfin, tâchez de passer me voir un de ces jours. Département des Réquisitions. Bureau 22. On trouvera bien de quoi occuper vos loisirs.

La sonnerie du téléphone retentit. Tuppence décrocha :

— Allô... Oui... *Quoi ?*

À l'autre bout du fil, une voix suraiguë s'exprimait avec agitation. Tuppence blêmit :

— Quand ça ?... Mais bien sûr, mon chou, j'arrive tout de suite.

Elle raccrocha :

— C'était Maureen.

— Je m'en serais douté... J'avais reconnu sa voix d'ici.

— Je suis confuse, Mr Grant, expliqua Tuppence, haletante, mais il faut que je file chez cette amie. Elle est tombée, elle s'est foulé la cheville et elle est seule chez elle avec sa fillette en bas âge. Il faut absolument que je m'y précipite pour parer au plus

pressé et lui trouver quelqu'un qui puisse venir lui donner un coup de main. Excusez-moi, je vous en conjure !

— Mais naturellement, Mrs Beresford. Je comprends parfaitement.

Tuppence adressa à Grant son plus beau sourire, attrapa son manteau sur le sofa, l'enfila et tourna les talons. On entendit claquer la porte.

Tommy remplit à nouveau le verre de son visiteur.

— Ne partez pas tout de suite, dit-il.

— Je vous remercie, fit l'autre en acceptant le verre.

Il le but à petites gorgées silencieuses. Puis il lâcha enfin :

— D'une certaine façon, le départ inopiné de votre charmante épouse est un hasard heureux. Il va nous faire gagner du temps.

— Je ne vous comprends pas, souffla Tommy.

— Voyez-vous, Beresford, si vous étiez venu me rendre visite au ministère, j'étais chargé de vous faire une proposition bien précise.

Le visage semé de taches de rousseur de Tommy s'éclaira :

— Vous voulez dire que...

— Oui. C'est lord Easthampton lui-même qui a proposé votre nom. Il nous a affirmé que vous étiez exactement l'homme de la situation.

Tommy respira à fond :

— Dites-moi de quoi il s'agit !

— C'est rigoureusement confidentiel, cela va de soi.

De la tête, Tommy acquiesça.

— Même votre femme ne doit rien savoir. Vous me comprenez bien ?

— Très bien.

— Officiellement, comme je vous le disais tout à l'heure, on va vous offrir du travail, du travail de bureau, au sein d'une branche du Département qui se trouve en Écosse – dans une zone interdite où votre femme n'aura pas le droit de vous accompagner. Mais, en fait, nous vous enverrons dans un endroit très différent.

Tommy se contenta d'attendre la suite.

— J'imagine, continua Grant, que vous avez lu dans les journaux ce qu'on raconte de la Cinquième Colonne ? Et que vous savez, au moins dans les grandes lignes, ce que cette expression signifie ?

— Oui, c'est l'ennemi de l'intérieur, murmura Tommy.

— Précisément. Mon cher Beresford, notre pays s'est lancé dans cette guerre avec un optimisme béat. Je ne parle pas, bien sûr, de ceux qui savaient – depuis bien longtemps, ceux-là étaient sans illusion sur ce que nous allions devoir affronter : l'efficacité de l'ennemi, la puissance de son aviation, sa détermination farouche et la parfaite coordination d'une machine de guerre admirablement au point. Non, je parle de la population en général. De tous les bons démocrates béats qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui croient à tout ce qu'ils ont envie de croire : que l'Allemagne va s'effondrer, qu'elle est à la veille d'une révolution, que les chars allemands ne sont que des boîtes de conserve et que les soldats sont si mal nourris qu'ils s'évanouiront de faiblesse dès qu'on leur ordonnera d'avancer.

« Oui, eh bien ! ça ne prend pas ce genre de chemin. La guerre a mal commencé, et les choses vont de mal en pis. Oh ! il n'y a rien à dire sur les hommes – ceux qui servent sur nos cuirassés, ceux qui pilotent nos avions, ceux qui veillent dans nos blockhaus. Mais il y a eu du laisser-aller et un évident manque de préparation. C'est peut-être la contrepartie inévitable de nos bons côtés. Nous, nous voulions la paix, nous avons refusé d'envisager que nous pourrions devoir livrer une autre guerre, et nous n'avons pas su nous y préparer.

« Dans ce domaine, le pire est passé. Nous avons rectifié nos erreurs et, peu à peu, nous arrivons à mettre les hommes qu'il faut à l'endroit où il faut. Nous commençons à faire la guerre comme elle doit être faite. Et cette guerre, nous pouvons la gagner, il n'y a aucun doute là-dessus – à condition seulement de ne pas commencer par la perdre. Et là, ce n'est pas de l'extérieur que vient le danger, c'est de l'intérieur. Ce ne sont pas les bombardiers allemands qui peuvent nous abattre, ni la conquête des pays neutres par l'Allemagne, ni sa maîtrise d'excellentes bases de départ. Non, ce qu'il nous faut craindre,

c'est le cheval de Troie qui se trouve au sein même de nos défenses, c'est la Cinquième Colonne. Elle est là, au milieu de nous. Formée d'hommes et de femmes – certains situés au sommet de l'échelle sociale, d'autres recrutés dans les rangs des obscurs et des sans-grade – mais qui croient tous, du fond du cœur, à l'idéologie nazie, qui ont adopté les buts des nazis et qui veulent substituer ce système d'une impitoyable efficacité aux libertés médiocres et faciles de nos institutions démocratiques.

Grant se pencha, comme pour une confidence. Et il ajouta, sans émotion, de la même voix chaude :

— Et notre problème, c'est que nous ne savons pas qui ils sont...

— Mais enfin, tout de même..., intervint Tommy.

— Oh ! répliqua Grant avec une pointe d'impatience, nous pouvons prendre le menu fretin dans nos filets. Ça, ce n'est pas difficile. Mais il y a les autres. Nous les avons localisés. Il y en a au moins deux qui exercent de hautes fonctions à l'Amirauté. L'un sert probablement à l'état-major du général Gort. Trois ou quatre appartiennent au haut commandement de la Royal Air Force, et deux, si ce n'est plus, travaillent dans le Service, avec nous, et ont accès aux documents secrets du Cabinet. Nous le savons parce qu'il ne peut pas en être autrement. Nous avons eu la démonstration que l'ennemi a bénéficié de fuites – des fuites au plus haut niveau.

La perplexité se peignit sur les traits de Tommy :

— Mais à quoi pourrais-je bien vous être utile ? Je ne connais aucun de ces types.

Grant hocha la tête :

— Exactement. Vous ne connaissez aucun de ces types – et eux, *ils ne vous connaissent pas non plus*.

Il laissa à Tommy le temps de réfléchir à ce qu'il venait de dire, puis reprit :

— Ces gens, ces gens haut placés, sont au courant de tout et connaissent tous nos hommes. Il n'est pratiquement aucun renseignement que nous puissions leur dissimuler. Ne sachant plus à quel saint me vouer, je suis allé trouver Easthampton. Il est sur la touche, maintenant, et pas très bien portant. Mais je n'ai jamais rencontré de cerveau plus brillant que le sien. Il a

pensé à vous. Cela fait déjà plus de vingt ans que vous avez travaillé pour notre compte. Votre nom ne signifie donc plus rien pour le Service. Et plus personne n'y connaît votre visage. Qu'est-ce que vous en dites ? Vous marchez ?

De bonheur, Tommy souriait jusqu'aux oreilles :

— Si je marche ? Je cours, oui ! Encore que je ne voie pas très bien à quoi je pourrai être bon. Après tout, je ne suis qu'une espèce d'amateur.

— Mon cher Beresford, c'est justement d'un amateur que nous avons besoin. Dans cette affaire, un professionnel part avec un gros handicap. Vous aurez à prendre la place du meilleur homme que nous avons, et que nous aurons sans doute jamais.

D'un mouvement, Tommy posa une question muette. Grant hocha la tête :

— Oui. Il est mort mardi dernier, à l'hôpital Sainte Bridget. Renversé par un camion. Il n'a survécu que quelques heures. Toutes les apparences d'un accident – mais ce n'était *pas* un accident.

— Je vois, se borna à murmurer Tommy.

— Et c'est ce qui nous porte à croire, expliqua froidement Grant, que Farquhar tenait le bon bout, qu'il était enfin arrivé à quelque chose. Sa mort, croyez-moi, ce n'était pas une coïncidence.

« Malheureusement, nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'il avait bien pu trouver. Farquhar avait méthodiquement suivi une piste après l'autre. La plupart ne conduisaient nulle part.

Grant s'interrompit avant de confier :

— Quelques minutes avant de mourir, Farquhar est sorti du coma. Il a essayé de parler. Tout ce qu'il est parvenu à articuler, c'est : *N ou M Song Susie*.

— Ça ne me paraît pas vraiment très explicite, grommela Tommy.

— Plus que vous ne pouvez le penser, sourit Grant. N ou M, voyez-vous, ce sont des initiales que nous avons déjà rencontrées. Nous savons qu'elles désignent deux espions allemands de très haute volée, en qui leurs maîtres ont la plus

grande confiance. Nous nous sommes heurtés à leurs activités dans d'autres pays, et nous connaissons deux ou trois petits trucs sur eux. Leur mission, c'est d'organiser la Cinquième Colonne, un peu partout dans le monde, et de servir d'agents de liaison avec Berlin. N, nous le savons, est un homme. Et M est une femme. Hitler en personne s'intéresse à leurs faits et gestes. La dernière fois que nous avons eu de leurs nouvelles, c'est au début de la guerre, par un message codé que nous sommes parvenus à déchiffrer, dans lequel nous sommes tombés sur la phrase : *Suggère N ou M pour l'Angleterre. Avec pleins pouvoirs.*

— Je comprends. Et Farquhar...

— À mon avis, Farquhar était tombé sur la piste d'un de nos deux lascars. Malheureusement, nous ne savons pas lequel. Quant à *Song Susie*, ça peut vous sembler mystérieux, mais l'accent français de Farquhar n'était pas de tout premier ordre ! Dans sa poche, on a trouvé un billet aller et retour pour Leahampton, ce qui nous ouvre des horizons. Leahampton, c'est sur la côte Sud. Un Torquay ou un Bournemouth en puissance. Des tas de pensions de famille et de petits hôtels. Dont un qui s'appelle *Sans Souci*...

— « Song Susie »... *Sans Souci*... Je vois, souffla Tommy. Et l'idée générale, c'est que j'y aille et que... euh... que je fouine dans les parages ?

— C'est en effet l'idée.

Tommy sourit à nouveau :

— C'est un peu vague, tout ça, non ? Je ne sais même pas ce que je dois chercher.

— Et moi je suis bien incapable de vous le préciser. Je n'en sais rien non plus. À vous de trouver.

Avec un soupir, Tommy redressa ses épaules :

— Bon, eh bien ! je vais tenter le coup. Mais je vous préviens que je ne suis pas très doué côté méninges.

— Dans le temps, vous vous débrouilliez plutôt bien, à ce qu'on m'a dit.

— Oh ! c'était une question de chance, rien de plus.

— La chance, c'est précisément ce qu'il nous faut.

Tommy réfléchit un moment :

- Cet endroit, *Sans Souci*...
- Vous y ferez peut-être buisson creux. Je ne peux pas vous dire. Farquhar pensait peut-être à la rengaine « Les Sourcils de ma sœur Susie ». Pour le moment, nous en sommes aux devinettes.
- Et Leahampton ?
- Un bled comme un autre, comme on en trouve des tas. Des vieilles dames abusives, des vieilles filles impénitentes, des colonels en retraite, un quarteron d'escrocs et de filous, une poignée d'étrangers. Une population plutôt mélangée, quoi !
- Avec N ou M dans le lot ?
- Pas nécessairement. Peut-être quelqu'un qui a le contact avec N ou M. Mais moi, je miserais quand même sur N ou M en personne. Une pension au bord de la mer, est-ce que ce n'est pas la plus parfaite des planques ?
- Et vous ne savez pas si c'est d'un homme ou d'une femme que je dois me mettre en quête ?
- Grant se borna à faire non de la tête.
- Bon, conclut Tommy. Je verrai bien.
- Je vous souhaite bonne chance, Beresford. Maintenant, si vous voulez bien que nous passions aux détails...

*

Une demi-heure plus tard, Tuppence était de retour, dévorée de curiosité. Elle trouva Tommy seul, sifflotant calmement dans son fauteuil, la mine dubitative.

— Eh bien ? demanda-t-elle, parvenant à donner à ces deux mots une étonnante puissance interrogative.

— Eh bien ! répondit Tommy sans trop s'engager, ça y est. Ils m'ont trouvé un job – enfin, une espèce de job...

— Quelle espèce ?

Tommy produisit sa meilleure grimace :

— De la paperasse, au fin fond de l'Écosse. Secrétissime et tout, mais ça n'a pas l'air bien excitant.

— C'est pour nous deux, ou pour toi seulement ?

— Moi seulement, hélas.

— Allez tous vous faire fiche !... Comment Mr Carter peut-il se montrer aussi moche avec nous ?

— J’imagine que, pour ce genre de boulot, ils donnent dans la ségrégation sexuelle. Histoire que les gens aient la tête à ce qu’ils font.

— Il va s’agir de chiffre ou de décodage ? C’est un job dans le genre de celui de Deborah ? Méfie-toi, Tommy – on y devient cinglé. On n’arrive plus à dormir, on se promène toute la nuit en répétant 978345286 ou des trucs dans ce goût-là et ça se termine par une bonne dépression nerveuse et le renvoi dans les foyers.

— Ça ne m’arrivera pas.

— Ça t’arrivera tôt ou tard, prophétisa sombrement Tuppence. Mais tu es sûr que je ne peux pas venir avec toi ? Pas pour travailler. Pour te tenir compagnie. Pour qu’à la fin de la journée tu trouves en rentrant tes pantoufles devant la cheminée et un bon dîner chaud.

Le malaise de Tommy était apparent :

— Désolé, ma vieille. Vraiment *désolé*. L’idée de t’abandonner me rend malade, mais...

— Mais tu penses que c’est ton devoir.

— Après tout, suggéra lâchement Tommy, tu peux toujours tricoter, tu sais.

— Tricoter ? éclata Tuppence. *Tricoter ?*

Empoignant son passe-montagne, elle le flanqua par terre :

— Je ne supporte plus la laine kaki, *ni* la laine bleu marine, *ni* la laine bleu R.A.F. Ce que je voudrais tricoter, c’est du *magenta* !

— Magenta... Ça vous a une petite résonance militaire. Ça fait presque penser au *Blitzkrieg*.

Malgré ses railleries, Tommy se sentait profondément malheureux. Mais Tuppence avait une âme de Spartiate et fit preuve de l’abnégation qu’on attend d’une femme en temps de guerre. Elle reconnut qu’il fallait que son mari accepte la tâche qu’on lui avait proposée et que ses sentiments personnels à elle n’avaient *aucune* importance. Et elle ajouta même qu’elle avait entendu dire qu’on recherchait quelqu’un pour faire le ménage

du poste de premier secours. Peut-être la trouverait-on capable d'accomplir au moins ce travail-là...

Tommy partit pour Aberdeen trois jours plus tard. Tuppence l'accompagna à la gare. Elle avait l'œil humide mais ne s'en efforça pas moins de faire preuve de bonne humeur.

Ce ne fut que lorsque le train démarra et qu'il vit la petite silhouette aux épaules voûtées s'éloigner le long du quai que Tommy sentit sa gorge se serrer. Guerre ou pas guerre, il abandonnait Tuppence...

Il fit un effort pour se ressaisir. Les ordres sont les ordres.

Étant arrivé comme prévu en Écosse, il prit dès le lendemain un autre train pour Manchester. Et, le surlendemain, un troisième train le conduisit à Leahampton. Il y descendit dans l'hôtel le plus select et, après une nuit de repos, commença de faire le tour des hôtels plus modestes et des pensions, afin de s'enquérir des conditions offertes en vue d'un séjour de longue durée.

Sans Souci se présentait comme une grande villa victorienne de brique rouge sombre, bâtie à flanc de coteau et dont les fenêtres du dernier étage offraient une belle vue sur la mer. Des odeurs de cuisine et de poussière flottaient dans le hall dont la moquette avait connu des jours meilleurs, mais l'établissement soutenait sans peine la comparaison avec ses semblables que Tommy avait déjà visités. Il fit la connaissance de la propriétaire, Mrs Perenna, qui le reçut dans son bureau, petite pièce en désordre et meublée pour l'essentiel d'une grande table couverte de paperasses.

Mrs Perenna elle-même était une femme entre deux âges, d'aspect quelque peu négligé, à l'épaisse tignasse noire hérissée d'improbables bouclettes, maquillée à la diable et dont le sourire vif découvrait des dents d'une étonnante blancheur.

Tommy fit vaguement allusion à l'une de ses cousines, miss Meadows, qui avait séjourné à *Sans Souci* deux années auparavant. Mrs Perenna se souvenait fort bien de miss Meadows – une si charmante vieille personne... et à tout prendre pas si vieille que ça – encore tellement active et dotée d'un tel sens de l'humour !

Prudent, Tommy se contentait de hocher silencieusement la tête. Il savait qu'il y avait eu une miss Meadows bien réelle. Le Service ne badinait pas avec ce genre de détails.

Et comment donc allait-elle, cette chère miss Meadows ?

Tommy, non sans arborer la mine de circonstance, expliqua brièvement que miss Meadows avait rejoint le Seigneur. En signe de sympathie, Mrs Perenna émit les soupirs qui convenaient et exprima toute la part qu'elle prenait à ce deuil.

Mais elle n'en retrouva pas moins rapidement sa volubilité coutumière. Elle était convaincue de pouvoir offrir à Mr Meadows la chambre qui lui conviendrait, une chambre donnant sur la mer. Elle estimait que Mr Meadows avait mille fois raison de vouloir quitter Londres. Ces jours-ci, l'ambiance de la capitale devait être déprimante au possible, et puis, bien sûr, après une telle épidémie de grippe...

Sans cesser de parler, Mrs Perenna conduisit Tommy, *alias* Mr Meadows, dans les étages supérieurs et lui montra plusieurs chambres. Elle fit allusion à un tarif hebdomadaire. Tommy afficha quelque inquiétude. Mrs Perenna excipa de la forte hausse des prix. À quoi Tommy répliqua que son revenu s'était fâcheusement réduit, et qu'avec les impôts, et ceci, et cela...

— Cette guerre est terrible, marmonna Mrs Perenna.

Tommy ne put qu'acquiescer, ajoutant qu'à son avis ce sacré Hitler devrait être pendu. Un fou, voilà ce que c'était, ni plus ni moins qu'un fou.

Mrs Perenna en convint. Elle fit remarquer qu'avec le rationnement et les difficultés qu'éprouvaient maintenant les bouchers à obtenir la viande qu'ils souhaitaient – au point que, trop souvent, on ne trouvait plus ni foie ni rognons –, tenir une bonne maison n'était pas une sinécure, mais que néanmoins, en souvenir de la parenté de Mr Meadows avec miss Meadows, elle lui consentirait une réduction d'une demi-guinée par semaine.

Sur la promesse de réfléchir encore, Tommy tenta alors de battre en retraite. Mais Mrs Perenna le poursuivit jusqu'à la porte, de plus en plus prolixe et déployant son charme à un degré que Tommy jugea inquiétant. Dans son genre, il le

reconnaissait, Mrs Perenna était assez belle femme. Mais de quelle origine pouvait-elle donc bien être ? Certainement pas anglaise. Son nom avait une consonance espagnole ou portugaise, mais on pouvait mettre cela sur le compte de la nationalité de son mari. Non, il la croyait plutôt irlandaise, en dépit de son manque d'accent caractéristique. Cela expliquerait sa vitalité et son exubérance.

On convint finalement que Mr Meadows s'installerait le lendemain.

Tommy avait annoncé son arrivée pour 6 heures du soir. Mrs Perenna l'accueillit dans le hall, lança une série d'instructions pour le rangement de ses bagages à une femme de chambre à la limite de l'imbécillité qui, bouche bée, fixait sur Tommy des yeux inexpressifs, et le conduisit dans ce qu'elle appelait le grand salon.

— J'ai l'habitude de présenter mes hôtes les uns aux autres, dit Mrs Perenna, affrontant sans broncher le regard soupçonneux de cinq personnes. Voici notre nouvel arrivant, Mr Meadows... Mrs O'Rourke.

Mrs O'Rourke était une femme aux proportions himalayennes, au regard perçant, dotée d'une moustache qui élargissait son sourire.

— Le major Bletchley...

Le major Bletchley jaugea Tommy et se contenta d'un mouvement sec de la tête.

— Mr von Deinim...

Un homme jeune, yeux bleus et cheveux blonds, se leva et, très raide, s'inclina.

— Miss Minton...

Une personne âgée, dont le cou s'ornait d'innombrables rangs de perles et qui tricotait de la laine kaki, sourit en étouffant un gloussement nerveux.

— Et, enfin, Mrs Blenkinsop.

Du tricot, là aussi. Des cheveux sombres un tantinet en désordre. Un visage qui se leva, abandonnant un instant la contemplation du passe-montagne qui semblait l'absorber.

Mrs Blenkinsop ! Tuppence ! Bon sang, mais c'était tout ce qu'il y a d'impossible – d'inconcevable !

Tuppence, tricotant paisiblement dans le salon de *Sans Souci* !

Leurs regards se croisèrent. Ses yeux à elle affichaient une indifférence polie – c'était le regard d'une parfaite étrangère.

Tommy se sentit envahi d'admiration. Tuppence !

2

Tommy ne sut jamais comment il avait pu survivre à cette soirée.

Il n'osait pas lever les yeux trop souvent sur Mrs Blenkinsop.

Au dîner, trois clients qu'il ne connaissait pas encore firent leur apparition : un couple d'âge moyen, Mr et Mrs Cayley, ainsi qu'une jeune mère de famille, Mrs Sprot, venue de Londres flanquée de Betty, sa fillette en bas âge, et que son séjour forcé à Leahampton commençait visiblement à lasser. Assise à table à côté de Tommy, elle le fixa à plusieurs reprises de ses grands yeux placides et finit par lui demander, d'une voix un peu rauque :

— Vous ne croyez pas que la situation à Londres est redevenue plus calme ?... Tout le monde est en train de rentrer, non ?

Avant que Tommy ait pu répondre à cette question naïve, son autre voisine, la vieille fille aux perles, intervint :

— Moi, ce que je dis, c'est qu'il ne faut faire courir aucun risque aux enfants. Votre adorable petite Betty... Vous ne vous pardonneriez jamais s'il lui arrivait quoi que ce soit. Or vous savez très bien que Hitler nous a promis le *Blitzkrieg* sur l'Angleterre pour très bientôt – et je suis persuadée qu'il nous réserve un nouveau genre de gaz asphyxiant.

— On raconte beaucoup trop de sornettes à propos des gaz, trancha sévèrement le major Bletchley. Croyez-moi, ces gaillards ne vont pas perdre leur temps à faire joujou avec des gaz. Ils vont nous écraser sous les bombes explosives, nous arroser de bombes incendiaires. Comme ça s'est passé en Espagne.

La tablée tout entière se lança avec délices dans la polémique. Le timbre de Tuppence, haut perché, un peu niais, s'éleva :

— Mon fils Douglas, il dit que...

« Douglas, allons bon ! pensa Tommy. Pourquoi Douglas, ça j'aimerais bien le savoir ! »

Après un dîner prétentiard composé de nombreux plats aussi peu copieux – mais aussi insipides – les uns que les autres, on retourna au salon. Ces dames se remirent à leurs tricots et le major Bletchley se lança, pour le bénéfice du seul Tommy, dans le récit, long et fort ennuyeux, de ses hauts faits sur la turbulente frontière nord-ouest des Indes.

Le jeune homme blond aux yeux bleus se leva et, avant de quitter la pièce, exécuta une parfaite inclinaison du buste.

Le major Bletchley interrompit sa saga pour administrer à Tommy une bourrade dans les côtes :

— Ce type qui vient de sortir... C'est un réfugié... Il a réussi à quitter l'Allemagne un mois à peine avant le début de la guerre.

— C'est un Allemand ?

— Oui. Mais même pas juif. Son père s'est fourré dans le pétrin pour avoir critiqué le régime nazi. Et deux de ses frères sont dans des camps de concentration. Lui, il a trouvé le moyen de filer juste à temps.

Sur quoi, ce fut Mr Cayley qui décida d'accaparer l'attention de Tommy et de lui faire part jusqu'au moindre détail des inquiétudes que lui causait sa propre santé. L'égrotant personnage était si plein de son sujet que l'heure d'aller au lit allait sonner quand Tommy parvint enfin à lui échapper.

Le lendemain matin, Tommy se leva tôt et entreprit d'arpenter le front de mer. Son pas rapide le mena jusqu'à la digue, et il en revenait quand il aperçut une silhouette familière venant à sa rencontre. Il souleva son chapeau :

— Bonjour, dit-il en souriant. Mrs... euh... Blenkinsop, si je ne m'abuse ?

Nul ne se trouvait à portée de voix.

— Dr Livingstone, rien que pour toi, répliqua Tuppence.

— Comment diable as-tu fait pour arriver jusqu'ici, Tuppence ? C'est un miracle... Un vrai miracle.

— Ça n'a rien d'un miracle. C'est le fruit d'un peu de jugeote, sans plus.

— De ta jugeote à toi, j' imagine ?

— Ton imagination t'honore. Toi et ton Grant qui n'a pas l'air de se prendre pour de la crotte de bique !... J'espère que ça lui servira de leçon !

— Il ne saurait en être autrement. Allons, Tuppence, raconte-moi comment tu t'es débrouillée. Je meurs de curiosité.

— Oh ! ç'a été d'une simplicité enfantine. Dès que Grant a commencé à faire allusion à Mr Carter, j'ai compris ce qui se mijotait. Je savais bien qu'on ne te réserverait pas un boulot de rond-de-cuir. Et, rien qu'à son comportement, j'avais deviné que je ne serais pas dans le coup. Alors j'ai décidé de vous réserver un chien de ma chienne. J'ai profité de ce que j'allais chercher le xérès pour descendre en douce jusqu'à l'appartement des Brown et passer un coup de fil à Maureen. Je lui ai demandé de me rappeler en lui expliquant ce que j'attendais d'elle. Elle a été formidable – sa voix vous vrillait si fort les oreilles qu'on pouvait l'entendre de l'autre bout de la pièce. Moi, j'ai tenu ma partie – celle de l'amie compatissante contrainte de partir porter secours d'urgence –, et j'ai filé en donnant tous les signes de l'inquiétude. J'ai bien claqué la porte d'entrée, d'accord, mais au lieu de sortir je me suis glissée dans notre chambre et j'ai entrouvert la porte de communication qui est dissimulée par le bahut.

— Et tu as tout entendu ?

— Tout ! triompha Tuppence.

— Et tu m'as mené en bateau jusqu'à mon départ, lui reprocha Tommy.

— Absolument. Je voulais vous en remonter. À toi et à ton Mr Grant.

— Ce n'est pas *mon* Mr Grant, mais je reconnais que tu l'as eu dans les grandes largeurs.

— Mr Carter n'aurait pas dû me traiter de manière aussi nulle. L'Intelligence Service n'est plus ce qu'il était !

— Maintenant que nous l'avons réintégré, il va retrouver son éclat d'antan, dit gravement Tommy. À propos, pourquoi t'être affublée de ce Blenkinsop ?

— Et pourquoi pas ?

— On peut difficilement trouver nom plus bizarre.

— C'est le premier qui m'est passé par la tête et, pour ma lingerie, c'est idéal.

— Pour ta lingerie ?... Qu'est-ce que tu me racontes, Tuppence ?

— À cause du B, crétin !... B pour Beresford... B pour Blenkinsop. C'est ce qui est brodé sur mes combinaisons-culottes. PB pour Prudence Beresford – mais ça peut aussi être PB pour Patricia Blenkinsop. Et toi, pourquoi as-tu choisi Meadows ? C'est un nom grotesque.

— Primo, moi, je n'ai *pas* de grands B brodés sur mes caleçons, rétorqua Tommy. Et, ensuite, ce n'est pas moi qui ai décidé. On m'a donné l'ordre de m'appeler Meadows. Mr Meadows est un homme dont le passé – que j'ai été obligé d'apprendre par cœur – est irréfutable.

— Charmant, grinça Tuppence. Et tu es marié ou célibataire ?

— Je suis veuf, annonça Tommy, très digne. Ma femme est morte il y a dix ans, à Singapour.

— Allons bon !... À Singapour ?

— Nous devons tous mourir quelque part. Qu'est-ce que tu reproches à Singapour ?

— Oh ! rien. C'est certainement un endroit délicieux pour mourir. Au fait, moi, je suis veuve.

— Et où ton défunt mari a-t-il rendu l'âme ?

— Quelle importance ? Sans doute dans une clinique. J'imagine assez bien qu'il a succombé à une cirrhose du foie.

— Je vois. Abandonnons ce sujet douloureux. Et, à propos, ton fils, ce Douglas ?...

— Douglas sert dans la Marine.

— C'est ce que je t'ai entendu dire hier soir.

— Et j'ai deux autres fils. Raymond, qui s'est engagé dans la Royal Air Force, et Cyril, mon petit dernier, qui est dans un régiment d'infanterie.

— Et qu'est-ce qui se passerait s'il prenait fantaisie à quelqu'un de se donner la peine de vérifier le pedigree de tous ces Blenkinsop ?

— Ce ne sont pas des Blenkinsop. Blenkinsop était mon second mari. Mon premier mari s'appelait Hill. Les Hill font

trois pages à eux seuls dans l'annuaire du téléphone. Alors, je ne pense pas qu'il soit possible de les vérifier tous.

Tommy poussa un soupir à fendre l'âme :

— C'est toujours le même problème avec toi, Tuppence. Tu ne peux pas t'empêcher d'en rajouter. Deux maris et trois fils... C'est trop. Tu vas te couper toi-même dans les détails.

— Mais non, pas moi. Et puis je suis sûre que tous ces fils vont nous être bien utiles. De toute façon, je n'ai pas d'ordres à recevoir. J'agis en franc-tireur. J'ai plongé dans le bain pour m'amuser, et j'ai bien l'intention de m'amuser.

— Je te crois sur parole. Mais si tu veux mon avis, cette affaire n'est qu'une vaste fumisterie.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu es à *Sans Souci* depuis plus longtemps que moi. Peux-tu me dire, en toute honnêteté, que tu soupçonnes l'une quelconque des personnes que j'ai vues hier soir d'être un dangereux agent ennemi ?

— C'est vrai que ça semble assez peu croyable, concéda Tuppence. Enfin, il y a quand même le beau blond.

— Karl von Deinim... Mais la police passe les réfugiés au crible, non ?

— Elle est censée le faire... Mais il doit quand même être possible de passer à travers les mailles du filet. C'est un garçon très séduisant, tu sais.

— Tu veux dire que les demoiselles pourraient lui confier de petits secrets ? Mais quelles demoiselles ? Le coin manque singulièrement de filles de généraux ou d'amiraux. Mais peut-être bien qu'il fait la cour à une commandante de compagnie des auxiliaires féminines...

— Je t'en prie, Tommy ! Nous devons prendre cette affaire au sérieux.

— Je la prends au sérieux. Mais ça n'empêche pas que j'ai le sentiment que nous sommes partis à la chasse au dahu.

Tuppence n'avait pas envie de plaisanter :

— Il est encore trop tôt pour dire ça. Après tout, dans cette affaire, rien ne doit sauter aux yeux – sinon on n'aurait pas éprouvé le besoin de venir nous chercher. À propos, quid de Mrs Perenna ?

— C'est vrai, ça, admit Tommy, pensif. Il y a Mrs Perenna. Elle mériterait qu'on creuse un peu la question.

— Et en ce qui nous concerne ? s'enquit encore Tuppence d'un ton archi-professionnel. Je veux dire : comment allons-nous faire pour travailler en liaison ?

— Il serait sans doute préférable qu'on ne nous voie pas trop souvent ensemble.

— Entièrement d'accord. Si nous donnions à penser que nous nous connaissons mieux que les gens ne l'imaginent, ça pourrait faire du vilain. Ce qu'il faut que nous décidions, c'est de nos comportements réciproques. Je suis en train de me dire... oui, je suis en train de me dire que le mieux serait que je te coure après.

— Que tu me coures après ?

— Exactement. Je te cours après. Toi, tu te démènes pour m'échapper, mais, comme tu es le type même du mâle chevaleresque, tu n'y arrives pas toujours. J'ai déjà eu deux maris, et j'en traque un troisième. Tu joueras le rôle du malheureux veuf que je poursuis de mes assiduités. De temps en temps, je m'arrangerai pour te serrer dans les coins, pour t'entraîner dans des salons de thé, pour me pendre à tes basques quand tu te baladeras sur le front de mer. Tout le monde gloussera et trouvera ça tordant.

— Ça ne paraît pas infaisable, grogna Tommy.

— Il y a des siècles qu'on rigole du mâle traqué par la femelle, reprit Tuppence. Et ça va bien nous rendre service. Quand on nous verra ensemble, tout un chacun ricanera en douce et plaindra ce pauvre vieux Meadowes.

Tommy agrippa soudain le bras de sa femme :

— Regarde !... Regarde, là, devant nous !

À côté d'un abri, un jeune homme et une jeune fille étaient en grande conversation. À leur air grave, on comprenait qu'ils étaient tout entiers absorbés par leurs propos.

— Karl von Deinim, souffla Tuppence. Mais je me demande bien qui est la fille.

— Qui qu'elle soit, elle est remarquablement jolie.

Tuppence acquiesça de la tête. Attentive, elle nota le visage passionné, au teint mat, et le pull-over ajusté qui mettait le

corps en valeur. La fille parlait avec sérieux, en insistant. Karl von Deinim l'écoutait, attentif.

— Je crois que c'est le moment ou jamais de nous séparer, murmura Tuppence.

— D'accord.

Ils adoptèrent des directions opposées. Au bout de la digue, Tommy croisa le major Bletchley qui, après l'avoir examiné d'un œil suspicieux, grommela une manière de « Bonjour ».

— Bonjour.

— Je vois que vous êtes lève-tôt, comme moi, remarqua le major.

— C'est une habitude qu'on prend là-bas, en Orient. Bien sûr, ça ne date pas d'hier, mais je continue à me réveiller aux aurores.

— Et vous avez diablement raison, l'approuva le major. Sacrebleu, les jeunes d'aujourd'hui me rendent malade ! Bains chauds... apparition au petit déjeuner à 10 heures du matin, quand ça n'est pas plus tard. Pas étonnant que les Allemands aient pris le dessus ! Rien dans le ventre ! Des freluquets, des ramollis ! De toute façon, l'Armée, ce n'est plus ce que c'était. Maintenant, on les dorlote, voilà ce qu'on fait ! Tout juste si on ne les borde pas au lit avec des bouillottes ! Brrr !... Ils me rendent malade, je vous dis !

D'un geste plein de mélancolie, Tommy manifesta sa sympathie. Encouragé, le major reprit :

— De la discipline, voilà ce qu'il nous faut. De la dis-ci-pli-ne. Comment voulez-vous gagner une guerre sans discipline ? Savez-vous, cher monsieur, qu'il y en a maintenant qui viennent aux prises d'armes en treillis ?... C'est en tout cas ce que je me suis laissé dire. On ne peut pas espérer gagner une guerre comme ça. *En treillis !* Je vous demande un peu !

Mr Meadows hasarda que les choses, hélas, n'étaient plus ce qu'elles avaient été.

— Tout ça, c'est la faute à la démocratie, trancha le major d'un air écoeuré. Il ne faut jamais exagérer. Et, à mon avis, dans le genre démocratique, on en rajoute. On mélange les officiers et la piétaille – ils mangent dans les mêmes cantines... Bon Dieu de bois !... Les hommes n'aiment pas ça, Meadows. Vous savez,

la troupe ne se trompe pas sur ces trucs-là. La troupe ne se trompe jamais sur ces trucs-là.

— Bien sûr, approuva Mr Meadows. Naturellement, je n'ai pas une connaissance approfondie de la chose militaire, mais...

— Vous étiez dans le coup, en 14 ? interrompit le major en lui lançant un coup d'œil acéré.

— Oh, que oui !

— C'est bien ce que je pensais. Tout de suite vu que vous aviez l'allure d'un homme qui est passé au tourniquet. À vos épaules... Quel régiment ?

— Le 5^e Corfeshire, répondit Tommy, appelant à la rescousse les états de service de Mr Meadows.

— Ah ! oui, Salonique !

— Oui.

— Moi, j'étais en Méso.

Le major Bletchley se laissa aller à ses souvenirs de campagne. Tommy l'écouta poliment.

— Et maintenant, conclut le major aigrement, vous pensez qu'ils trouveraient à m'utiliser ? Pas question. Trop vieux. Trop vieux mes bottes, oui ! Je pourrais encore leur apprendre deux ou trois trucs sur la guerre, à ces godelureaux !...

— Ne serait-ce que ce qu'il vaut mieux éviter de faire, par exemple, suggéra Tommy avec un sourire.

— Eh, ça veut dire quoi, ça ?

D'évidence, le sens de l'humour n'était pas la qualité première du major, qui jeta sur son compagnon un regard méfiant. Tommy se hâta de changer de sujet :

— Qu'est-ce que vous pensez de cette Mrs... Blenkinsop, je crois qu'elle s'appelle ?

— C'est ça, Blenkinsop. Pas désagréable à regarder... mais la langue un peu trop bien pendue – un vrai moulin à paroles. Gentille, mais le genre tête de linotte... Non pas que je la connaisse bien, remarquez. Il n'y a que quelques jours qu'elle est à *Sans Souci*. Mais pourquoi cette question ?

— Je viens juste de la croiser, expliqua Tommy. Et je me demandais si elle sortait toujours aussi tôt le matin.

— Franchement, je n'en sais rien. En général, les femmes ne sont guère portées à se promener avant le petit déjeuner... Dieu soit loué !

— Amen !... J'avoue que, moi, de mon côté, c'est aux politesses que je ne suis guère porté avant le petit déjeuner. J'espère que je ne me suis pas conduit comme un goujat avec cette bonne femme, mais je voulais vraiment prendre de l'exercice.

Le major Bletchley manifesta aussitôt sa solidarité :

— Je suis comme vous, mon cher Meadows. Je suis comme vous ! Les femmes sont partout à leur place – mais pas avant le petit déjeuner !

Il gloussa :

— Méfiez-vous, mon vieux. Elle est veuve, vous savez.

— Ah ?...

Le major, en joie, planta son poing dans les côtes de Tommy :

— Et les veuves, on connaît ça ! Celle-là a déjà enterré deux maris et, si vous voulez mon avis, elle cherche à mettre le grappin sur le numéro trois. Ouvrez l'œil, et le bon, Meadows ! Ouvrez l'œil ! Croyez-m'en sur parole !

L'humeur soudain au beau fixe, le major fit demi-tour et s'élança d'un bon pas vers le petit déjeuner qui l'attendait à *Sans Souci*.

De son côté, Tuppence avait continué de sillonner le front de mer, ce qui l'avait amenée à passer devant l'abri à côté duquel discutaient les deux jeunes gens. Au passage, elle saisit quelques mots. C'était la fille qui parlait :

— Il faut pourtant que vous soyez très prudent, Karl. Au moindre soupçon...

Tuppence perdit la suite. Significatif, ce qu'elle venait d'entendre ? Oui, mais susceptible de toutes sortes d'interprétations parfaitement banales. Mine de rien, elle revint sur ses pas et, de nouveau, cueillit une phrase au vol :

— Ces fichus Anglais, tellement imbus d'eux-mêmes...

Mrs Blenkinsop haussa à peine les sourcils. Karl von Deinim, réfugié, fuyant la persécution nazie, avait trouvé asile et protection en Angleterre. De sa part, ce n'était faire preuve ni de

sagesse ni de gratitude que de prêter une oreille complaisante à de tels propos...

De nouveau, Tuppence fit demi-tour. Mais cette fois, avant qu'elle n'ait pu arriver jusqu'à l'abri, le couple s'était séparé brusquement. La jeune fille s'éloignait du front de mer, tandis que Karl von Deinim venait à la rencontre de Tuppence.

Sans doute ne l'aurait-il pas reconnue si elle n'avait marqué une seconde d'hésitation. Mais, talons joints, il s'inclina.

— Bonjour. Mr von Deinim, n'est-ce pas ? gazouilla Tuppence. Quelle belle matinée !

— C'est vrai. Il fait très beau.

— Impossible de résister à la tentation, continua Tuppence. Je ne sors pas souvent avant le petit déjeuner. Mais ce matin... Surtout quand on n'a pas très bien dormi... On ne dort jamais très bien dans un endroit nouveau, je trouve... Il faut un jour ou deux pour s'habituer, c'est ce que je dis toujours.

— Oui, c'est probablement exact.

— Mais je dois avouer que cette promenade matinale m'a ouvert l'appétit.

— Vous retournez à *Sans Souci* ? Si vous le permettez, je marcherai à vos côtés.

Sérieux comme un pape, Karl von Deinim emboîta le pas à Tuppence qui demanda :

— Vous aussi, vous êtes sorti pour vous ouvrir l'appétit ?

Il secoua la tête non sans solennité :

— Oh ! non. Mon petit déjeuner déjà j'ai pris. À mon travail je vais maintenant.

— Votre travail ?

— Je suis chercheur en chimie.

« Tiens, tiens ! » pensa Tuppence en lui lançant un coup d'œil en coin.

D'une voix aux inflexions gutturales, Karl von Deinim reprit :

— Dans ce pays je suis venu pour fuir la persécution des nazis. J'avais très peu d'argent... et pas d'amis. Alors je fais maintenant le travail utile que je peux.

Le jeune homme gardait les yeux rivés droit devant lui. Tuppence perçut le flot souterrain d'émotions qui le bouleversaient.

— Oh ! oui, je vois, murmura-t-elle à tout hasard. Je vois. C'est... tout à votre honneur.

— Mes deux frères sont en camp de concentration, jeta Karl von Deinim. Mon père y est mort. Et ma mère est morte de chagrin, et de peur.

« Il a une façon d'annoncer ça..., pensa Tuppence. Comme s'il l'avait appris par cœur. »

Elle risqua à nouveau un coup d'œil à la dérobée : les traits impassibles, il conservait un regard figé.

Ils cheminèrent en silence. Deux hommes les croisèrent. L'un d'eux toisa Karl, et Tuppence l'entendit dire à son compagnon :

— Je parie que ce type est un Allemand.

Tuppence vit le rouge monter aux joues de Karl von Deinim. Incapable de dominer plus longtemps les sentiments qui l'agitaient, il bégaya :

— V-vous avez entendu ? V-vous avez entendu ? C'est ce qu'ils disent tous. Je...

— Ne soyez pas idiot, mon garçon, coupa Tuppence, oubliant son personnage et redevenant elle-même. On ne peut pas tout avoir.

Il la fixa sans comprendre :

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes réfugié. Il vous faut accepter le pire avec le meilleur. Vous êtes vivant, c'est l'essentiel. Vivant. Et libre. Pour le reste... admettez que c'est inévitable. Ce pays est en guerre. Et vous êtes allemand... (Elle lui sourit.) N'espérez pas que l'homme de la rue puisse faire la distinction entre les mauvais Allemands et les bons Allemands, si je peux m'exprimer ainsi.

Son regard ne la quittait pas. Dans ses yeux, tellement bleus, on lisait son effort pour redevenir maître de lui. Puis, tout d'un coup, il sourit lui aussi :

— Les gens disaient qu'un bon Indien est un Indien mort, n'est-ce pas ? fit-il dans un rire. Pour être un bon Allemand, il faut que je sois à l'heure à mon travail. Permettez-moi de vous quitter. Bonne journée.

Sur quoi il s'inclina, toujours aussi raide.

Tuppence, pensive, suivit des yeux la silhouette qui s'éloignait.

« Mrs Blenkinsop, se dit-elle, vous venez de vous laisser aller à commettre une boulette. Dans l'avenir, apportez un peu plus d'attention à ce que vous faites. Et, maintenant, en route pour le petit déjeuner à *Sans Souci*. »

La porte du hall de l'hôtel était ouverte. De l'intérieur, on entendait la voix de Mrs Perenna apostrophant avec vigueur un interlocuteur invisible :

— Et tu pourras lui dire ce que je pense de son dernier carton de margarine !... Le jambon, tu le prendras chez Quiller... La dernière fois, c'était deux pence moins cher... Et fais bien attention aux choux...

L'arrivée de Tuppence interrompit ces exhortations :

— Oh ! bonjour, Mrs Blenkinsop. Vous êtes bien matinale. Vous n'avez pas encore pris votre petit déjeuner. Il vous attend dans la salle à manger...

Mrs Perenna se mit en devoir de présenter la personne à laquelle elle venait de donner ses consignes :

— Ma fille Sheila. Vous ne l'avez pas encore rencontrée. Elle était en voyage, et elle n'est rentrée qu'hier au soir.

Tuppence accorda toute son attention à un beau visage, aux traits mobiles, qui avaient perdu toute leur force tragique et n'exprimaient plus que l'ennui, et une certaine rancune.

« Ma fille Sheila. » Sheila Perenna...

Tuppence murmura quelques banalités polies et pénétra dans la salle à manger, où trois personnes étaient attablées : Mrs Sprot, sa fillette, et la monumentale Mrs O'Rourke. Tuppence articula un « Bonjour » auquel Mrs O'Rourke répliqua avec emphase par un tonitruant « Je vous souhaite la meilleure des journées » qui étouffa les salutations plus anémiques de Mrs Sprot.

La vieille dame scruta Tuppence avec une sorte d'intérêt vorace :

— Bonne chose que de faire un tour avant le petit déjeuner. Ça donne un appétit d'ogre.

Pendant ce temps, Mrs Sprot confiait à son rejeton :

— C'est du *bon* pain et du *bon* lait, chérie.

Elle tenta de glisser une cuiller entre les dents de la jeune Betty. Laquelle, détournant la tête, réduisit à néant les efforts de sa mère et porta sur Tuppence des yeux comme des soucoupes. Puis, pointant vers la nouvelle venue un doigt plein de lait, elle gazouilla :

— Ga... Ga bouche...

— Vous lui plaisez beaucoup ! s'ébaubit Mrs Sprot, comme si sa fille venait de montrer sa faveur. Elle est quelquefois si timide devant les inconnus.

— Bouche ! claironna Betty Sprot. Ah pouce ah bag, enchaîna-t-elle un ton plus haut.

— D'après vous, que veut-elle dire par là ? s'enquit Mrs O'Rourke, fascinée.

— On ne peut pas dire qu'elle parle déjà très clairement, concéda Mrs Sprot. Elle vient juste d'avoir deux ans, vous savez. Pour le moment, j'ai bien peur qu'elle ne dise pas grand-chose de sensé. Mais elle sait quand même dire maman, n'est-ce pas, chérie ?...

Betty lança à sa mère un coup d'œil pensif et fit valoir, avec le plus grand sérieux :

— Kouguelle bic.

— Ces petits anges ont vraiment un langage bien à eux, se réjouit Mrs O'Rourke. Betty, ma chérie, dis maman, maintenant.

Cette fois, Betty porta sur Mrs O'Rourke un regard pénétré et observa, en martelant les syllabes :

— Nah zah...

— Ah ! là, elle se surpasse ! s'extasia Mrs O'Rourke. Quelle adorable petite fille !

La gargantuesque Irlandaise se leva, lança à Betty un sourire carnassier et sortit lourdement de la pièce.

— Ga, ga, ga, se réjouit Betty qui montra toute l'étendue de sa satisfaction en tambourinant sur la table avec sa cuiller.

— Ça veut dire quoi, Nah zah ? s'enquit Tuppence avec un sourire de connivence.

Mrs Sprot rougit :

— Je crains bien que ce ne soit ce qu'elle dit quand quelqu'un ou quelque chose ne lui plaît pas.

— C'est bien ce que je pensais.

Les deux femmes éclatèrent de rire.

— Vous comprenez, expliqua Mrs Sprot, Mrs O'Rourke se met en quatre pour être gentille mais avec sa grosse voix, sa moustache et tout, elle est assez effrayante...

La tête de côté, Betty adressa à Tuppence une sorte de roucoulement.

— Elle vous a prise en amitié, Mrs Blenkinsop, dit Mrs Sprot.

Tuppence se demanda si elle n'avait pas décelé une note de jalousie dans la voix de Mrs Sprot et risqua une mise au point :

— Les enfants aiment toujours les nouveaux visages, non ? glissa-t-elle.

La porte s'ouvrit sur le major Bletchley, suivi de Tommy. Tuppence prit un air espiègle.

— Ah, Mr Meadowes ! minauda-t-elle. Je vous ai battu. J'ai passé la ligne devant vous ! Mais je vous ai tout de même laissé un *tout petit* déjeuner !

Tommy grommela un vague « Merci... euh... merci bien » et s'en fut s'asseoir à l'autre bout de la table.

Dans une bulle de lait, Betty Sprot gratifia le major Bletchley d'un « Proutch ! » qui lui fit aussitôt arborer une mine aussi bêtifiante qu'enchantée.

— Comment va la délicieuse petite miss Coucou-je-t'ai-vu, ce matin ? demanda-t-il avec une politesse très grand-siècle.

Joignant le geste à la parole, il se cacha derrière un journal pour s'écrier :

— Coucou !...

Betty rugit de plaisir.

Le doute commença de s'emparer de Tuppence.

« Il doit y avoir une erreur quelque part, pensa-t-elle. Il ne peut vraiment *pas* se passer quoi que ce soit ici. C'est tout bonnement inconcevable ! »

Pour imaginer *Sans Souci* en quartier général de la Cinquième Colonne, il fallait avoir l'esprit détraqué de la Blanche Reine d'*Alice au pays des merveilles*.

3

Sous la verrière qui protégeait la terrasse, miss Minton s'absorbait dans son tricot.

Maigre et anguleuse, miss Minton avait le cou tendineux et portait, sur un pull-over bleu pâle, une profusion de chaînes et de colliers de perles. Sa jupe, d'un tweed indéfinissable, pendouillait tristement sur son absence de rondeurs. Elle accueillit Tuppence avec joie :

— Bonjour, Mrs Blenkinsop. J'espère que vous avez bien dormi.

Mrs Blenkinsop confessa qu'elle ne dormait jamais très bien, les premières nuits, dans un lit nouveau. À quoi miss Minton répondit que – comme c'était étrange, non ? –, il lui arrivait aussi, à *elle*, exactement la même chose.

Mrs Blenkinsop s'extasia. Quelle coïncidence ! Et quelle merveille que ce point de tricot ! Rougissante de plaisir, miss Minton déploya son chef-d'œuvre. Oui, il s'agissait d'un point assez peu banal mais, en fait, très facile. Si Mrs Blenkinsop le désirait, elle le lui apprendrait bien volontiers. Oh ! miss Minton était vraiment trop aimable, mais Mrs Blenkinsop se savait si malhabile dès qu'il s'agissait de tricot, si incapable de suivre un modèle... Au vrai, elle n'était guère capable que de tricoter des ouvrages simples, comme des passe-montagnes – et encore, lui semblait-il, il y avait quelque chose qui clochait. Ça *clochait*, n'est-ce pas ?

Miss Minton examina d'un œil expert l'informe masse kaki. Et, avec tact, elle désigna les mailles fautives. Pleine de gratitude, Mrs Blenkinsop confia aux mains agiles de miss Minton, rayonnante d'un savoir-faire un peu condescendant, le passe-montagne défectueux. Oh ! non, ça n'ennuyait pas du tout miss Minton ! Cela faisait tant d'années qu'elle tricotait !

— Je dois reconnaître, avoua Tuppence, que je ne m'y étais jamais mise avant cette horrible guerre. Mais on a parfois le sentiment d'être tellement inutile qu'on ferait n'importe quoi, non ?

— Ça, c'est bien vrai. Et vous avez un fils dans la Marine, d'après ce que j'ai cru comprendre hier soir ?

— Oui, mon aîné. Un garçon tellement merveilleux – même si ce n'est pas à sa mère de le dire. J'en ai un autre dans la Royal Air Force, et Cyril, qui est encore un peu mon bébé, se trouve quelque part en France.

— Seigneur Jésus, comme vous devez être inquiète !

« Derek, mon Derek adoré, pensa Tuppence. Là-bas, dans l'enfer – pendant que je suis ici à faire l'idiote... à singer une angoisse que je ressens au plus profond de moi... »

Mais elle adopta son ton le plus vertueux :

— Il nous faut tous faire preuve de courage, n'est-ce pas ? Espérons que ce sera bientôt fini. Je me suis laissé dire l'autre jour – et par quelqu'un de très haut placé – qu'au point où ils en sont, les Allemands ne tiendront plus deux mois.

Pour marquer son approbation, miss Minton branla du chef avec tant de vigueur que ses chaînes et ses perles tintinnabulèrent :

— Sans l'ombre d'un doute. Je suis d'ailleurs persuadée, souffla-t-elle d'un ton de conspirateur, que Hitler souffre de troubles *profonds*... qu'il est incurable... qu'avant août on lui passera la camisole...

— Ce *Blitzkrieg*, s'emballa Tuppence, c'est vraiment le dernier sursaut des Allemands. D'après ce qu'on raconte, les restrictions sont épouvantables, chez eux. Dans les usines, les ouvriers se révoltent. La machine de guerre va s'effondrer.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous chantez là ?

C'était Mr Cayley, accompagné de sa femme, qui faisait son entrée sur la terrasse. Il s'installa dans un fauteuil et Mrs Cayley lui posa une couverture sur les genoux. Il répéta sa question d'un air de commisération :

— Comment ça ? Qu'est-ce que vous racontiez au juste ?

— Nous disions, répondit miss Minton, que tout serait terminé cet automne.

— Quelle ânerie ! s'exclama Mr Cayley. Cette guerre est partie pour durer six ans au bas mot.

— Oh ! Mr Cayley, protesta Tuppence, vous ne croyez pas vraiment ce que vous dites !

Mr Cayley balayait cependant d'un œil soupçonneux les environs immédiats.

— J'ai bien l'impression qu'il y a un courant d'air, grommela-t-il. Je ferais peut-être mieux de rencogner mon fauteuil dans l'angle.

On se lança dans l'opération de déménagement. Mrs Cayley, créature au visage anxieux qui semblait n'avoir d'autre but dans la vie que de satisfaire à la moindre des exigences de son époux, jongla avec coussins et couvertures sans cesser d'interroger :

— Comment es-tu, Alfred ? Tu es sûr que tu es bien comme ça ? Tu ne devrais pas mettre tes lunettes de soleil ? Il y a une telle luminosité, ce matin...

— Non, non. Cesse de jouer la mouche du coche, Elizabeth, s'énerva Mr Cayley. Tu as mon écharpe ? Non, non, mon écharpe de soie. Bon, tant pis. Ça fera l'affaire... pour une fois. Je ne voudrais pourtant pas avoir trop chaud à la gorge, et de la laine... avec ce soleil... Tu ferais peut-être quand même mieux d'aller me chercher l'autre...

Puis Mr Cayley en revint à la situation générale, répéta qu'il estimait que la guerre durerait six ans, et écouta avec un plaisir visible les protestations de Mrs Blenkinsop et de miss Minton :

— Mes chères dames, pontifia-t-il, vous vous laissez aller à prendre vos désirs pour des réalités. Moi, je connais l'Allemagne. Je puis même dire que je la connais extrêmement bien. Avant que je ne prenne ma retraite, mes affaires m'y conduisaient constamment. Berlin, Hambourg, Munich, je les connais comme ma poche. Et je vous garantis que l'Allemagne peut tenir indéfiniment. Avec l'appui de la Russie...

Et, non sans une intense délectation morose, Mr Cayley se lança dans un long exposé, n'interrompant sa mélodie que le temps de s'emparer du foulard de soie apporté par son épouse et de s'en envelopper la gorge.

Mrs Sprot apparut et déposa sur le carrelage sa fille Betty, qui étreignait un chandail de poupée et un chiot en peluche auquel il manquait une oreille.

— Voilà, Betty, ordonna-t-elle. Tu vas habiller Bonzo pour sa promenade pendant que Maman se prépare pour sortir.

Lugubre, la voix de Mr Cayley continuait de bourdonner, débitant des chiffres et des statistiques de plus mauvais augure les uns que les autres. En contrepoint, Betty, dans son langage bien à elle, commentait sans se lasser ces propos peu réjouissants à l'intention de Bonzo :

— Truquelle... Truqueli... Pah bat ! affirmait-elle.

Soudain, un oiseau se posa à côté d'elle. Avec un petit rire ravi, elle tendit la main. L'oiseau s'envola.

Du regard, Betty affronta l'assemblée des adultes et articula avec netteté, très fière :

— Zozial !

— Cette enfant apprend à parler à une vitesse étonnante, minaуда miss Minton. Dis « Ta-ta », Betty, « Ta-ta ».

Betty fixa sur miss Minton un œil froid et répliqua :

— Gluque !

Sur quoi, elle fourra l'une des pattes de Bonzo dans la manche du petit chandail, trottina jusqu'à un fauteuil et prit possession du coussin qu'elle posa sur le chien en peluche. Gloussant de plaisir, elle s'exclama, dans un immense effort :

— Cache !... Ouah ouah !... Cache !...

Non sans vanité, miss Minton fit étalage de ses talents d'interprète :

— Elle adore jouer à cache-cache. Elle cache tout le temps des choses.

Puis, feignant un étonnement hors de proportions, elle couina :

— Où est Bonzo ? Où est Bonzo ? Mais où donc *peut bien* être Bonzo ?

Betty, pour manifester sa joie, se roula par terre.

Mécontent de voir interrompue sa conférence sur l'utilisation systématique par les Allemands de matières premières de substitution, Mr Cayley toussa avec fureur.

À cet instant, Mrs Sprot, le chapeau sur la tête, revint et prit Betty dans ses bras.

On en revint à Mr Cayley.

— Que nous disiez-vous donc ? demanda Tuppence.

Mais Mr Cayley avait été offensé. Il commenta, sévère :

— Cette femme n'arrête pas de planter là sa fille, en espérant que les autres vont s'en occuper. Tout bien réfléchi, je crois que je vais prendre mon écharpe de laine, ma chère. Le soleil s'en va.

— Je vous en prie, Mr Cayley, poursuivez, supplia miss Minton. C'était *tellement* passionnant.

Il n'en fallait pas plus à Mr Cayley pour reprendre le fil de son discours, non sans avoir, préalablement, enroulé son écharpe de laine autour de son cou décharné :

— Comme je vous le disais, les Allemands ont perfectionné à un point remarquable leurs méthodes de...

Tuppence se tourna vers Mrs Cayley :

— Et vous, que pensez-vous de la guerre ?

— Ce que j'en pense ? sursauta Mrs Cayley. Que... que voulez-vous dire ?

— Vous croyez qu'elle va durer au moins six ans ?

— Oh ! j'espère que non, glissa Mrs Cayley, dubitative. Six ans, c'est très long, non ?

— Si. C'est très long. Mais quelle est *votre* opinion ?

Une question aussi directe ne pouvait que mettre Mrs Cayley au supplice.

— Je... je n'en ai aucune, balbutia la malheureuse. Je ne sais pas du tout. Alfred dit qu'elle va durer.

— Mais vous n'êtes pas d'accord avec lui ?

— Oh ! je ne sais pas. C'est bien difficile à dire, non ?

Une vague de fureur saisit Tuppence. La sirupeuse miss Minton, le tyrannique Mr Cayley, l'inepte Mrs Cayley – était-ce réellement un échantillonnage représentatif de ses compatriotes ? Et Mrs Sprot, avec ses yeux en bille de loto et sa face de carême, valait-elle beaucoup mieux ? Et elle, Tuppence, que pourrait-elle bien découvrir dans un endroit pareil ? Aucun de ces gens, à coup sûr, ne pouvait être...

Le cours de ses récriminations mentales s'arrêta d'un coup. Elle avait perçu une ombre. Quelqu'un s'était interposé dans les rayons du soleil. Elle se retourna.

Dressée au beau milieu de la terrasse, Mrs Perenna toisait le petit groupe de ses pensionnaires. Et, dans ses yeux, on pouvait lire... était-ce du dédain ? Non, il s'agissait en fait de mépris écrasant.

« Il faut que je m'occupe de Mrs Perenna », se dit Tuppence.

*

Tommy s'ingéniait à nouer avec le major Bletchley des rapports de confiante amitié.

— Vous n'auriez pas apporté quelques-uns de vos clubs de golf avec vous, Meadows ?

Tommy avoua qu'effectivement...

— Je le savais ! Autant vous dire que *rien* ne m'échappe ! exulta le major. Formidable ! Il faut que nous fassions un parcours ensemble. Vous avez déjà joué ici ?

Tommy répondit par la négative.

— Le terrain n'est pas mal – pas mal du tout. Ça manque un peu d'ampleur, peut-être, mais la vue sur la mer est superbe. Par-dessus le marché, il n'y a jamais beaucoup de monde. Mais dites-moi, qu'est-ce que vous diriez de m'accompagner ce matin ? Nous pourrions faire une partie.

— C'est trop gentil. Ça me tente beaucoup.

— Je dois avouer que je suis heureux de votre arrivée, remarqua un peu plus tard le major alors qu'ils escaladaient tous deux le coteau. Trop de bonnes femmes dans le secteur. Ça finit par vous taper sur le système. Je suis content d'avoir près de moi un autre type pour garder mon équilibre. Je ne parle pas de Cayley – ce n'est pas un homme, c'est une pharmacie ambulante. Incapable de parler d'autre chose que de sa santé, des traitements qu'il a essayés et des médicaments qu'il ingurgite. S'il balançait toutes ses pilules et qu'il faisait tous les jours une bonne quinzaine de kilomètres à pied, il se porterait mieux, croyez-moi... Non, en fait, le seul congénère de sexe

masculin que nous ayons, c'est ce von Deinim. Et, pour dire vrai, Meadows, ce particulier-là me met mal à l'aise.

— Ah bon ? s'enquit Tommy.

— Eh oui. D'ailleurs, écoutez bien ce que je vous dis : ces histoires de réfugiés, c'est dangereux. Si ça ne tenait qu'à moi, je vous internerais tout ce joli monde. Sécurité d'abord.

— Mesure un peu extrême, peut-être...

— Pas du tout. À la guerre comme à la guerre. Et j'ai quelques soupçons au sujet de notre ami Karl. Primo, il n'est pas juif, c'est clair. Et puis il a débarqué ici un mois – un mois jour pour jour, vous vous rendez compte ? – avant le début de la guerre. C'est pas un peu suspect, ça ?

— Alors vous pensez que..., hasarda Tommy.

— *Espionnage*. C'est ça, le petit jeu de ce monsieur !

— Mais il ne doit pas y avoir d'installation militaire ou navale importante dans les environs.

— Mon vieux, c'est justement ça qui est très fort ! S'il avait atterri quelque part près de Plymouth ou de Portsmouth, on l'aurait tenu à l'œil. Tandis que dans un petit coin pépère comme ici, personne ne s'inquiète. Mais nous sommes quand même sur la côte, non ?... La vérité, c'est que le gouvernement fait preuve d'une faiblesse insigne à l'égard de tous ces ressortissants ennemis. Il suffit à n'importe qui en a envie de débarquer ici, de tirer une figure longue comme un jour sans pain et de pleurnicher sur ses pauvres frères qui sont en camp de concentration. Non, mais vous l'avez bien regardé ce garçon ? Arrogant de la tête aux pieds. C'est un nazi – voilà ce que c'est : un nazi.

— Ce qu'il nous faudrait, dans ce pays, plaisanta Tommy, c'est un sorcier ou deux.

— Des sorciers ?

— Pour subodorer les espions.

— Ha, ha ! elle est bien bonne – bien bonne !... Les subodorer – c'est une idée, ça.

Mais la conversation tourna court, car Tommy et le major étaient enfin parvenus au club-house.

Tommy fut aussitôt inscrit à titre de membre temporaire. On le présenta au secrétaire du club, homme âgé à l'air absent qui,

conformément au règlement, encaissa sa cotisation. Sur quoi le major et Tommy entamèrent leur partie.

En matière de golf, Tommy se situait tout juste dans une honnête moyenne, et il fut heureux de constater que le niveau de son partenaire ne dépassait guère le sien. Le major gagna la partie de deux points, avec encore un trou à jouer, ce que Tommy jugea parfait.

— Bonne partie, Meadows, le félicita le major, très bonne partie. Vous n'avez pas eu de chance quand vous avez raté votre par sur le dernier trou. Il faudra qu'on joue souvent. Venez, je vais vous présenter à quelques-uns des membres du club. Des garçons sympathiques dans l'ensemble, même s'il y en a dans le lot qui sont un peu amortis... Ah ! voilà Haydock. Il va vous plaire. Un ancien de la Marine. La villa sur la falaise, juste à côté de *Sans Souci*, c'est à lui. Et c'est lui le patron de la Défense passive du coin.

Jovial, le capitaine de frégate Haydock offrait, sur un corps de robuste stature, un visage tanné par le sel et le vent, aux yeux d'un bleu profond. Il ne parlait pas : il gueulait.

Il accueillit Tommy avec cordialité :

— Alors, c'est vous qui allez aider Bletchley à garder son équilibre à *Sans Souci* ? Ça va lui faire du bien d'avoir un autre homme avec lui. Vous êtes un peu submergé par toutes ces femmes, hein, Bletchley ?

— Je ne suis guère homme à femmes, concéda le major.

— Et puis quoi encore ? gronda Haydock. Ces bonnes femmes ne sont pas à votre goût, mon gaillard, c'est tout. Un ramassis de punaises de pension de famille... Ne savent que cancaner et tricoter !

— Vous oubliez miss Perenna.

— Ah ! Sheila... C'est vrai qu'elle a du chien, cette fille. Et c'est même une vraie beauté, si vous voulez le fond de ma pensée.

— Elle m'inquiète, cette petite, observa le major Bletchley.

— Elle vous inquiète ? Vous prenez un verre, Meadows ? Et vous, major ?

Les boissons commandées et les trois hommes installés sous la véranda du club-house, le capitaine Haydock répéta sa question :

— Qu'est-ce qu'elle a qui vous inquiète ?

— C'est cet Allemand ! jeta le major avec une fureur contenue. Elle le voit trop.

— Vous voulez dire qu'elle en pince pour lui ? Ouais, ça n'est pas bon, ça. Remarquez que, dans son genre, il n'est pas mal. Mais il faut y mettre le holà. Vous m'entendez, Bletchley : il faut y mettre le holà. On ne peut pas tolérer des trucs pareils. Ce n'est pas du commerce avec l'ennemi, mais c'est tout comme. À se demander où ces filles ont la tête ! Ce ne sont pourtant pas les beaux gosses qui manquent en Angleterre !

— Sheila est une fille bizarre, observa le major. Elle se met de temps en temps à faire la tête, et elle n'adresse pratiquement plus la parole à personne.

— C'est son sang espagnol, diagnostiqua le vieux marin. Son père était à moitié espagnol, non ?

— Je ne sais pas. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'agit d'un nom espagnol.

Haydock jeta un coup d'œil à sa montre :

— Ça va être l'heure des nouvelles. On ferait mieux de rentrer et d'écouter la radio.

Le bulletin d'informations était maigre et n'apportait guère plus que ce qu'avaient annoncé les journaux du matin. Après avoir applaudi aux plus récents exploits des aviateurs – des types de première, courageux comme des lions –, le capitaine de frégate passa à l'exposé de sa thèse de prédilection : tôt ou tard, les Allemands tenteraient de débarquer. Où donc ? À Leahampton, bien sûr ! Son argument principal résidait dans l'insignifiance même de la petite station balnéaire :

— Rendez-vous compte qu'il n'y a pas ici une seule pièce de D.C.A. ! rugit-il. C'est scandaleux !

L'argumentation n'eut pas le temps d'être développée, car Tommy et le major devaient se dépêcher de rentrer à *Sans Souci* pour le déjeuner. Le capitaine n'en invita pas moins Tommy à venir au plus tôt visiter sa maison, *Le Repos du contrebandier* :

— Une vue du tonnerre de Zeus... Une plage pour moi tout seul... Et une maison équipée de tous les trucs et les bidules imaginables pour vous simplifier l'existence. Amenez-le, Bletchley.

On convint que Tommy et le major iraient le lendemain soir prendre un verre au *Repos du contrebandier*.

*

Un grand calme tomba sur *Sans Souci* après le déjeuner. Mr Cayley, suivi comme son ombre par son épouse dévouée, monta dans sa chambre « s'étendre un peu ». Miss Minton emmena Mrs Blenkinsop à l'ouvrier où l'on s'affairait à confectionner des colis pour le Front.

Mr Meadows descendit d'un pas tranquille jusqu'à Leahampton. Le long de la plage, il acheta des cigarettes, s'arrêta chez Smith pour y prendre le dernier numéro de *Punch*, puis, non sans avoir semblé quelque peu hésiter, monta dans un bus qui annonçait comme destination « Ancienne Jetée ».

L'ancienne jetée se trouvait au bout extrême du front de mer, endroit que les agents immobiliers du cru considéraient avec quelque mépris. Il s'agissait de West Leahampton, et nul n'en pensait grand bien. Tommy paya deux pence et put parcourir l'ancienne jetée. Dans un état proche de l'abandon, les installations destinées aux loisirs se résumaient à quelques rares machines à sous prêtes à rendre l'âme. L'endroit était désert ou presque. Quelques gamins jouaient à se courir après avec des cris aussi perçants que les piaulements des mouettes. À l'extrémité, un homme, solitaire, s'adonnait à la pêche.

Arrivé près de lui, Mr Meadows s'abîma dans la contemplation des vagues, en contrebas, puis interrogea doucement :

— Ça mord ?

Le pêcheur secoua la tête :

— Je n'ai pas fait beaucoup de touches.

Mr Grant moulina un peu sa ligne et reprit, sans se détourner :

— Et vous, Meadows ?

— Pas grand-chose à rapporter, monsieur, répondit Tommy. Pour l'instant, je fais mon trou.

— Très bien. Racontez-moi ça.

Tommy choisit de s'asseoir sur un bollard proche, d'où il pouvait surveiller l'ensemble de la jetée :

— J'ai plutôt bien commencé, je crois. Vous devez déjà avoir la liste des pensionnaires ?

Grant acquiesça d'un hochement de tête.

— Mais pour le moment, mon rapport sera creux, poursuivit Tommy. J'ai fait ami-ami avec le major Bletchley. Nous avons joué au golf ce matin. Apparemment, il a tout de l'officier à la retraite archi-banal. À la limite, un peu trop banal... Quant à Cayley, c'est le type même du malade imaginaire. Mais, là aussi, ça pourrait être un rôle assez facile à tenir. Et il reconnaît lui-même qu'il a passé pas mal de temps en Allemagne ces dernières années.

— À retenir, lâcha Grant, laconique.

— Et puis il y a ce von Deinim.

— Oui. Inutile de vous dire, Meadows, que c'est von Deinim qui m'intéresse le plus.

— Vous pensez que N, c'est lui ?

— Non, je ne crois pas. D'après moi, N ne peut pas s'offrir le luxe d'être allemand.

— Même pas allemand réfugié ?

— Même pas. Nous tenons à l'œil tous les ressortissants du Reich, et ils le savent. Qui plus est – et ça, c'est strictement confidentiel, mon cher Beresford –, tous ceux qui se trouvent dans la tranche d'âge des seize à soixante ans vont être très bientôt internés. Que nos adversaires le sachent ou non, ils doivent bien prévoir qu'un coup pareil peut leur tomber dessus. Or, ils ne peuvent pas courir le risque de voir le chef de leur organisation se retrouver dans un camp d'internement. C'est pourquoi N doit être soit neutre, soit – au moins apparemment – anglais. Idem pour M... Non, ma petite idée en ce qui concerne von Deinim, c'est qu'il pourrait bien constituer l'un des maillons de la chaîne. Que N ou M soit ou non à *Sans Souci* importe peu. Karl von Deinim est là, et, grâce à lui, nous pourrons remonter la filière jusqu'à notre objectif. Je crois que

nous tenons là une très bonne probabilité. D'autant plus que je ne vois pas très bien lequel des autres pensionnaires de *Sans Souci* pourrait être la personne que nous recherchons.

— J'imagine, monsieur, qu'ils ont tous fait plus ou moins l'objet d'une enquête de sécurité ?

Grant soupira. Profond soupir qui exprimait toutes ses frustrations :

— Non. Et c'est très précisément ce que je ne peux *pas* faire. Oh ! il ne serait pas difficile de demander au Service de s'intéresser à eux – mais *je ne peux pas prendre ce risque*, Beresford. Parce que, mettez-vous bien ça dans la tête, le ver est dans le fruit, au sein même du Service. Qu'on chuchote que j'ai, Dieu sait pourquoi, mis *Sans Souci* sous surveillance et l'organisation sera au courant. C'est pour ça que vous, l'inconnu au bataillon, vous entrez en scène. Et c'est pour ça que je suis obligé de vous laisser travailler dans le brouillard, sans pouvoir vous aider. C'est notre seule chance. En fait, il n'y a qu'une seule et unique personne dont j'ai pu vérifier les antécédents.

— Qui donc, monsieur ?

— Karl von Deinim lui-même. Ça, ça ne posait pas de problème. Simple routine : je l'ai fait surveiller, non pas sous l'angle *Sans Souci*, mais en tant que ressortissant allemand.

— Et le résultat ? s'enquit Tommy, dévoré de curiosité.

Grant arbora un sourire ambigu :

— Notre ami Karl est très exactement ce qu'il affirme. Son père a eu la langue trop bien pendue, il a été arrêté, et il est mort dans un camp de concentration. Les frères aînés de Karl sont dans des camps. Et sa mère est morte de désespoir il y a un an. Karl a réussi à passer en Angleterre un mois seulement avant le début des hostilités. Il n'a pas cessé de proclamer son souhait d'aider notre pays. Et je dois dire que son travail dans un laboratoire de recherche en chimie a été remarquable et nous a apporté beaucoup, tant sur le problème de l'immunisation contre les effets de certains gaz que dans nos expériences de décontamination en général.

— Alors, il est blanc-bleu ? demanda Tommy.

— Pas obligatoirement. Nos petits copains allemands sont réputés pour leur souci du détail. S'ils ont envoyé von Deinim

comme agent de renseignement en Angleterre, ils se sont certainement donné tout le mal possible pour que son pedigree coïncide avec ce qu'il raconte. En fait, nous avons le choix entre deux possibilités : ou bien toute la famille von Deinim est dans le coup – ce qui n'aurait rien d'étonnant dans un système totalitaire comme le régime nazi ; ou bien nous n'avons pas en face de nous le vrai Karl von Deinim, mais *quelqu'un qui se fait passer pour Karl von Deinim*.

— Je vois, murmura Tommy. Et, pourtant, je le trouve tout ce qu'il y a de sympathique, ce garçon.

Grant émit à nouveau un profond soupir :

— Il l'est sûrement – ils le sont presque toujours. C'est ça qui est bizarre, dans le Renseignement. Nous respectons nos adversaires, et ils nous le rendent bien. En général, dans ce métier, on a de l'estime pour le type qui est de l'autre bord – même si on fait de son mieux pour le coincer.

Tous deux se turent. Tommy réfléchissait aux situations étranges que la guerre engendre. La voix de Grant coupa court à sa méditation :

— Mais il y a aussi ceux que nous ne pouvons ni respecter ni estimer – je veux parler des traîtres qui se trouvent dans nos propres rangs, des individus qui sont prêts à trahir leur pays et à accepter les postes ou les prébendes que pourrait leur offrir le vainqueur.

— Là, monsieur, je vous suis tout à fait, affirma Tommy avec chaleur. Ceux-là sont des salauds.

— Et ils mourront comme des salauds, trancha Grant.

— Mais vous croyez vraiment qu'ils sont partout, ces porcs ?

— Partout. C'est ce que je vous ai dit. Dans le Service lui-même. Dans les forces armées. Au Parlement. Au sommet de la hiérarchie des ministères. Il faut que nous les prenions dans nos filets. *Il le faut !* Et il faut que ce soit fait en vitesse. Seulement pas question de commencer par la base – par le menu fretin, ceux qui tiennent des discours à Hyde Park, ceux qui vendent leurs torchons à fausses nouvelles –, ceux-là ne connaissent pas les gros poissons. Or, ce sont les gros poissons que nous devons attraper. Ceux qui peuvent provoquer des dégâts incalculables – et qui les provoqueront si nous n'intervenons pas à temps.

— Nous interviendrons à temps, monsieur, affirma Tommy, plein de confiance.

— Qu'est-ce qui vous permet d'être aussi péremptoire ?

— Vous venez de le dire : *il le faut !*

L'homme à la canne à pêche tourna la tête pour mieux observer son subordonné, pour mieux soupeser la résolution qu'indiquait le menton aux lignes nettes. Il eut un sourire approbateur :

— Bravo, mon vieux.

Puis il reprit d'un ton froid :

— Et la gent féminine ? Quelque chose de suspect ?

— Je ne trouve pas très nette la patronne des lieux.

— Mrs Perenna ?

— Oui. Vous ne savez rien sur son compte ?

— Je verrai ce que je peux faire pour passer ses antécédents au peigne fin, répondit Grant avec lenteur. Mais je vous l'ai dit : c'est risqué.

— Oui. Mieux vaut ne pas tenter la chance. Mrs Perenna est la seule que je pourrais soupçonner. À part elle, il n'y a qu'une jeune mère de famille, une vieille fille chichiteuse, l'épouse à moitié débile de l'hypocondriaque et une vieille Irlandaise dont la seule vue flanquerait la frousse à n'importe qui. À priori, ce petit monde me paraît assez inoffensif.

— On a fait le tour du lot, non ?

— Non. Il y a aussi une Mrs Blenkinsop... arrivée depuis trois jours.

— Oui et alors ?

— Mrs Blenkinsop est ma femme, lâcha Tommy.

— *Quoi ?*

La surprise avait fait grimper à l'aigu le timbre de Grant. Il se retourna, le regard brillant de colère :

— Je croyais vous avoir intimé l'ordre de ne pas souffler mot de tout ça à votre épouse, Beresford !

— Exact, monsieur. Et je m'en suis bien gardé. Mais si je puis vous expliquer...

En termes brefs, Tommy résuma ce qui s'était passé. Il n'osait regarder son interlocuteur en face et s'efforçait de ne pas

laisser transparaître dans ses propos l'orgueil qu'il éprouvait en secret.

Quand il se tut, il y eut une pause. Puis un grondement inattendu s'éleva : Grant riait à s'en tenir les côtes.

— Je lui tire mon chapeau ! finit-il par articuler. Une femme comme elle en vaut mille.

— Je suis d'accord avec vous, convint Tommy.

— Quand je lui raconterai ça, Easthampton va se payer ma tête. Il m'avait bien dit de ne pas la laisser sortir – qu'elle m'aurait jusqu'au trognon si je la laissais faire. Je n'ai pas voulu l'écouter. En tout cas, ça prouve qu'on n'est jamais trop prudent. Moi qui pensais avoir pris toutes les précautions possibles pour que notre conversation ne soit pas surprise ! Avant de venir, je m'étais assuré que votre épouse et vous étiez seuls à la maison. Bon sang de bonsoir, cette voix au téléphone qui lui demandait de rappliquer tout de suite, je l'ai bel et bien entendue. Ce qui revient à dire que... que je me suis fait avoir par le vieux truc de la porte qu'on claque. Ah ça non, ce n'est pas n'importe qui, votre douce moitié !

Grant se tut un instant, puis il souffla :

— Dites-lui de ma part, voulez-vous ? que je lui tire mon chapeau.

— ... Et qu'elle est officiellement dans le coup ?

Mr Grant eut une grimace éloquente :

— Dans le coup, elle y est – que ça nous plaise ou non. Vous préciserez que le Service sera grandement honoré si elle veut bien condescendre à collaborer avec nous sur cette affaire.

Tommy sourit à peine :

— Je n'y manquerai pas.

— J'imagine, demanda Grant, soudain très sérieux, que vous ne pouvez pas la convaincre de rentrer chez vous et d'y rester bouclée ?

— Vous ne connaissez pas Tuppence...

— Je crois que je commence à la connaître. Ce que je vous en dis, c'est parce que... enfin, la partie est dangereuse. Si jamais il leur revient aux oreilles qu'elle ou vous...

Grant s'abstint de terminer sa phrase.

— Je comprends parfaitement, se borna à répondre Tommy.

— Et je suppose que vous ne pouvez pas non plus la persuader de ne pas mettre les pieds là où il risque d’y avoir de la casse ?

— Je ne sais pas si j’aurais réellement envie de le faire, monsieur, murmura Tommy, la voix un peu rauque. Voyez-vous, Tuppence et moi, nous ne fonctionnons pas comme ça. Quand nous faisons quelque chose, nous le faisons... ensemble.

Et, en pensée, il se répéta l’expression qu’ils avaient utilisée des années auparavant, à la fin du conflit précédent : *une entreprise aux risques partagés...*

C’était ce qu’avait été sa vie avec Tuppence, et c’est ce qu’elle serait toujours – une entreprise aux risques partagés...

4

Quand Tuppence pénétra dans le salon de Sans Souci, juste avant le dîner, la pièce était déserte à la seule exception de la monumentale Mrs O'Rourke, assise près de la fenêtre comme quelque gigantesque Bouddha.

Mrs O'Rourke accueillit Tuppence par un flot de paroles cordiales :

— Tiens donc ! Ne serait-ce pas cette chère Mrs Blenkinsop ? Vous êtes comme moi : vous aimez bien descendre un peu en avance et jouir de quelques minutes de tranquillité avant de passer à la salle à manger. D'autant que cette pièce est très agréable quand il fait beau et que les fenêtres sont ouvertes, ce qui évite les odeurs de cuisine... C'est atroce, ça, dans ce genre d'endroits, surtout quand il y a des oignons ou des choux en train de cuire. Venez vous asseoir à côté de moi, Mrs Blenkinsop, et dites-moi ce que vous avez fait par cette belle journée et comment vous trouvez Leahampton !

Mrs O'Rourke provoquait chez Tuppence une fascination qu'elle maîtrisait mal. Elle évoquait on ne savait quelle ogresse de conte de fées dont le souvenir aurait surnagé. Avec sa corpulence, sa voix de basse profonde, le poil qu'elle affichait fièrement au menton, ses yeux malins et l'impression qu'elle donnait d'être plus grande que nature, elle évoquait incontestablement quelque fantasme enfantin.

Tuppence répondit que Leahampton commençait à lui plaire infiniment, et qu'elle s'y trouverait heureuse.

— C'est-à-dire, précisa-t-elle avec tristesse, aussi heureuse que je puis l'être avec cette angoisse épouvantable qui ne me quitte jamais.

— Allons, allons, n'allez pas vous ronger, lui conseilla Mrs O'Rourke avec bon sens. Vos merveilleux garçons vont vous

revenir sains et saufs. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. L'un d'eux est dans la R.A.F., si j'ai bien compris ?

— Oui, Raymond.

— Et il est en France, maintenant, ou encore en Angleterre ?

— En ce moment, il est en Égypte, mais d'après ce qu'il disait dans sa dernière lettre... enfin, il ne le *disait* pas vraiment, mais nous avons notre petit code à nous, si vous me suivez bien : certaines phrases ont une signification bien précise. Je trouve que nous en avons bien le droit, vous ne croyez pas ?

— Je suis entièrement de votre avis ! répliqua Mrs O'Rourke avec vivacité. C'est un privilège imprescriptible des mamans.

— Vous comprenez, il me semble que je dois toujours savoir où il est.

Mrs O'Rourke hocha gravement sa tête de Bouddha :

— Je partage entièrement vos sentiments, croyez-moi. Si j'avais un fils là-bas, je ruserais avec la censure comme vous le faites, oh, que oui ! Et votre autre fils, celui qui est dans la Marine ?

Tuppence se lança dans la saga du soi-disant Douglas.

— Sans mes trois garçons, je me sens perdue, conclut-elle. C'est la première fois qu'ils sont tous les trois loin de moi. Et ils sont si gentils avec leur mère ! Au fond, je crois qu'ils me considèrent plus comme une *amie* que comme une maman...

Elle émit un rire laborieux :

— Il faut parfois que je me gendarme pour les *obliger* à sortir sans moi.

« Je suis vraiment en train de me faire passer pour la reine des enquiquineuses », pensa-t-elle. Elle n'en poursuivit pas moins :

— J'avoue que je ne savais plus *quoi* faire, ni *où* aller. Le bail de ma maison, à Londres, arrivait à expiration et il me paraissait stupide de le renouveler. Alors j'ai pensé que si je me dénichais un petit coin tranquille, mais quand même bien desservi par le train...

À nouveau, le Bouddha hocha la tête :

— Je vous comprends parfaitement. Londres, en ce moment, ce n'est pas l'endroit rêvé. Ah, quelle misère !... Et Dieu sait que j'y ai vécu pendant des années ! J'étais une sorte d'antiquaire.

Vous avez peut-être connu ma boutique, à Comaby Street, dans Chelsea ? À l'enseigne de *Kate Kelly* ? Ce que j'ai pu y avoir comme belles choses ! Vraiment de beaux objets... essentiellement de la verrerie. Du Waterford, du Cork... Superbes... Des lustres de cristal, des bols à punch, le tout à l'avenant. Et puis aussi de la verrerie d'origine étrangère. Et du petit mobilier – rien d'imposant, mais de jolies pièces d'époque, chêne ou noyer, essentiellement... Oui, de belles choses. Et puis j'avais une belle clientèle. Seulement voilà, quand il y a une guerre, tout fiche le camp. J'ai eu bien de la chance de m'en tirer avec un minimum de perte.

Un vague souvenir revint à la mémoire de Tuppence. Une boutique si pleine de verreries qu'on avait de la peine à s'y frayer un chemin ; une voix profonde, persuasive ; une femme imposante à l'aspect redoutable... Oui, elle avait sûrement eu l'occasion d'entrer chez *Kate Kelly*...

Cependant Mrs O'Rourke poursuivait :

— Mais je ne suis pas de celles qui passent leur temps à se lamenter – pas comme certains dans la maison. À commencer par Mr Cayley, avec ses écharpes, ses couvertures et les gémissements qu'il pousse sur ses affaires qui périclitent. C'est normal qu'elles périclitent, avec cette guerre... Et sa femme, bête à manger du foin... Et je ne parle pas de la petite Mrs Sprot, qui n'arrête pas de faire des histoires à propos de son mari.

— Il est sur le Front ?

— Pas lui !... Il est vaguement employé dans je ne sais quel cabinet d'assurances, un point c'est tout, et il a tellement peur des bombardements qu'il a envoyé sa femme ici depuis le début de la guerre. Remarquez bien, je trouve que c'est parfaitement justifié pour ce qui est de la petite – quel adorable bout de chou ! Mais cette Mrs Sprot qui se fait de la bile alors que son mari vient ici dès qu'il peut – et qui n'arrête pas de nous répéter qu'elle doit tant manquer à son Arthur... Soit dit entre nous, elle ne doit pas lui manquer tant que ça, à son Arthur ! Il a peut-être bien d'autres chats à fouetter !

— J'ai vraiment beaucoup de chagrin pour toutes ces mamans, murmura Tuppence. Si on laisse ses enfants partir

tout seuls, on se fait un sang d'encre. Et si on part avec eux, c'est vraiment dur pour les maris qu'on abandonne.

— Eh oui !... Sans compter que c'est cher de tenir deux ménages.

— Ici, fit remarquer Tuppence, les prix paraissent raisonnables.

— Oui. On peut dire qu'on en a pour son argent. Mrs Perenna connaît son métier. Ce qui n'empêche qu'elle a des côtés bizarres.

— Comment ça, bizarres ?

Mrs O'Rourke cligna de l'œil :

— Vous allez me dire que je suis une incorrigible commère. Et c'est vrai. Je ne peux pas m'empêcher de m'intéresser à mes contemporains – c'est d'ailleurs pour ça que je m'assieds dans ce fauteuil aussi souvent que je peux. D'ici, on voit qui entre, qui sort, qui est dans la véranda et qui fait un tour dans le jardin. Mais de quoi parlions-nous, déjà ?... Ah ! oui, de Mrs Perenna et de ses bizarreries. Ou je me trompe fort, ou il y a eu un drame dans la vie de cette femme.

— Vous croyez ?

— J'en mettrais ma main à couper. Tout ce mystère dont elle s'entoure !... « De quel coin d'Irlande venez-vous donc ? » lui ai-je demandé. Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais elle s'est rebiffée et m'a soutenu qu'elle n'était pas irlandaise pour deux sous.

— Parce que vous, vous pensez qu'elle l'est ?

— Ça va de soi ! Je connais mes compatriotes. Je peux même vous dire son comté d'origine. Mais là, vraiment ! « Je suis anglaise, gnagnagna, et mon mari était espagnol »...

Mrs O'Rourke se tut brusquement : Mrs Sprot faisait son entrée dans le salon, suivie de près par Tommy.

Tuppence se montra aussitôt enjouée :

— Bonsoir, Mr Meadows. Vous m'avez l'air plein d'entrain, ce soir.

— De l'exercice, encore de l'exercice, voilà mon secret, répliqua Tommy. Un bon parcours de golf ce matin, et une bonne promenade le long de la mer cet après-midi.

— Moi, cet après-midi, j'ai emmené mon bébé à la plage, intervint Millicent Sprot. Elle aurait bien voulu faire trempette, mais je me suis dit qu'il ne faisait pas assez chaud. Alors je l'ai aidée à construire un château de sable, mais un chien en a profité pour s'emparer de mon tricot et m'en défaire des kilomètres. Oh ! j'étais catastrophée. Toutes ces rangées de mailles à reprendre, et moi qui tricote si mal...

— Vous, Mrs Blenkinsop, vous vous débrouillez très bien avec votre passe-montagne, coupa Mrs O'Rourke en se tournant vers Tuppence. Vous avez avancé à une vitesse folle. Quand je pense que miss Minton nous disait que vous ne connaissiez rien au tricot !

Tuppence rougit légèrement. Mrs O'Rourke la regardait d'un œil malin. Elle finit par dire, avec ce qu'il fallait d'air offensé :

— Oh ! j'ai beaucoup tricoté dans mon existence. Je l'ai dit à miss Minton. Mais je crois qu'elle adore jouer les maîtresses d'école.

Chacun rit pour manifester son accord. Quelques minutes plus tard, les autres pensionnaires arrivèrent et le gong sonna pour annoncer que le dîner était servi.

Pendant le repas, la conversation tourna sur le passionnant sujet de l'espionnage et des espions. On ressortit naturellement les rumeurs les plus éculées : celle de la religieuse aux bras trop musclés, celle du respectable pasteur descendu du Ciel au bout d'un parachute, et trahi par un langage bien peu ecclésiastique au moment de son atterrissage brutal, celle de la cuisinière autrichienne qui dissimulait un émetteur radio dans la cheminée de sa chambre – sans compter toutes sortes d'incidents dont avaient eu vent des tantes éloignées ou qu'avaient failli vivre des cousins au quatrième degré. De là on passa tout naturellement aux activités de la Cinquième Colonne. On dénonça vigoureusement les fascistes britanniques, les communistes, le parti de la Paix et les objecteurs de conscience. Bref, c'était une conversation des plus ordinaires, et il s'en tenait d'analogues tous les jours. Tuppence n'en observa pas moins avec attention l'expression des visages et le comportement de chacun, tâchant de saisir une mimique ou un mot révélateurs. Mais c'était peine perdue. Seule Sheila Perenna

s'abstint de prendre part à la discussion, mais on pouvait mettre son silence au compte de son mutisme coutumier. Son beau visage rebelle, couronné de cheveux noirs, arborait un air à la fois revêche et lointain.

Karl von Deinim était absent, ce soir-là, aussi les langues allaient-elles bon train.

Vers la fin du dîner, Sheila Perenna ouvrit enfin la bouche.

Mrs Sprot venait à l'instant de remarquer de sa petite voix flûtée :

— Je n'arrive pas à comprendre comment les Allemands ont pu commettre l'erreur monumentale, lors de la dernière guerre, de fusiller miss Cavell. Cela leur a mis le monde entier à dos.

Alors Sheila, rejetant la tête en arrière, lança sur le ton du défi adolescent :

— Pourquoi ne l'auraient-ils pas fusillée ? C'était une espionne, non ?

— Ah non ! pas une espionne !

— Elle aidait des Anglais à s'évader d'un pays ennemi. C'est pareil. Pourquoi ne l'auraient-ils pas fusillée ?

— Mais enfin, fusiller une femme – une infirmière, en plus...

Sheila se dressa :

— J'estime que les Allemands ont eu bien raison.

Puis, sortant par la porte-fenêtre, elle s'enfonça dans le jardin.

Le dessert, qui se composait de bananes pas mûres et d'oranges qui l'étaient trop, avait suffisamment séjourné sur la table. Chacun se leva, et on passa dans le salon pour prendre le café. Seul, Tommy s'éclipsa discrètement et gagna lui aussi le jardin. Il y trouva Sheila Perenna qui, penchée sur la balustrade de la terrasse, regardait la mer sans la voir. Il s'accouda à côté d'elle.

Au rythme précipité, haletant, de sa respiration, il comprit qu'elle était encore sous le coup d'une violente émotion. Il lui offrit une cigarette, qu'elle accepta.

— C'est une belle nuit, dit-il.

— Ça pourrait l'être, répliqua-t-elle d'un ton âpre.

Il la fixa, dubitatif. Et soudain il ressentit toute la vitalité de la jeune fille, tout son pouvoir de séduction. La vie grondait en

elle comme un torrent impétueux. Il se dégageait d'elle une étonnante force d'attraction. C'était le type même de la fille pour laquelle un homme pouvait perdre la tête.

— S'il n'y avait pas la guerre, voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas du tout à cela que je pensais. Je hais la guerre.

— Comme nous tous.

— Mais pas de la même façon que moi. Je hais le langage hypocrite qu'on emploie pour en parler, je hais toutes ces conventions – et par-dessus tout cet abominable, ce monstrueux patriotisme.

— Le patriotisme ? sursauta Tommy.

— Oui. J'exècre le patriotisme, vous comprenez ? *La patrie, la patrie, la patrie !* Trahir la patrie... mourir pour la patrie... servir la patrie ! Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire, la patrie ?...

— Je ne sais pas, répondit Tommy avec douceur. Mais ça a un sens.

— Pas pour moi ! Oh ! pour vous, oui, certainement... Vous partez au bout du monde, vous faites votre petit commerce aux quatre coins de l'Empire britannique, et puis vous revenez, le teint boucané et la tête pleine de clichés, déblatérant sur le compte des indigènes, vous gargarisant sur leur impérieux besoin des Blancs civilisateurs et tout le baratin.

— J'espère que je vaudrais tout de même mieux que ça, murmura Tommy.

— Oh ! je reconnais que j'exagère un peu... Mais vous savez bien à quoi je fais allusion. Vous avez foi dans l'Empire britannique et vous croyez à cette stupidité de la mort pour la patrie.

— Ma patrie, ironisa Tommy, ne me paraît pas vraiment pressée de me voir mourir pour elle.

— Oui, mais vous ne demandez que ça. Et c'est ça qui est *stupide* ! Il n'est *rien* pour quoi il vaille qu'on meure. Tout ça, ce ne sont que des idées... du bavardage, du vent, des mots creux, des sornettes de la plus belle eau. Ma patrie n'a aucune signification pour moi.

— Un jour, vous serez bien étonnée de découvrir qu'elle signifie quand même quelque chose.

— Non. Jamais. J'ai trop souffert... j'ai trop vu...

Elle s'interrompit. Puis, tournée vers lui et soudain brutale :

— Vous savez qui était mon père ?

— Non, répondit Tommy, l'intérêt brusquement en éveil.

— Il s'appelait Patrick Maguire. Pendant la dernière guerre, il faisait partie... il faisait partie du groupe de sir Roger Casement, tous ces gens qui se battaient pour l'indépendance de l'Irlande. Et il a été fusillé, comme traître ! Tout ça pour rien ! Pour une idée – simplement parce qu'il s'était monté la tête avec tous ces Irlandais. Pourquoi n'est-il pas resté tranquillement chez lui, à s'occuper de ses petites affaires ? Pour les uns, c'est un martyr, et pour les autres un traître. Mais moi, je pense qu'il s'est seulement conduit... *comme le dernier des imbéciles !*

Tommy sentait que toute une révolte longtemps refoulée montait aux lèvres de la jeune fille.

— Alors, c'est ça, le fantôme avec lequel vous avez grandi ? demanda-t-il.

— Un fantôme, tout à fait. Ma mère a changé de nom. Nous avons vécu en Espagne pendant pas mal d'années. Alors elle raconte toujours que mon père était à moitié espagnol. Où que nous allions, nous débitions des mensonges. Nous avons traîné nos guêtres un peu partout sur le Continent. Et en fin de compte nous avons fini par atterrir ici, par ouvrir cet hôtel... et j'ai l'impression très nette que c'est vraiment ce que nous avons fait de plus affreux jusqu'à présent.

— Et quel est le sentiment de votre mère sur... sur ces problèmes ?

— À propos de la mort de mon père, vous voulez dire ?

Elle resta un instant silencieuse, étonnée, le front plissé :

— Je ne l'ai jamais su. Elle n'en parle jamais. Ce n'est pas facile de savoir ce que ma mère éprouve, ou ce qu'elle pense.

Tommy se contenta de hocher la tête.

— Je... je ne sais pas pourquoi je vous ai parlé de tout ça, jeta-t-elle. Je suis montée sur mes grands chevaux. Comment en sommes-nous venus là, déjà ?

— Une petite discussion sur Edith Cavell.
— Ah ! oui... le patriotisme. Je vous ai dit que je ne pouvais pas l'encaisser.
— Est-ce que vous n'auriez pas un peu négligé les paroles mêmes de miss Cavell ?
— Ses paroles ?
— Oui. Savez-vous ce qu'elle a dit avant de mourir ? Elle a dit : le patriotisme ne suffit pas. Je ne dois pas avoir de haine dans le cœur.
— Oh !...
Elle resta un instant immobile, comme frappée par la foudre.
Puis, pivotant sur les talons, elle disparut dans l'ombre du jardin.

*

— Alors, tu vois, Tuppence, tout semble coller.
Tuppence, songeuse, hocha la tête. Autour d'eux, la plage était vide. Elle s'était allongée, le dos appuyé à un brise-lames sur la crête duquel Tommy avait cru bon de se nicher – histoire de repérer quiconque pourrait s'approcher du front de mer. Non qu'il craignît réellement quelque rencontre embarrassante, car il avait pris soin de s'assurer auparavant de l'emploi du temps des pensionnaires de l'hôtel pour cette matinée. De plus, Tuppence et lui avaient donné à leur rendez-vous toutes les apparences d'une rencontre fortuite, aussi plaisante pour Mrs Blenkinsop qu'un peu inquiétante pour Mr Meadows.
— Mrs Perenna ? demanda Tuppence.
— Oui. Pas pour N. Pour M. Elle correspond bien à ce que nous cherchons.
Encore une fois, Tuppence hocha pensivement la tête :
— Oui. Elle est irlandaise – comme Mrs O'Rourke l'avait tout de suite flairé – et elle refuse de l'admettre. Elle a pas mal traîné sa bosse sur le Continent. Elle a changé de nom et s'est fait appeler Perenna, puis elle est arrivée ici et a ouvert cette pension de famille. Un petit chef-d'œuvre de camouflage, plein de raseurs inoffensifs. Son mari a été fusillé comme traître... elle aurait vraiment toutes les raisons pour diriger un réseau de la

Cinquième Colonne dans ce pays. Oui, ça colle. Et tu crois que la fille est dans le coup, elle aussi ?

— Certainement pas, trancha Tommy. Sinon, elle ne m'aurait jamais parlé comme elle l'a fait. Tu sais, je me sens un peu... oui, un peu ignoble.

Tuppence manifesta sa compréhension :

— Oui, c'est exact. On se sent pas très net. D'une certaine façon, c'est un travail pas propre.

— Mais indispensable.

— Oh ! bien sûr.

Tommy rougit un peu :

— Je n'aime pas plus mentir que toi...

— Oh ! moi, ça m'est complètement indifférent, le coup Tuppence. Et pour être honnête, je dois dire que je trouve un certain plaisir d'ordre esthétique dans mes mensonges. Ce qui me sape le moral, ce sont les moments où on oublie de mentir, où on est réellement soi-même... et où on obtient comme ça des résultats auxquels on ne serait pas arrivé autrement. C'est ce qui t'est arrivé hier soir avec cette gamine. C'est à ton *vrai* toi qu'elle a réagi. Et c'est pour ça que tu te sens mal à l'aise.

— Tu as peut-être bien raison, Tuppence.

— *J'ai* raison. Je le sais, parce que j'ai fait la même chose... avec le jeune Allemand.

— Et qu'est-ce que tu penses de lui ? s'enquit Tommy.

— Si tu veux mon avis, répondit-elle vivement, je pense qu'il n'a rien à voir avec tout ça.

— Grant est persuadé que si.

— Ton Mr Grant ! ricana Tuppence, soudain assombrie. Ah ! j'aurais bien aimé voir sa tête quand tu lui as parlé de moi...

— En tout cas, il a fait amende honorable. Maintenant, tu es bel et bien dans le coup.

Tuppence hocha vaguement la tête, mais n'en parut pas moins un peu distraite.

— Tu te souviens, après la dernière guerre ? finit-elle par lâcher. Quand nous étions aux troussees de Mr Brown ? Tu te rappelles comme on s'amusait ? Comme on avait l'exaltation facile ?

Le visage de Tommy se fit hilare :

— Tu penses si je m'en souviens !

— Tommy, pourquoi est-ce que ce n'est plus pareil aujourd'hui ?

Il prit le temps de la réflexion. La gravité marquait son visage calme, aux traits irréguliers :

— J'imagine que c'est... oui, une question d'âge.

— Tu ne vas pas me dire... que nous sommes trop vieux ? grinça-t-elle.

— Non. Je suis convaincu que non. C'est seulement que, cette fois-ci, ça ne va pas être *amusant*. Et pour bien d'autres choses, il en va de même. C'est la seconde guerre dans laquelle nous sommes impliqués... Et celle-là, nous la voyons de manière bien différente.

— Je sais. Nous avons compris le chagrin, et toutes ces vies gâchées, et puis l'horreur. Enfin, tout ce que nous étions trop jeunes pour voir vraiment.

— C'est ça. Pendant la dernière guerre, je me suis offert des peurs bleues de temps en temps. Quelquefois, ça n'est pas vraiment passé loin et, à une ou deux reprises, j'ai cru que je traversais l'enfer. Mais il y a eu aussi de bons moments.

— Ça doit être ce que Derek ressent, dit Tuppence.

— Il vaut mieux ne pas trop y penser, ma vieille, lui conseilla Tommy.

— Tu as raison.

Tuppence serra les dents :

— Nous avons une tâche à accomplir. Et nous l'accomplirons. Allons ! Au boulot ! Est-ce que nous avons trouvé en Mrs Perenna la personne que nous cherchons ?

— Nous pouvons au moins dire que nous avons de fortes présomptions. Et, à part elle, Tuppence, tu ne vois personne qu'il nous faudrait avoir à l'œil, non ?

— Non, personne, répondit Tuppence après réflexion. Évidemment, dès que je suis arrivée, la première chose que j'ai faite, ç'a été de passer tout l'hôtel au crible et d'étudier les possibilités éventuelles. Eh bien ! pour certains, il paraît invraisemblable de les impliquer.

— Par exemple ?

— Par exemple miss Minton, prototype de la vieille fille anglaise dans toute sa splendeur, et Mrs Sprot et sa Betty, et puis l'insipide et incolore Mrs Cayley.

— Oui, mais jouer les demeurées ne doit pas être sorcier.

— D'accord. D'un autre côté, la vieille fille chichiteuse ou la jeune mère débordée sont des rôles dans lesquels on peut facilement en faire trop – or ces deux bonnes femmes sont tout à fait naturelles. En plus, pour ce qui est de Mrs Sprot, il y a la gamine.

— J'imagine, hasarda Tommy, que même les agents secrets peuvent avoir des enfants.

— Oui, mais pas les emmener en mission. On ne mêle pas un gosse à ce genre d'affaire. Ça, j'en suis sûre, Tommy. *Je le sais.* Un enfant, on le tient à l'écart de ce genre de choses.

— Je capitule, grommela Tommy. Je t'accorde miss Minton et Mrs Sprot, mais je n'en dirais pas autant pour Mrs Cayley.

— Oui, effectivement, c'est un suspect possible. Parce qu'elle, elle en fait réellement trop. Ce que je veux dire, c'est qu'il ne peut quand même pas y avoir beaucoup de femmes aussi idiotes qu'elle en a l'air.

— J'ai souvent remarqué que les épouses dévouées deviennent faibles d'esprit...

— Et où as-tu remarqué ça ?

— Pas chez toi, Tuppence, la rassura Tommy. Ton dévouement à ma personne n'a jamais atteint de tels degrés.

— Pour un homme, concéda Tuppence, on ne peut pas dire que tu fasses trop d'histoires quand tu es malade.

Mais Tommy estima qu'il était temps d'en revenir au sujet de leur entretien :

— Il y a Cayley. On doit pouvoir lui trouver quelque chose de louche.

— On doit pouvoir, en effet. Et puis il y a encore Mrs O'Rourke.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas trop. Elle me dérange. Son côté *pic et pic et colégram*, si tu vois ce que je veux dire.

— Je crois, oui. Mais je suis persuadé que ça correspond seulement à une personnalité un peu envahissante. Et elle *est* envahissante.

— Et puis, dit Tuppence, rien ne lui échappe.

Elle venait de se rappeler la remarque de l'éléphantesque Irlandaise à propos de son tricot.

— Après ça, ne reste plus que Bletchley.

— Moi, je lui ai à peine adressé la parole. Celui-là, c'est tes oignons.

— J'ai *l'impression* que c'est tout bonnement un honnête vieux briscard. Enfin, c'est *l'impression* que j'ai.

— C'est bien ça le chiendent, dit Tuppence, exprimant ses interrogations profondes. Ce qu'il y a de moche dans un métier comme le nôtre, c'est qu'on regarde à la loupe des gens tout ce qu'il y a d'ordinaires et qu'on les retourne comme des crêpes pour voir s'ils ne pourraient pas par hasard satisfaire notre curiosité morbide.

— À ce propos, j'ai déjà lâché quelques ballons sondes en direction de Bletchley, annonça Tommy.

— Lesquels ? J'ai moi-même deux ou trois expériences en projet.

— Bah ! les mini-chausse-trappes courantes – lieux et dates, tout ça, quoi !

— Pourrais-tu condescendre à rétrograder au général pour le particulier ?

— Imagine par exemple qu'on discute de chasse au canard. Il me parle des marais du Fayoum, là-bas, en Haute-Égypte – beaucoup de gibier, et telle année, et tel mois... Et une autre fois, c'est moi qui fais allusion à l'Égypte, mais à propos d'un tout autre contexte : les momies, Toutankhamon, le musée du Caire – est-ce qu'il les a vus ? et quand donc ? Il n'y a plus qu'à comparer les réponses. Ou alors avec les paquebots de la P&O. Je cite un ou deux noms, je glisse que tel bateau était particulièrement confortable... Et lui me parle de tel ou tel voyage et, un peu plus tard, je vérifie. Tu vois, rien de bien sérieux, rien qui puisse le mettre sur ses gardes. Un petit examen d'authenticité, quoi !

— Et jusqu'à présent, il ne s'est jamais coupé ?

— Pas une seule fois. Or, permets-moi de te dire, Tuppence, que c'est un très bon test.

— Oui. Mais je suppose que si il était N ou M, sa petite histoire serait parfaitement au point.

— Sûrement. Dans les grandes lignes. Mais pour ce qui est des brouilles, c'est une autre paire de manches. On risque de se souvenir de trop de choses – plus que ne s'en rappellerait un individu de bonne foi. Quelqu'un qui n'a rien à se reprocher ne peut pas te dire à brûle-pourpoint si telle partie de chasse s'est déroulée en 1926 ou en 1927. Il faut qu'il réfléchisse un peu et qu'il fouille dans sa mémoire.

— Et, jusqu'à présent, tu n'as pas pris Bletchley en défaut ?

— Jusqu'à présent, il a réagi de la manière la plus normale.

— Alors, résultat négatif ?

— Sur toute la ligne.

— Bon, conclut Tuppence, à moi, maintenant, de t'exposer quelques-unes de mes petites idées.

*

Sur le chemin du retour, Mrs Blenkinsop passa par le bureau de poste où elle fit l'emplette de quelques timbres. Puis, s'engouffrant dans une des cabines téléphoniques, elle composa un numéro et demanda à parler à un certain Mr Faraday. Il s'agissait en fait de la procédure fixée pour les communications avec Mr Grant.

Elle en sortit toute souriante et poursuivit sa route d'un train tranquille, s'arrêtant encore pour acheter de la laine à tricoter.

L'après-midi était agréable, avec une brise légère. Tuppence maîtrisait de son mieux l'énergie coutumière de sa démarche pour s'en tenir à l'allure compassée qui correspondait à sa conception du rôle de Mrs Blenkinsop : cette pauvre Mrs Blenkinsop n'avait pas grand-chose d'autre à faire pour s'occuper que de tricoter – assez médiocrement – et d'écrire à ses trois fils. Elle passait apparemment son temps à leur écrire – même si, parfois, elle abandonnait ses lettres sans les avoir achevées. Tuppence remonta lentement vers *Sans Souci*. Comme la route se terminait en cul-de-sac à la hauteur du

Repos du contrebandier, la maison du capitaine Haydock, il n'y avait pratiquement jamais de circulation, à part, dans la matinée, quelques camionnettes de livraison.

Elle parcourut donc la suite des villas, s'amusant à noter leurs noms. D'abord *Bella Vista*, sans doute choisi par goût du paradoxe car la maison n'offrait sur la mer qu'un panorama des plus restreints alors qu'elle bénéficiait sur ses arrières d'une vue imprenable sur la masse victorienne d'*Edenholme*. Puis venaient ensuite *Karachi* et *Shirley Tower*. Il y avait encore *Sea View* – cette fois, c'était justifié –, *Castle Clare*, bicoque qui n'avait rien d'un château, et *Trelawny*, établissement conclurent de celui de Mrs Perenna. Et tout cela s'achevait sur la masse brun-rouge de *Sans Souci*.

Ce ne fut que lorsqu'elle parvint à quelques mètres de l'hôtel que Tuppence remarqua une femme qui, plantée devant la grille, s'efforçait de regarder au travers. Toute son attitude proclamait tension et vigilance.

Presque inconsciemment, Tuppence s'efforça d'amortir le bruit de ses semelles et se mit à marcher sur la pointe des pieds. C'est pourquoi la femme ne s'aperçut de sa présence que quand Tuppence se trouva juste derrière elle. Elle se retourna en sursaut.

C'était une femme de haute taille, pauvrement vêtue – misérablement, même –, dont la physionomie trahissait l'origine étrangère. Elle avait passé la première jeunesse, et sans doute se trouvait-elle proche de la quarantaine. Sa mise et ses traits présentaient un contraste flagrant. Elle était blonde, avec de hautes pommettes, et il était évident qu'elle avait été belle – elle l'était d'ailleurs encore, d'une certaine façon. Pendant une fraction de seconde, Tuppence eut le sentiment que ce visage lui était familier. Cette impression ne dura pas. Mais ce n'était pas, pensa-t-elle, un visage qu'on pouvait facilement oublier.

À l'évidence, la femme avait été surprise, et Tuppence ne manqua pas de noter qu'elle avait rougi. Était-ce un symptôme à retenir ?

— Pardonnez-moi, dit Tuppence, vous cherchez quelqu'un ?

— Ce maison, *Sans Souci* ? demanda la femme avec un fort accent slave et en articulant avec soin comme si elle avait appris cette phrase par cœur.

— Oui. C'est là que je réside. Vous cherchez quelqu'un ?

Une seconde d'hésitation. Puis :

— Vous pouvez dire, s'il vous plaît. Il y a ici un Mr Rosenstein, non ?

Tuppence secoua la tête :

— Mr Rosenstein ? Non, je suis désolée. Mais peut-être a-t-il séjourné là, et puis est-il reparti. Voulez-vous que je demande à la propriétaire ?

L'inconnue eut un geste de refus :

— Non... Non... Erreur je faisais. Pardon, s'il vous plaît.

Puis elle tourna vivement les talons et s'élança à grands pas dans la descente.

Soupçonneuse, Tuppence la regarda s'éloigner. La manière dont cette femme s'était exprimée ne correspondait pas à son comportement. Il paraissait plus que probable que le Mr Rosenstein en question était purement fictif et que la femme avait utilisé le premier nom qui lui était passé par la tête.

Sans barguigner, Tuppence se lança à son tour sur la chaussée. Mue par une sorte de pressentiment, elle voulait suivre cette femme.

Mais elle s'arrêta bien vite. Entamer une filature risquait d'attirer fâcheusement l'attention sur elle. Elle avait eu trop évidemment l'intention de rentrer à *Sans Souci* quand elle avait entamé la conversation avec la femme. Être vue dans son sillage pourrait susciter la méfiance et donner à penser aux curieux que Mrs Blenkinsop n'était pas exactement ce qu'elle prétendait être – dans l'hypothèse, bien entendu, où l'inconnue ferait partie de l'organisation ennemie.

Non. Il fallait à tout prix que Mrs Blenkinsop ne s'écarte pas de son rôle de composition.

Tuppence revint sur ses pas et s'arrêta un instant dans le hall de *Sans Souci*. L'hôtel paraissait désert, comme c'était en général le cas en début d'après-midi. La petite Betty faisait la sieste et les autres pensionnaires étaient sortis ou se reposaient dans leur chambre.

Seule dans le hall, Tuppence réfléchissait à l'étrange rencontre qu'elle venait de faire quand elle perçut un faible son. Mais un son qu'elle connaissait bien : le grelottement d'un téléphone.

À *Sans Souci*, l'appareil principal se trouvait dans le hall. Et ce que Tuppence avait entendu ne pouvait provenir que d'un second poste qu'on avait décroché, ou raccroché. Et il n'y avait justement qu'un autre poste dans la maison. Dans la chambre de Mrs Perenna.

Tommy aurait peut-être hésité. Mais Tuppence ne tergiversa pas. Avec des gestes prudents, elle décrocha le récepteur du hall et colla son oreille à l'écouteur.

Il y avait quelqu'un sur la ligne. Un homme, qui disait :

— ... tout se passe très bien. Donc, le 4, comme prévu.

Une voix de femme répondit :

— Oui. Allez-y.

Et la communication fut coupée.

Tuppence demeura immobile, le front plissé. S'était-il agi de la voix de Mrs Perenna ? Avec trois mots seulement, il était bien difficile d'en avoir la certitude. Si seulement la conversation s'était poursuivie un peu plus longtemps ! Quoi qu'il en soit, peut-être n'avait-elle surpris qu'un dialogue des plus banals – rien dans les mots attrapés au vol ne donnait à penser le contraire.

Une ombre se silhouettait sur la porte vitrée. Tuppence sursauta et remit le combiné en place au moment précis où Mrs Perenna faisait son entrée dans le hall :

— Quel bel après-midi, dit-elle. Vous sortiez, Mrs Blenkinsop, ou vous venez juste de rentrer ?

Ce n'était donc pas Mrs Perenna qui était au bout du fil. Tuppence marmonna qu'elle venait de faire une bonne petite promenade et se dirigea vers les escaliers. Mrs Perenna lui emboîta le pas. Elle paraissait plus grande que de coutume et, pour la première fois, Tuppence remarqua sa carrure athlétique.

— Il faut que je dépose mes affaires, balbutia-t-elle en commençant de gravir les marches.

Mais, en arrivant sur le palier, elle se heurta à la vaste corpulence de Mrs O'Rourke qui barrait la volée de marches supérieure :

— Tiens, tiens, Mrs Blenkinsop... Vous me semblez bien pressée, aujourd'hui...

Mrs O'Rourke ne bougeait pas. Elle se contentait de sourire à Tuppence. Comme toujours, il y avait dans son sourire une nuance un peu effrayante...

Et soudain, sans raison, Tuppence se mit à paniquer.

En haut, la monumentale Irlandaise, avec son sourire et sa voix tonnante, lui barrait le chemin. En bas, Mrs Perenna lui coupait la retraite.

Tuppence jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La menace qu'elle lisait sur les traits de Mrs Perenna était-elle pure illusion de sa part ? « Absurde, se dit Tuppence, absurde ! Au grand jour, dans un banal hôtel de villégiature ? » Mais la maison était trop tranquille. Trop silencieuse. Et elle, là, dans les escaliers, coincée entre ces deux femmes... Elle ne se trompait pas. Il y avait réellement quelque chose d'étrange dans le sourire de Mrs O'Rourke. Une vraie férocité. « Comme un chat qui joue avec une souris », pensa-t-elle en un éclair.

Et, tout d'un coup, la tension s'évanouit. Un petit personnage arrivait comme une flèche en haut de l'escalier, gazouillant un pépiement aigu. C'était la petite Betty Sprot, vêtue d'une brassière et d'une barboteuse. Elle passa sous les jupes de Mrs O'Rourke, cria joyeusement « Coucou ! » et vint se jeter dans les bras de Tuppence.

L'atmosphère avait changé. Mrs O'Rourke n'était plus qu'une gentille ogresse souriante qui s'exclamait :

— Ah ! quel petit ange ! On devient une grande fi-fille !

Au rez-de-chaussée, Mrs Perenna s'était engouffrée dans le couloir de la cuisine. Prenant Betty par la main, Tuppence contourna la masse imposante de Mrs O'Rourke et passa dans le corridor où Mrs Sprot attendait le retour de la petite fugueuse.

Tuppence pénétra avec Betty dans la chambre de Millicent Sprot et ne put s'empêcher de ressentir une sorte de soulagement. Les vêtements de la petite fille posés sur le lit, les jouets en peluche, le lit d'enfant à barreaux de bois peint, le

sourire bêlant du peu séduisant Mr Sprot, dans un cadre, sur la coiffeuse, et Mrs Sprot débitant ses platitudes sur les scandaleux tarifs des blanchisseries et dénonçant la mauvaise volonté de Mrs Perenna qui refusait que ses hôtes se servent de leur fer à repasser...

Tout était normal, rassurant, ordinaire...

Et cependant, à l'instant même, dans les escaliers...

« Ce sont mes nerfs, se dit Tuppence. Uniquement mes nerfs. »

Ses nerfs, vraiment ?... Il y avait pourtant bien eu *quelqu'un* qui téléphonait de la chambre de Mrs Perenna. Mrs O'Rourke ?... Ça aurait été une conduite bien étrange. Évidemment, cette façon de faire donnait, en principe, la certitude de n'être entendu de personne dans l'hôtel.

De toute façon, l'échange avait été réduit à l'essentiel :

— *Tout se passe très bien... Donc le 4, comme prévu...*

Cela pouvait n'être ni intéressant ni compromettant – ou bien cela pouvait l'être au plus haut point.

Le 4. S'agissait-il d'une date ? Le 4 d'un mois quelconque ?

Ou encore le siège numéro 4, ou le quatrième lampadaire à partir de la gauche, ou le quatrième brise-lames... Comment le savoir ?

Mais, au fond, était-ce réellement significatif ?

Si ça n'avait été que la confirmation d'un rendez-vous banal ? Et si Mrs Perenna avait autorisé Mrs O'Rourke à se servir du téléphone de sa chambre chaque fois qu'elle en avait envie ?

Et cette ambiance étrange dans les escaliers, ce moment de tension, ce n'était peut-être que ses nerfs qui lui jouaient bel et bien un tour...

Cet hôtel trop tranquille... cette impression inquiétante, sinistre...

« Vous feriez mieux de vous en tenir aux faits, Mrs Blenkinsop, s'admonesta Tuppence. Et de vous remettre à la tâche. »

5

L'accueil du capitaine Haydock débordait de cordialité.

Il avait salué avec enthousiasme l'arrivée du major Bletchley et de Tommy, auquel il avait imposé de faire le tour du propriétaire.

Au départ, *Le Repos du contrebandier* s'était limité à deux cottages de garde-côtes perchés sur la falaise qui dominait une anse réputée inaccessible sauf pour des adolescents avides de sensations fortes.

Puis un homme d'affaires de Londres s'était porté acquéreur des terrains et des deux bâtisses dont il n'avait fait qu'une avant de tenter, sans trop y croire, de tracer un jardin. On ne l'y avait pas vu souvent, à part pour de courts séjours pendant la période estivale.

Et puis la maison, dont le mobilier avait été réduit à la portion congrue, avait connu un quasi-abandon, louée seulement pour l'été à quelques vacanciers.

— Et ne voilà-t-il pas qu'il y a quelques années, expliqua Haydock de sa voix tonnante, la baraque a été vendue à un dénommé Hahn. C'était un Allemand et, si vous voulez le fond de ma pensée, ni plus ni moins qu'un espion.

— C'est intéressant, ça, remarqua Tommy, soudain en alerte et reposant, pour mieux afficher son attention, son verre de xérès.

— Oh ! ces gars-là sont sacrément malins, reprit le vieux marin. Ils avaient même prévu ce qui se passe maintenant. Enfin, c'est mon opinion et je la partage, comme dit l'autre. Regardez un peu comment la maison est située sur la falaise : c'est parfait pour envoyer des signaux à un bâtiment au large. En contrebas, il y a l'anse – idéale pour y débarquer en vedette à moteur. Et avec ça, vu le tracé de la côte, l'isolement est total.

Vous n'allez quand même pas me dire que ce Hahn n'était pas un agent allemand.

— C'était un espion, ça va de soi, appuya le major.

— Et qu'est-ce qu'il est devenu ? interrogea Tommy.

— Ah ! c'est là que ça se corse ! hennit Haydock. Le dénommé Hahn a dépensé ici des sommes folles. Pour commencer, il a fait tirer un escalier jusqu'à la plage – des marches en béton, vous voyez un peu ce que ça coûte ! Et puis il a fait réaménager la maison de fond en comble – plusieurs salles de bains, et tous les trucs et les bidules possibles et imaginables. Et vous croyez peut-être qu'il aurait confié les travaux à un entrepreneur du coin ? Je t'en fiche ! À une entreprise de Londres, oui ! Enfin, soi-disant. Parce que la plupart des ouvriers étaient des étrangers. *Il y en avait même quelques-uns qui ne parlaient pas un mot d'anglais.* Ça sent mauvais, tout ça, non ?

— C'est à tout le moins bizarre, concéda Tommy.

— Moi-même, à l'époque, je vivais dans les parages. Une bicoque. Mais je m'intéressais à ce que ce type faisait faire. J'aimais bien traîner près du chantier pour regarder travailler ces pékins. Et je peux vous dire une bonne chose : ça ne leur plaisait pas – ça ne leur plaisait pas du tout ! Deux ou trois fois, ils se sont même montrés assez agressifs. Pourquoi diable, je vous le demande un peu, s'il n'y avait pas anguille sous roche, hein ?

Le major Bletchley hocha la tête :

— Vous auriez dû avertir la police.

— C'est exactement ce que j'ai fait, mon bon ami. J'ai tellement enquiné les flics que je me suis rendu parfaitement impopulaire.

Il se versa un autre verre :

— Et ça a servi à quoi, je vous le demande ? À rien ! Une indifférence polie. À croire que, dans ce pays, tout le monde était aveugle et sourd. Une nouvelle guerre avec l'Allemagne ? Pas question ! La paix en Europe... nos bons rapports avec les Allemands... la sympathie mutuelle de nos deux peuples ! Bref, je passais pour un vieux fossile, un fauteur de guerre, un boute-feu. À quoi bon leur expliquer que les petits copains, là-bas,

n'étaient sûrement pas en train de monter la plus puissante aviation d'Europe pour le plaisir de faire des loopings ou d'emmener leurs mignonnes en pique-nique ?

— Et personne ne vous a cru ! explosa le major. Bande d'abrutis ! « La paix pour notre temps. » « Faisons des concessions. » Quel baratin !

Sous l'effort qu'il faisait pour maîtriser sa colère, le teint fleuri du capitaine de frégate vira à l'écarlate :

— Belliciste, voilà de quoi ils m'ont traité. Les gens comme moi, c'étaient des obstacles à la paix, voilà ce qu'ils m'ont dit. La paix ! Moi, je le savais bien ce que mijotaient nos amis les Huns ! Et, mille sabords, ce sont des types qui préparent tout longtemps à l'avance. J'étais convaincu que ce Hahn ne valait rien de bon. Ses ouvriers étrangers ne me disaient rien qui vaille non plus. Et tout l'argent qu'il dépensait ici, ça ne me plaisait pas. Alors, je n'ai pas arrêté de me pendre au signal d'alarme.

— Vous avez eu du cran ! le félicita le major.

— Mais, à la fin, on a fini par me prendre en considération. Un nouveau chef de la police est arrivé ici, un officier à la retraite. Il a eu le bon sens de m'écouter. Ses gars ont commencé à fourrer leur nez un peu partout. Et l'ami Hahn a pris la poudre d'escampette. Par une belle nuit, sans crier gare, il a filé. Les flics ont obtenu un mandat, et ils ont perquisitionné. Dans un coffre-fort dissimulé dans un mur de la salle à manger, ils ont trouvé un émetteur radio et des documents ultra-secrets. Sous le garage, il y avait des citernes énormes – de quoi stocker des masses d'essence... Je ne vous cacherai pas que j'étais fier comme Artaban. Au club, on avait pris l'habitude de se moquer de ma psychose des espions allemands. Après ça, ils l'ont un peu mise en veilleuse. Le problème, dans ce pays, c'est que nous faisons bêtement confiance à n'importe qui.

— C'est criminel ! s'étrangla le major Bletchley. Des irresponsables ! voilà ce que nous sommes : des irresponsables ! Qu'est-ce que nous attendons pour interner tous ces réfugiés ?

— Enfin, cette petite comédie a trouvé son épilogue quand cette maison a été mise en vente, reprit le vieux loup de mer qui

n'entendait pas laisser inachevée sa saga favorite. Et c'est moi qui l'ai achetée. Vous venez faire la visite, Meadows ?

— Volontiers, je vous remercie.

Pour faire les honneurs de sa demeure, le capitaine de frégate déploya l'entrain d'un gamin. Il ouvrit les portes du coffre où avait été caché l'émetteur et emmena Tommy dans le garage afin de lui montrer les citernes à essence masquées sous le sol de ciment. Tommy dut encore admirer les deux luxueuses salles de bains, les éclairages variés, ainsi que la profusion d'ustensiles nécessaires et superflus que contenait la cuisine. Puis, par les marches de béton taillées dans la falaise, il fut conduit jusqu'à la petite plage, où on lui démontra par le menu à quel point l'ensemble des installations aurait pu, en temps de guerre, rendre service à l'ennemi.

On lui fit visiter aussi la caverne d'où la maison tirait son nom, et Haydock ne manqua pas de lui expliquer comment, à son avis, elle aurait pu, elle aussi, être utilisée.

Le major Bletchley n'avait pas accompagné les deux hommes dans leur visite. Il était resté sur la terrasse, à boire tranquillement son verre. Tommy en conclut que la chasse aux espions et sa conclusion triomphale constituaient le principal sujet de conversation du vieux marin et que ses amis en avaient subi le récit plutôt deux fois qu'une...

Alors qu'ils retournaient à *Sans Souci* un peu plus tard, le major confirma d'ailleurs sans ambages les suppositions de Tommy :

— C'est un brave type, ce Haydock, mais il rabâche. Il nous a raconté son histoire tant de fois qu'elle nous sort par les oreilles. Il est aussi fier de sa maison et de tous ses gadgets qu'une chatte de ses chatons...

La caricature de l'officier de marine n'était pas exagérée, et Tommy l'accueillit d'un sourire complice.

Sur quoi le major commença de raconter comment lui-même, en 1923, était parvenu à démasquer un courtier véreux. Tommy n'en fut que plus libre de poursuivre ses réflexions, se contentant de ponctuelles propos du major de « Ah, bon ? » « Incroyable ! » et autres « C'est ahurissant ! » bien sentis. Le vieux colonial n'avait guère besoin d'autres encouragements.

Plus que jamais maintenant, Tommy avait le sentiment que Farquhar avait vu juste quand, avant de mourir, il avait fait allusion à *Sans Souci*. Là, dans ce coin à l'écart du monde, on s'était livré de longue date à des préparatifs. L'arrivée de ce Hahn, les travaux qui avaient été accomplis, montraient à l'évidence que ce point de la côte avait été choisi comme lieu de ralliement, comme antre prêt à abriter les activités de l'ennemi.

Mais ces manigances avaient été réduites à néant par les efforts imprévisibles du soupçonneux capitaine de frégate. La Grande-Bretagne avait certes remporté le premier round. Mais ne pouvait-on pas supposer que *Le Repos du contrebandier* n'avait été que le premier élément d'un plan d'attaque plus complexe ? *Le Repos du contrebandier* avait représenté le relais pour les communications par mer – la plage, accessible seulement par le petit sentier, se serait admirablement prêtée à ce dessein. Mais il ne devait s'agir là que de la face cachée de l'iceberg.

Cette partie du plan ayant échoué grâce à Haydock, il avait bien fallu que l'ennemi trouve une parade. N'avait-il pas choisi de se replier sur la meilleure solution de rechange – en l'occurrence, *Sans Souci* ? Les agissements de Hahn avaient été percés à jour il y avait de ça quatre ans environ. Et Tommy avait quelques raisons de penser, d'après les propos de Sheila Perenna, que c'était bien peu de temps après que Mrs Perenna était rentrée en Angleterre et avait fait l'acquisition de *Sans Souci*. Le coup suivant sur l'échiquier ?

Il fallait bien conclure de tout cela que Leahampton était l'un des centres de l'activité ennemie – que l'adversaire disposait d'ores et déjà d'installations et d'affidés dans les environs.

Tommy se sentit plein d'une force nouvelle. Oubliée la dépression qu'avait fait naître l'ambiance futile et délétère de *Sans Souci*. L'hôtel offrait à tout un chacun une apparence innocente, mais cette innocence n'était que de surface, qu'un masque qui cachait des menées bien réelles.

Et au centre de tout, pour autant que Tommy puisse en juger, se trouvait Mrs Perenna. Par conséquent, il devenait urgent d'en savoir plus sur ses antécédents, de découvrir ce qu'il pouvait bien y avoir derrière son activité routinière d'hôtesse.

Sa correspondance, ses relations, sa participation à la vie locale ou à l'effort de guerre : c'était là qu'il fallait chercher, bien évidemment, la réalité de son action. Si Mrs Perenna était bien la trop célèbre M, elle dirigeait la Cinquième Colonne dans le Royaume-Uni tout entier. Sa véritable identité n'était connue que de quelques-uns, au sommet de la hiérarchie allemande. Mais il fallait bien qu'elle communique avec ses chefs. Et Tuppence et lui devaient intercepter ces communications.

Au moment choisi, Tommy le voyait bien maintenant, *Le Repos du contrebandier* pourrait être pris d'assaut pour former une tête de pont. Il suffirait de quelques hommes décidés, opérant à partir de *Sans Souci*.

Quand les Allemands tiendraient les ports de la Manche, en France et en Belgique, ils pourraient concentrer leurs efforts sur l'invasion et la conquête de la Grande-Bretagne. Or, la situation, en France, était franchement mauvaise.

Évidemment, la Royal Navy continuait à dominer les mers. Donc l'attaque allemande viendrait par les airs et s'appuierait sur les traîtres de l'intérieur. Et si Mrs Perenna tenait en main les leviers de la trahison, il n'y avait pas de temps à perdre.

Comme pour faire écho aux réflexions de Tommy, le major Bletchley était justement en train de dire :

— J'ai compris, voyez-vous, qu'il n'y avait pas une seconde à perdre. Alors j'ai pris avec moi Abdul, mon ordonnance – quelqu'un de bien, Abdul...

Le récit ronronnait.

« Pourquoi Leahampton ? se demandait Tommy. Qu'est-ce qu'il peut y avoir comme raison ? C'est un petit bled écarté, presque un trou perdu. Un peu vieux jeu, un tantinet collet monté. Bah ! ça n'en est que plus avantageux. Quoi d'autre ? »

L'arrière-pays se composait de vastes plaines consacrées à l'agriculture. Beaucoup de pâturages. Idéal pour lâcher des parachutistes ou faire atterrir des planeurs. Mais bien d'autres endroits offraient des possibilités analogues. Seulement il y avait aussi les grandes usines chimiques où, était-il bon de noter, Karl von Deinim avait réussi à se faire embaucher.

Karl von Deinim. Oui ou non, jouait-il un rôle dans tout ça, celui-là ? Ça tombait sous le sens ! Certes, comme Grant l'avait

souligné, il ne pouvait pas être le vrai chef. Automatiquement en tête de la liste des suspects, il risquait l'internement à tout moment et ne pouvait donc être qu'un rouage de la machine. Mais, après tout, qu'est-ce qui prouvait qu'il n'avait pas *déjà* accompli la mission qui lui avait été confiée ? Il avait dit à Tuppence qu'il faisait des recherches sur les problèmes de décontamination et d'immunisation contre les effets de certains gaz. Ça ouvrait des perspectives – des perspectives à faire frémir.

Karl était mêlé au complot, décréta Tommy – un peu à contrecœur, il faut bien l'avouer. Il le regrettait parce qu'il trouvait le jeune homme sympathique. Enfin, lui, au moins, il travaillait pour son pays. Et il savait qu'il jouait sa peau. Pour un adversaire comme ça, Tommy éprouvait du respect. Bien sûr, il ferait tout pour le coincer... et ça se terminerait devant un peloton d'exécution. Quand on se lançait dans ce métier, on savait ce qu'il pouvait y avoir au bout de la route.

Mais ceux qui trahissaient leur propre pays, qui agissaient du dedans, ceux-là allumaient en lui des brasiers de haine. Bon Dieu, il les aurait !

— ... et c'est comme ça que j'ai fini par l'avoir, concluait le major d'une voix triomphante. Joli travail, non ?

— Major, répliqua Tommy sans vergogne, je n'avais jamais rien entendu d'aussi ingénieux.

*

Mrs Blenkinsop était plongée dans la lecture d'une lettre. La minceur du papier en révélait l'origine étrangère. Le tampon du censeur s'étalait sur l'enveloppe.

Incidemment, l'arrivée de cette lettre avait été provoquée par la conversation de Tuppence avec « Mr Faraday ».

— Cher Raymond..., murmura-t-elle à la cantonade. J'étais si contente de le savoir en Égypte, mais, maintenant, à ce qu'il semble, il va y avoir un grand changement dans son affectation. Tout cela, c'est *très* secret, bien sûr, et il ne peut rien me dire de précis... seulement que tout s'arrange merveilleusement bien et que je dois m'attendre très bientôt à une *grande surprise*... Je

suis vraiment heureuse de savoir où on l'envoie, mais je ne comprends pas pourquoi...

— Il n'est certainement pas autorisé à vous en parler ! gronda le major Bletchley.

Tuppence eut un petit rire dédaigneux et, des yeux, fit le tour de la table tout en repliant la précieuse lettre :

— Nous avons nos petites méthodes à nous, dit-elle d'un air malicieux. Mon cher Raymond sait que je suis bien moins inquiète quand je sais où il est ou bien où il va être envoyé. Et ce n'est pas très difficile, vous savez. Il suffit de prendre la première lettre de chacun des mots qui suivent un mot convenu, et ça vous donne l'endroit en question. Évidemment, de temps en temps, il y a des phrases un peu bizarres. Mais Raymond est plein d'imagination. Je suis sûre que *personne* ne peut rien remarquer.

Un léger brouhaha s'éleva parmi les convives. Tuppence avait bien choisi son moment puisque, pour une fois, tous les pensionnaires se trouvaient réunis pour le petit déjeuner.

Le visage du major s'empourpra :

— Vous me pardonnerez, Mrs Blenkinsop, mais ce que vous faites est insensé. Les mouvements de troupes, les déplacements des unités aériennes, c'est très précisément ce que les Allemands aimeraient bien savoir.

— Oh ! mais je n'en souffle jamais un mot à personne ! s'exclama Mrs Blenkinsop. Je fais très, très attention...

— Ça n'empêche pas. C'est extrêmement imprudent. Et votre fils risque d'avoir de gros ennuis un de ces quatre matins.

— J'espère bien que non. Je suis sa *mère*, vous comprenez. Et une mère a le *droit* de savoir.

— Je vous donne mille fois raison ! tonna Mrs O'Rourke. Et même la torture ne saurait vous arracher la moindre indiscretion, nous le savons tous !

— Une lettre, ça peut être lu, insista le major.

— Je prends bien garde de ne jamais laisser traîner mon courrier, répliqua Tuppence avec un air de dignité outragée. Je l'enferme toujours à clef dans un tiroir.

Le major se contenta de hocher la tête, dubitatif.

Le ciel du matin était gris, et un vent aigre soufflait de la mer. Tuppence s'était installée seule, tout au bout de la plage.

De son sac, elle tira deux lettres qu'elle venait de passer prendre en ville, chez un petit marchand de journaux. Elles avaient mis quelque temps à arriver, car elles avaient été réexpédiées deux fois. La seconde fois à l'adresse d'une certaine Mrs Spender : Tuppence aimait bien brouiller ses traces. Ses enfants la croyaient en Cornouailles, au chevet d'une de ses vieilles tantes.

Elle ouvrit la première enveloppe :

Mère chérie,

J'aurais un tas de trucs marrants à vous raconter, mais je ne peux pas. Je crois que nous faisons du bon boulot. Aujourd'hui, en faisant nos courses avant le petit déjeuner, on a envoyé cinq avions allemands au tapis. C'est un peu compliqué en ce moment, mais ça va finir par s'arranger.

Ce que je ne supporte pas, c'est leur manière de mitrailler ces pauvres diables de civils sur les routes. En fait, ça nous rend tous dingues. Gus et Trundles vous envoient leur meilleur souvenir. Ils sont toujours en pleine forme.

Ne vous inquiétez pas pour moi. Tout va bien. Je n'aurais pas voulu manquer cette petite fête pour un empire. Embrassez pour moi le vieux Poil-de-carotte. Est-ce que le ministère de la Guerre lui a enfin trouvé une planque ?

*Je vous embrasse,
Derek*

Les yeux brillants de larmes, Tuppence lut et relut sa lettre. Puis elle passa à la seconde :

Maman chérie,

Comment va tante Gracie ? En pleine forme ? Je trouve que vous êtes formidable de la supporter. Moi, je ne pourrais pas.

Pas grand-chose à vous raconter. Mon job est très intéressant, mais c'est tellement secret que je ne peux pas vous en dire un mot. En tout cas, j'ai le sentiment que ce que je fais en vaut vraiment la peine. Ne vous faites pas de mauvais sang

si vous ne participez pas à l'effort de guerre... Toutes ces vieilles bonnes femmes qui se précipitent en voulant à toute force faire quelque chose sont ridicules. On n'a besoin que de gens jeunes et efficaces. Je me demande comment Poil-de-carotte se débrouille avec son travail en Écosse. Il passe son temps à remplir des formulaires, j'imagine. Mais il doit quand même être content de se sentir utile.

*Avec toute ma tendresse,
Deborah*

Tuppence sourit.

Elle replia les deux lettres, les défroissa soigneusement, puis, à l'abri d'un brise-lames, elle craqua une allumette et elle y mit le feu. Elle attendit qu'elles se soient entièrement consumées.

Elle s'empara alors de son stylo et d'un bloc de papier à lettres de petites dimensions, et commença d'écrire rapidement :

Ma Deb chérie,

Ici, on se sent si loin de tout qu'on a de la peine à imaginer que nous sommes en guerre. Je suis très heureuse d'avoir reçu ta lettre et de savoir que ton travail t'intéresse.

Tante Gracie s'affaiblit de jour en jour et, intellectuellement, elle a beaucoup baissé. Je crois qu'elle est contente de m'avoir auprès d'elle. Elle parle très souvent du passé et j'ai l'impression que, de temps en temps, elle me prend pour ma propre mère. Cette année, on a fait beaucoup plus de semis de légumes que d'habitude... On a même transformé la roseraie en champ de pommes de terre. Je donne un coup de main au vieux Sikes. Comme ça, j'ai au moins l'impression de prendre ma part de l'effort de guerre. Ton père a l'air assez furibond, mais je pense, comme toi, que lui aussi est ravi de se rendre utile.

*Très tendrement,
Maman*

Elle écrivit ensuite :

Derek chéri,

Ta lettre m'a fait beaucoup de bien. Si tu n'as pas le temps d'écrire, envoie-moi souvent des cartes préimprimées.

Je suis venue passer quelque temps avec tante Gracie. Elle s'est beaucoup affaiblie. Elle me parle de toi comme si tu avais encore sept ans et, l'autre jour, elle m'a donné dix shillings à t'envoyer comme argent de poche.

Je suis toujours au placard. Personne ne veut de mes précieux services !... Incroyable !... Ton père, comme je te l'ai dit, a trouvé un job au Département des Réquisitions. Il est là-haut, quelque part dans le nord. C'est mieux que rien, mais ce n'est évidemment pas ce que voulait notre vieux Poil-de-carotte. Enfin, j'admets que nous devons nous faire tout petits, nous asseoir au fond de la salle et laisser la guerre aux jeunes crétineaux de votre âge.

Je ne te dirai pas de faire attention à toi, parce que je suis sûre que ça te pousserait à faire exactement le contraire. Tâche quand même de ne pas faire de bêtises.

*Très, très tendrement,
Maman*

Tuppence glissa les deux lettres dans des enveloppes qu'elle timbra et les jeta dans une boîte en revenant vers *Sans Souci*.

Alors qu'elle arrivait au pied de la falaise, elle remarqua soudain deux personnages en grande conversation, un petit peu plus haut.

Elle s'arrêta net. L'un des deux était la femme qu'elle avait vue la veille, et l'autre, Karl von Deinim.

Pour son plus grand regret, Tuppence dut s'avouer qu'elle ne pouvait se dissimuler nulle part. Il n'y avait aucun moyen de s'approcher sans être repérée et de surprendre ce qui se disait.

D'ailleurs, à cet instant précis, Karl von Deinim tourna la tête et l'aperçut. De manière plutôt brusque, les deux interlocuteurs se séparèrent. La femme descendit rapidement la route du coteau, changeant de trottoir pour éviter Tuppence.

Karl von Deinim attendit qu'elle le rejoigne. Gravement, avec courtoisie, il lui souhaita le bonjour.

— Vous parliez avec une femme d'aspect bien étrange, Mr von Deinim, dit Tuppence en hâte.

— Oui. Un genre Europe centrale elle a. Elle être une Polonaise.

— Ah bon ? C'est une... une de vos amies ?

Tuppence s'efforçait de donner à son ton la même curiosité inquisitoriale qui avait transparu autrefois dans celui de tante Gracie.

— Pas du tout, trancha Karl von Deinim. Je n'avoir jamais vu la femme avant.

— Tiens, vraiment ? J'aurais pourtant cru que...

— Seulement son chemin elle demandait. J'ai parlé allemand à elle, parce qu'elle ne comprend pas beaucoup de l'anglais.

— Je vois. Et elle voulait quoi, comme renseignement ?

— Elle a demandé si je connais une Mrs Gottlieb près d'ici. J'ai dit non, et elle a dit que peut-être elle a compris mal le nom de la maison.

— Je vois..., souffla Tuppence, songeuse.

Mr Rosenstein... Mrs Gottlieb...

À la dérobée, elle lança un coup d'œil à Karl von Deinim qui marchait à son côté, le visage figé.

Cette femme étrange éveillait définitivement les soupçons de Tuppence. Elle était convaincue que, quand elle les avait vus, il y avait déjà un moment que Karl von Deinim et l'inconnue discutaient.

Karl von Deinim ?

Elle se souvenait. Karl et Sheila, ce fameux matin : « *Il faut faire attention...* »

« Pourvu, oh ! pourvu que ces deux petits ne soient *pas* dans le coup », pensa-t-elle.

Puis elle se gourmanda : « Tu mollis ! Tu mollis et tu vieillis ! » Les nazis avaient un credo : la jeunesse. Et, selon toute probabilité, leurs agents devaient être jeunes. Karl et Sheila... D'après Tommy, Sheila n'était pas mêlée au complot. Ben voyons : Tommy n'était qu'un homme, et Sheila rayonnait d'une étrange beauté.

Karl et Sheila... Et, à l'arrière-plan, une femme énigmatique, Mrs Perenna. Cette Mrs Perenna qui pouvait tour à tour apparaître comme la banale hôtelière à la langue bien pendue ou, pendant des instants de tension, comme une personnalité tragique, pleine de violence...

Pensive, Tuppence monta lentement jusqu'à sa chambre.

La veille au soir, avant de se coucher, elle avait ouvert le grand tiroir de la table à écrire. Au fond, il y avait une petite boîte de métal émaillé, fermée d'un cadenas bon marché.

Tuppence enfila des gants et ouvrit la boîte. Elle contenait un paquet de lettres. Celle qu'elle avait reçue le matin même de « Raymond » se trouvait sur le dessus. Elle la dépla avec d'infinies précautions.

Une grimace crispa ses lèvres : ce matin, dans un pli du papier, elle avait glissé un cil. Le cil avait disparu.

Elle s'en fut dans le cabinet de toilette. Sur l'étagère se trouvait un flacon, dont l'étiquette annonçait en toute innocence « Poudre du Dr Grey », avec des indications de dosage.

Méticuleusement, elle souffla un peu de poudre sur la lettre et sur la surface lisse de la boîte. Il n'y avait aucune empreinte digitale.

Tuppence hocha la tête avec un sourire d'amère satisfaction.

Car il aurait dû y avoir des empreintes digitales : à tout le moins les siennes...

Évidemment, l'une des domestiques pouvait avoir eu la curiosité de lire les lettres... Mais cela paraissait bien improbable. On avait peine à imaginer que l'indiscrete se soit donné la peine de chercher une clef correspondant à la serrure.

Et puis une domestique n'aurait pas pensé à effacer ses empreintes.

Mrs Perenna ? Sheila ? Quelqu'un d'autre ?... Quelqu'un, en tout cas, qui s'intéressait de près aux mouvements des forces britanniques.

*

Tuppence avait limité à trois phases simples son plan de campagne. D'abord, estimer globalement les probabilités et les éventualités. Ensuite, se livrer à de petites expériences pour déterminer si l'une ou l'autre des personnes habitant *Sans Souci*, ou y séjournant, s'intéressait aux mouvements de troupes sans vouloir que ça se sache. Et, enfin, découvrir de qui il s'agissait.

C'était sur cette dernière phase que Tuppence, dans son lit, le lendemain matin, avait porté sa méditation. Le cours de ses réflexions était quelque peu troublé par Betty Sprot qui, dès potron-minet, avant même que ne lui soit apportée la tasse du liquide fangeux et trouble officiellement baptisé thé du matin, avait fait dans sa chambre une entrée en cavalcade.

Betty se montrait aussi remuante que bavarde. Elle s'était prise d'une grande affection pour Tuppence. Étant parvenue à se hisser sur le lit, elle glissa sous le nez de Tuppence un livre d'images en lambeaux et ordonna, d'un ton sans réplique :

— 'ire.

Et, docilement, Tuppence lut :

« Jusqu'où voleras-tu, petit jars, petite oie ?

En haut, et puis en bas, et de la cave au toit. »

Betty s'en roula de joie sur l'édredon, répétant avec enthousiasme :

— Enhiaut... enhiaut... enhiaut... (Puis, d'une voix chagrine :)

En bas...

Sur quoi elle se laissa lourdement tomber du lit.

Ce jeu fut répété à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la fillette s'en lasse. À quatre pattes, elle s'empara alors des chaussures de Tuppence qu'elle se mit à manipuler, tenant à sa propre attention un discours abondant dans son langage particulier :

— Aguedo... bahpitte... souh... souh dah... poutche...

Tuppence oublia l'enfant et s'en revint à ses propres interrogations. Il lui semblait qu'une voix moqueuse répétait à son oreille les paroles de la comptine :

« *Jusqu'où voleras-tu, petit jars, petite oie ?* »

Jusqu'où, en effet ? La petite oie, c'était elle, et Tommy, le petit jars. Du moins, en tout cas, en avaient-ils l'apparence. À l'égard de Mrs Blenkinsop, Tuppence nourrissait un profond mépris. Et Mr Meadows, jugeait-elle, ne valait guère mieux : typiquement anglais, flegmatique, dépourvu d'imagination – et plus stupide qu'il n'était permis. Tous deux, espérait-elle, trouvaient bien leur place dans l'ambiance de *Sans Souci*, car deux personnes dans leur genre avaient toutes les raisons de s'y trouver.

En même temps, il ne fallait pas baisser la garde un seul instant. Un faux pas pouvait si facilement arriver. Elle en avait commis un, l'autre jour. Rien de bien grave, mais un avertissement clair qu'elle devait redoubler de prudence. Elle avait pourtant pensé que c'était une approche facile, une manière commode de nouer de bonnes relations. Se faire passer pour une médiocre tricoteuse et demander conseil à plus expérimentée. Mais elle s'était oubliée et, un soir, elle avait laissé ses doigts retrouver le rythme coutumier, les aiguilles reprendre le cliquetis régulier qui dénonce l'habileté. Et Mrs O'Rourke s'en était aperçue. Depuis, elle avait soin de s'en tenir à une cadence discrète, moins malhabile qu'au début, mais pas aussi rapide qu'elle eût pu être.

— Tuhlavue ? demanda Betty. Tuhlavue ?

— C'est ravissant, chérie, répondit Tuppence, absente. Vraiment ravissant.

Satisfaite, Betty retourna à son babillage.

Tuppence estimait qu'elle pourrait sans grande difficulté mettre en œuvre l'étape suivante. Avec la complicité de Tommy, bien entendu. Et elle savait exactement comment elle allait procéder...

Tout occupée à échafauder ses préparatifs, elle n'avait pas vu le temps passer. Mrs Sprot, haletante, entra dans la chambre à la recherche de sa fille :

— Oh, la voilà !... Je ne savais pas où elle avait bien pu aller. Betty, tu es une méchante fille. Oh, Seigneur !... Mrs Blenkinsop, je suis désolée.

Tuppence s'assit dans son lit. Betty, avec un sourire d'ange, contemplait son œuvre. Elle avait ôté les lacets des chaussures de Tuppence, et les avait mis à tremper dans un verre à dents plein d'eau. Elle remuait le mélange d'un doigt allègre.

— Comme c'est drôle ! s'écria Tuppence, coupant court aux excuses de Mrs Sprot. Ne vous faites pas de souci. Ils sécheront très bien. D'ailleurs c'est de ma faute. J'aurais dû faire attention à ce qu'elle fricotait. Elle était si tranquille...

— Je sais, soupira Mrs Sprot. Quand les enfants sont tranquilles, c'est toujours mauvais présage. Je vous rachèterai des lacets ce matin, Mrs Blenkinsop.

— Ne vous donnez pas cette peine, répliqua Tuppence. Ils finiront bien par sécher.

Mrs Sprot, sa fille dans les bras, s'en fut, et Tuppence se leva pour mettre son plan à exécution.

6

Tommy lança un regard méfiant au paquet que Tuppence venait de lui confier :

— C'est ça ?

— Oui. Mais fais attention. N'en mets pas sur toi.

Ayant reniflé le paquet avec moult précautions, Tommy répliqua vivement :

— Ne t'inquiète pas !... C'est quoi, ce machin épouvantable ?

— C'est ce qu'on appelle de *l'asa foetida*, répondit Tuppence. Avec une pincée, on n'a plus besoin de se demander, comme dit la publicité, pourquoi son petit ami prend la fuite...

— Le doux parfum des aisselles..., souffla Tommy, méditatif.

Et peu après survinrent divers incidents. Il y eut d'abord la mauvaise odeur qui avait envahi la chambre de Mr Meadows.

Mr Meadows n'était pas du genre à se plaindre. Il commença par traiter le problème par-dessous la jambe, mais l'évoqua ensuite de plus en plus fermement.

On somma Mrs Perenna d'honorer de sa présence les conclaves où se débattait cette grave question. À son corps défendant, elle consentit à reconnaître qu'effectivement on pouvait percevoir quelque chose comme une odeur. Une odeur franchement désagréable. Peut-être, avança-t-elle, le robinet du radiateur à gaz fuyait-il.

Tommy se pencha vers le corps supposé du délit et fit observer que la puanteur paraissait provenir d'une autre origine. En tout cas, pas des solives du plancher. En ce qui le concernait, il ne voyait pas d'autre explication possible qu'un... eh bien ! oui... un rat crevé.

Mrs Perenna fut bien obligée d'admettre qu'elle avait déjà entendu parler de pareils accidents. Mais elle affirma que *Sans Souci* était exempt du moindre rat. Une souris, à la rigueur...

Mais elle jura ses grands dieux qu'elle n'avait jamais vu la moindre souris dans son établissement.

Mr Meadows répliqua, sans se laisser démonter, que l'odeur qui envahissait ses narines donnait à penser, pour tout le moins, à un rat – si ce n'est à plus gros. Et il ajouta, avec encore plus de fermeté, qu'il n'avait pas l'intention de passer une nuit de plus dans un logis aussi désagréable tant que le problème n'aurait pas été résolu de manière satisfaisante. Et que, par conséquent, il nourrissait l'espoir que Mrs Perenna voudrait bien le changer de chambre.

Mrs Perenna se hâta de dire que c'était justement ce qu'elle avait l'intention de proposer.

Mais la seule chambre disponible, à son grand regret, n'était que de médiocres dimensions et n'offrait hélas aucune vue sur la mer. Cependant, si Mr Meadows voulait bien passer sur ces petits inconvénients...

Mr Meadows y était disposé. Tout ce qu'il désirait, c'était fuir cette puanteur insoutenable. Sur quoi Mrs Perenna le conduisit jusqu'à une petite chambre dont la porte, par pure coïncidence, se trouvait exactement en face de celle de Mrs Blenkinsop. Elle convoqua sur-le-champ Beatrice, la domestique renflante et débile, pour « déménager les affaires de Mr Meadows ». Et elle ajouta qu'elle manderait sans plus attendre « un ouvrier » pour démonter les planchers et rechercher l'origine de cette odeur si mal venue.

Chacun considéra que les événements suivaient un train satisfaisant.

*

Le rhume des foins de Mr Meadows constitua, en quelque sorte, le deuxième incident. Ce fut, du moins, l'appellation que Mr Meadows donna aux troubles dont il souffrait. Plus tard, toutefois, il consentit à admettre qu'après tout, peut-être, il avait seulement pris froid. Ses yeux coulaient, et il éternuait sans cesse. On aurait pu, certes, déceler comme une senteur d'oignon dans le grand mouchoir de soie qu'il s'agitait sans cesse sous le nez, mais personne ne la remarqua. Et il est vrai

que la fragrance d'une puissante eau de Cologne masquait des odeurs plus tenaces.

N'y tenant plus, à bout d'éternuements, Mr Meadows décida de se mettre au lit jusqu'au soir.

Et c'est ce matin-là que Mrs Blenkinsop reçut une lettre de son fils Douglas. Elle en manifesta une telle excitation que tout *Sans Souci* fut bientôt au courant. Mrs Blenkinsop expliqua à qui voulait l'entendre que cette lettre avait échappé à la censure, parce qu'elle avait été apportée par un camarade de Douglas qui était venu en permission. Ainsi, pour une fois, Douglas avait pu écrire très ouvertement.

— Et je peux vous dire que cette lettre démontre à quel point nous sommes mal informés sur ce qui se passe en réalité, déclara Mrs Blenkinsop en hochant la tête d'un air entendu.

Après le petit déjeuner, Tuppence remonta dans sa chambre, ouvrit la boîte émaillée et y plaça la lettre. Entre les feuillets, elle déposa quelques grains impalpables de poudre de riz. Puis elle referma la boîte et prit soin d'appuyer fermement le bout de ses doigts sur le couvercle.

En quittant sa chambre, elle émit une toux caractéristique. De la chambre d'en face lui parvint la déflagration d'un éternuement tout à fait spectaculaire.

Tuppence sourit et descendit dans le hall.

Elle avait fait connaître son intention de passer la journée à Londres. Pour voir son notaire, avait-elle affirmé, et pour y faire quelques courses. C'est pourquoi tous les pensionnaires vinrent lui souhaiter bon voyage, non sans la charger de diverses commissions, « si vous avez le temps, bien entendu »...

Seul le major Bletchley s'était tenu à l'écart du groupe. Il lisait son journal, et émettait à haute voix les commentaires de circonstance :

— Ces Allemands sont des porcs... Mitrailler des réfugiés civils sur les routes... Bande de brutes... Si j'étais au haut commandement...

Quand Tuppence partit, le major ne laissait ignorer à personne les mesures qu'il prendrait, *lui*, s'il était responsable des opérations. Elle fit un détour par le jardin pour demander à

Betty Sprot si elle aimerait qu'elle lui rapporte un cadeau de Londres.

Betty, qui tenait avec enthousiasme un escargot dans ses petites mains, gazouilla sa joie. En réponse aux propositions de Tuppence, « Un chat en peluche ? Un livre d'images ? Des craies de couleur pour dessiner ? », elle indiqua nettement sa préférence : « Betty dissin. » Et ainsi des craies de couleur vinrent s'ajouter à la liste d'achats de Tuppence.

Elle avait décidé de rejoindre la route en passant par le fond du jardin. C'est là qu'elle rencontra inopinément Karl von Deinim. Poings serrés, il s'appuyait au mur d'enceinte. En entendant arriver Tuppence, il se tourna vers elle. L'émotion crispait ses traits en général impassibles.

Presque malgré elle, Tuppence s'arrêta près de lui.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle gentiment.

— *Ach*, oui, tout ne va pas, siffla-t-il âprement. Je crois vous avez ici, n'est-ce pas, un proverbe sur pas chair et pas poisson ?

De la tête, Tuppence acquiesça.

— C'est ce que je suis, reprit Karl, très amer : pas chair et pas poisson. Et ça ne peut pas continuer, je dis. Ça ne peut pas continuer. Je crois il vaudrait mieux tout finir.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez parlé à moi gentiment. Vous pouvez comprendre, je crois. J'ai enfui mon propre pays à cause de l'injustice et de la cruauté. Je suis venu ici pour trouver la liberté. Je haïssais l'Allemagne nazie. Mais, malheureusement, je suis toujours allemand. Et ça, rien peut le changer.

— Je sais que vous pouvez rencontrer des difficultés, murmura Tuppence, mais...

— Ce n'est pas ça. Je suis allemand, je l'ai dit à vous. Dans mon cœur, dans mon esprit, l'Allemagne est encore mon pays. Quand je lis sur les journaux que des villes allemandes bombardées sont, que des soldats allemands meurent, que des avions allemands abattus sont... C'est *mon* peuple qui meurt. Quand le vieux major belliqueux lit son journal, quand il dit « ces porcs »... ça rend moi furieux. Le supporter je peux pas. Et c'est pour ça je pense ce serait mieux peut-être tout finir. Oui, tout finir.

Tuppence s'empara fermement de son bras :

— Ne dites pas de bêtises ! gronda-t-elle avec rudesse. Il est normal que vous ressentiez cela. N'importe qui dans votre situation penserait comme vous. Mais vous devez tenir bon.

— Je préférerais qu'on interne moi. Ce serait plus facile comme ça.

— Oui, probablement. Mais, en même temps, vous faites un travail utile, ici. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit. Et utile non seulement pour l'Angleterre, mais pour l'humanité tout entière. Vous travaillez sur les problèmes de décontamination, n'est-ce pas ?

Un vague sourire éclaira le visage du jeune homme :

— Ah ! oui. Et je commence à réussir. Un procédé très simple, facile à réaliser et pas complexe pour mettre en œuvre.

— Vous voyez, continua Tuppence, ça en vaut la peine. Tout ce qui peut diminuer les souffrances en vaut la peine. Tout ce qui est positif et non destructif. C'est vrai, bien sûr, qu'on éprouve le besoin d'insulter l'ennemi. En Allemagne, ils en font autant. Il y a sûrement des centaines de major Bletchley, l'écume à la bouche... Et moi-même, je hais les Allemands. Il suffit que je dise « les Allemands » pour sentir monter en moi des ondes de haine. Mais quand je pense à l'Allemand ordinaire, aux mères qui attendent dans l'angoisse des nouvelles de leurs fils, aux garçons qui partent de chez eux pour aller combattre, aux paysans dans leurs champs, aux petites gens dans leurs boutiques et à quelques-uns des Allemands adorables que je connais, mes sentiments sont différents. Je sais que ce sont des êtres humains comme moi, et que nous ressentons tous la même chose. C'est ça, la réalité. Le reste, c'est le masque de la guerre. Ça fait partie de la guerre. Et c'est sans doute nécessaire. Mais cela ne dure pas.

Et, tandis qu'elle parlait, elle se rappelait en pensée, comme Tommy il y avait peu de temps, les dernières paroles d'Edith Cavell : « Le patriotisme n'est pas suffisant. Je ne dois pas avoir de haine dans mon cœur. »

Ces propos d'une vraie patriote leur avaient toujours paru à tous deux la marque suprême de l'esprit de sacrifice.

Karl von Deinim se pencha et lui baisa la main.

— Je vous remercie, souffla-t-il. Ce que vous avez dit à moi est juste et vrai. J'aurai plus de courage.

« Oh ! Seigneur, songeait Tuppence en se dirigeant vers la gare, quel malheur que la personne que je préfère dans cet hôtel soit un Allemand... Ça fausse tout ! »

*

Tuppence était une femme exceptionnellement consciencieuse. En réalité, elle n'avait pas la moindre envie de se rendre à Londres, mais elle jugeait plus sage de se conduire conformément à ce qu'elle avait annoncé. Si elle s'était contentée d'une excursion pour la journée n'importe où, elle aurait couru le risque d'être repérée. Et on aurait pu en avertir *Sans Souci*.

Non : Mrs Blenkinsop avait fait connaître son intention d'aller à Londres. Et à Londres elle irait.

Elle acheta un aller et retour en troisième classe. Et elle quittait le guichet quand elle se heurta à Sheila Perenna.

— Tiens ! sourit Sheila, vous partez pour où ? Moi, je suis juste venue me renseigner à propos d'un paquet qui semble avoir été égaré.

Tuppence exposa ses projets.

— Mais oui, bien sûr, reprit Sheila d'un ton léger. Je me rappelle maintenant que vous en aviez parlé, mais je n'avais pas compris que c'était aujourd'hui que vous alliez à Londres. Je vous accompagne jusqu'au train.

Sheila se montrait plus animée que de coutume. Elle ne boudait pas, ne faisait pas la tête. Elle bavarda gaiement de petits détails de la vie quotidienne à *Sans Souci*. Et elle poursuivit la conversation jusqu'au départ du train.

Tuppence lui fit de grands signes de la main et regarda la silhouette de la jeune fille se fondre dans le lointain. Puis elle s'installa dans son coin de compartiment et s'accorda le temps d'une sérieuse réflexion.

On pouvait, en effet, se demander si c'était par hasard que Sheila s'était trouvée à la gare à cet instant précis. Si ce n'était pas le signe qu'en *face* on prenait les choses au sérieux. Si Mrs

Perenna n'avait pas voulu s'assurer que la volubile Mrs Blenkinsop partait bel et bien pour Londres.

En fait, ça en avait tout l'air.

*

Tommy et Tuppence étaient convenus de ne jamais essayer de se rencontrer en tête à tête sous le toit de *Sans Souci*. Ce ne fut donc pas avant le lendemain qu'elle parvint à s'entretenir avec lui.

En fait, Mrs Blenkinsop rencontra Mr Meadows pendant qu'il avait mis à profit une rémission dans sa crise de rhume des foins pour se promener à petits pas sur le front de mer. Ils s'assirent tous deux sur l'un des bancs dominant la plage.

— Eh bien ? demanda Tuppence.

Tommy hocha la tête avec difficulté. Il semblait assez malheureux.

— Oui, dit-il enfin. J'ai quelque chose. Mais, bon Dieu, quelle journée ! À rester en permanence l'œil collé à la serrure, je me suis collé un torticolis.

— Je me fiche de ton torticolis, répliqua Tuppence, insensible. Raconte-moi.

— Bon. Naturellement les femmes de chambre se sont amenées pour faire le ménage et le lit. Et puis Mrs Perenna a rappliqué... mais les femmes de chambre étaient encore là, et elle leur a passé un savon à propos de je ne sais quoi. Et puis la gosse est entrée une fois en courant, avec un chien en peluche.

— Oui, oui... Et qui d'autre ?

— Une personne, répondit Tommy avec lenteur.

— Qui ça ?

— Karl von Deinim.

— Oh !...

Tuppence sentit son cœur s'arrêter une fraction de seconde. Ainsi, tout compte fait...

— Quand ? interrogea-t-elle.

— À l'heure du déjeuner. Il est sorti tôt de la salle à manger, il est monté à sa chambre, puis il a traversé le couloir sur la

pointe des pieds et s'est glissé chez toi. Il y est resté environ un quart d'heure.

Tommy marqua un temps :

— Ça paraît concluant, non ?

Tuppence approuva.

Oui, il n'y avait pas à tortiller, c'était concluant. Pour pénétrer dans la chambre de Mrs Blenkinsop et y demeurer un quart d'heure, Karl von Deinim ne pouvait avoir qu'un seul motif. Sa complicité était établie. « C'est vraiment, pensa Tuppence, un comédien de première... »

Et pourtant, ce qu'il lui avait confié ce matin-là avait sonné étonnamment juste. Et, au fond, peut-être avait-il dit la vérité, après tout. Pour bien tromper son monde, il faut savoir utiliser la vérité à bon escient. Karl von Deinim était un vrai patriote, mais c'était aussi un agent ennemi. On pouvait nourrir du respect pour lui... mais il fallait l'abattre.

— Ça me fait de la peine, souffla-t-elle.

— Ça ne me fait pas plaisir à moi non plus. C'est un type sympathique.

— Tu sais que nous pourrions être en Allemagne, en train de faire la même chose que lui, fit observer Tuppence.

Puis, Tommy s'étant contenté d'un accord muet, elle conclut :

— Bon. Nous savons plus ou moins où nous en sommes. Karl von Deinim travaille avec Sheila et sa mère. C'est Mrs Perenna, probablement, qui est le gros poisson. Et puis il y a cette étrangère qui parlait avec Karl l'autre jour. D'une façon quelconque, elle est dans le coup elle aussi.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Il faut qu'on trouve le moyen d'entrer dans la chambre de Mrs Perenna. Il doit bien y avoir là quelque chose qui nous mettra sur une piste. Et puis il va falloir la filer – savoir où elle va et qui elle rencontre. Oh ! Tommy, si on faisait venir Albert ?

Tommy réfléchit.

Des années plus tôt, Albert, chasseur d'hôtel de son état, avait uni ses forces à celles du jeune couple Beresford et partagé ses aventures. Puis il était entré à leur service et avait, à lui tout seul, représenté l'ensemble de leur domesticité. Marié depuis

six ans, il était désormais l'heureux propriétaire d'un pub dans le sud de Londres, *The Duck and Dog*, autrement dit « À l'enseigne du Canard et du Chien ».

— Albert sera fou de joie, insista Tuppence. Il faut qu'il vienne nous rejoindre. Il trouvera facilement une chambre au pub qui est près de la gare. Et il pourra avoir l'œil sur ces dames Perenna – ou sur qui que ce soit d'autre.

— Et Mrs Albert ?

— Elle devait partir lundi dernier avec les enfants chez sa mère, dans le pays de Galles. À cause des bombardements. Ça se goupille parfaitement.

— Oui, je crois que c'est une bonne idée, ma vieille. Si l'un de nous deux suivait ces bonnes femmes, il aurait toutes chances d'être repéré. Mais Albert sera parfait. Autre chose, maintenant. Je pense qu'il nous faut surveiller cette prétendue Polonaise que tu as vue parler avec Karl et qui rôde dans le secteur. J'ai bien l'impression qu'elle tient l'autre bout de la chaîne – et c'est précisément ce que nous cherchons.

— Je suis bien d'accord. Elle vient certainement ici pour prendre ses consignes ou pour recevoir des messages. La prochaine fois que nous la verrons, il faut qu'un de nous deux la suive et tâche de voir où ça mène.

— Et *quid* de la fouille de la chambre de Mrs Perenna... et de celle de Karl, pendant qu'on y est ?

— Je n'ai pas l'impression que nous y découvririons le moindre indice, releva Tuppence. Après tout, en tant qu'Allemand, il est susceptible à tout instant d'être contrôlé par la police. Du coup, il ne doit sûrement rien laisser traîner. Quant à la chambre de Mrs Perenna, cela ne va pas être du gâteau. Quand elle sort de l'hôtel, en général Sheila est là, et puis il y a Betty et Mrs Sprot qui se baladent tout le temps dans les couloirs, sans parler de Mrs O'Rourke qui reste très souvent dans sa chambre.

Elle prit le temps de la réflexion, puis :

— Bah ! je crois que c'est l'heure du déjeuner qui conviendra le mieux.

— Même topo que notre ami Karl...

— Exactement. Je pourrais me découvrir une migraine et monter dans ma chambre... Non. Quelqu'un pourrait avoir envie de venir me manifester sa sollicitude. Oh ! je sais : je rentrerai discrètement avant le déjeuner, et je monterai dans ma chambre sans rien dire à personne. Et puis, après le déjeuner, je raconterai que j'avais la migraine.

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux que ce soit moi qui le fasse ? D'ici à demain, mon rhume des foins pourrait repiquer du vif.

— Non, mieux vaut que j'y aille. Si on me surprend, je pourrai toujours dire que je cherchais de l'aspirine ou Dieu sait quoi. Tandis que la présence d'un homme dans la chambre de Mrs Perenna pourrait amener à se poser des tas de questions.

— Des questions tout ce qu'il y a de scabreuses, sourit Tommy.

Mais son sourire s'estompa vite.

— Le plus tôt sera le mieux, ma vieille, conclut-il, soudain grave et inquiet. Les nouvelles d'aujourd'hui ne sont pas bonnes. Il nous faut découvrir le pot aux roses. Et vite !

*

Tommy reprit sa promenade qui le conduisit jusqu'au bureau de poste. Il y appela au téléphone Mr Grant, pour un bref rapport : « Notre récente opération a été couronnée de succès, et notre ami K. est à coup sûr impliqué. »

Ensuite, il écrivit une lettre, qu'il mit à la boîte. Elle portait comme adresse : Mr Albert Batt, *The Duck and Dog*, Glamorgan Street, Kennington.

Après quoi il acheta un hebdomadaire qui faisait profession d'informer le peuple britannique de ce qui allait réellement se passer. Puis, à petits pas, il prit posément le chemin de *Sans Souci*.

Il entendit soudain la voix tonitruante du capitaine Haydock, qui le hélait du volant de son cabriolet :

— Salut, Meadows, je vous dépose quelque part ?

Tommy accepta avec empressement l'offre qui lui était faite et se glissa à côté du conducteur.

— Alors, vous lisez ce torchon ? remarqua Haydock après un coup d’œil à la couverture écarlate de l’*Inside Weekly News*.

— Un affreux torchon, concéda Tommy. Mais de temps en temps, ils donnent vraiment l’impression de savoir ce qui se passe dans les coulisses.

— Oui, mais, de temps en temps aussi, ils se fourrent le doigt dans l’œil.

— Ça, c’est exact.

Le marin se lança dans un virage hasardeux autour d’un terre-plein et évita de peu la collision avec un poids lourd.

— Ce qui se passe, reprit-il, c’est que, quand ces voyous ont raison, on s’en souvient. Et que, quand ils se trompent, on l’oublie.

— Vous croyez, demanda Tommy, qu’il y a quelque chose de vrai dans cette rumeur selon laquelle Staline serait entré en contact avec nous ?

— Ça, mon garçon, c’est prendre ses désirs pour des réalités. Les Russkoffs sont aussi malhonnêtes que Satan, et ils l’ont toujours été. Il ne faut pas leur faire confiance : voilà ce que je dis. J’ai entendu dire que vous aviez été malade.

— Oh ! une poussée de rhume des foins. Comme toujours à cette période de l’année.

— Oui, bien sûr. Je n’en ai jamais souffert moi-même, mais j’avais un camarade qui y était sujet. Il se retrouvait au lit tous les ans pile au mois de juin. Vous vous sentez assez remis pour une partie de golf ?

Tommy répondit que cela lui plairait bien.

— Parfait ! Qu’est-ce que vous diriez de demain ? Attendez un peu : il faut que je participe à une réunion sur ces histoires de parachutrus. On parle de lever un corps de volontaires locaux – excellente idée, si vous voulez mon avis. Il est grand temps que tout le monde s’y mette. Par conséquent, qu’est-ce que vous diriez d’un parcours vers 6 heures ?

— Merci infiniment. Ce serait parfait.

— Bon. Eh bien, c’est décidé.

Le capitaine freina sans douceur devant la grille de *Sans Souci*.

— Et comment va la belle Sheila ? demanda-t-il.

— Pas mal, je crois. Je ne l'ai pas beaucoup vue.

Haydock hennit de rire :

— Pas autant que vous l'auriez voulu, je parie ! Jolie fille, je suis le premier à le reconnaître, mais un caractère de cochon. Et puis elle voit beaucoup trop cet Allemand. Franchement antipatriotique, ça. Je comprends qu'elle n'ait rien à faire de vieux croûtons comme nous, mais quand même, dans nos forces armées du coin, ça ne manque pas de beaux gars. Quel besoin a-t-elle de s'enticher d'un foutu Schleu, je vous le demande ? C'est le genre de trucs qui me rendent enragé !

— Faites attention, conseilla Mr Meadows, il arrive juste derrière nous.

— Je m'en fous qu'il entende ce que je dis ! Et même j'espère bien qu'il l'a entendu. En fait, j'aimerais bien lui botter les fesses, à l'ami Karl ! Un Allemand qui se respecte doit se battre pour son pays – et ne pas débarquer ici comme un voleur pour se tirer des flûtes !

— Eh bien, dit Tommy, ça fera toujours un Allemand de moins pour envahir l'Angleterre.

— Vous voulez dire qu'il est déjà sur place. Ha, ha ! Meadows, elle est bien bonne ! Remarquez que je ne crois pas un mot de ces bruits à la gomme sur une invasion. Nous n'avons jamais été envahis, et nous ne le serons jamais. Il nous reste encore la Marine, tonnerre de Dieu !

Sur cette profession de foi patriotique, le capitaine Haydock embraya brutalement. Et sa voiture bondit dans la côte, plein cap sur *Le Repos du contrebandier*.

*

Tuppence arriva à 2 heures moins 20 à la grille de *Sans Souci*. Abandonnant l'allée principale, elle fit le tour par le jardin et pénétra dans l'hôtel par la porte-fenêtre du petit salon. Un parfum de ragoût, sans doute de l'*Irish stew*, flottait dans l'air. On distinguait un murmure de voix et le cliquetis de couverts frappant de la porcelaine : la population de *Sans Souci* se concentrait sur le repas de midi.

Tuppence attendit dans le petit salon d'avoir vu Martha, la serveuse, traverser le hall et entrer dans la salle à manger. Puis, ses chaussures à la main, elle grimpa l'escalier.

Elle s'en fut à sa chambre, enfila ses mules et, à pas de loup, se glissa dans le couloir, puis dans la chambre de Mrs Perenna.

Elle commença par jeter un coup d'œil circulaire et se sentit envahie d'un certain dégoût. Moche, ce genre de travail. Un travail sans excuse si Mrs Perenna se révélait n'être qu'une banale Mrs Perenna. Fouiller dans des affaires personnelles...

Tuppence se secoua, d'un mouvement vif et impatient qui eût pu être celui d'une adolescente : *c'était la guerre !*

Elle commença par la coiffeuse. L'examen du contenu des tiroirs fut vite expédié. Un des tiroirs du grand bureau était fermé à clef. Voilà qui paraissait prometteur.

Le Service avait confié à Tommy un petit outillage d'un genre particulier et lui avait appris à s'en servir. À son tour, il avait donné quelques leçons à Tuppence. Il ne lui fallut que quelques habiles mouvements du poignet pour que la serrure cède.

S'y trouvait une cassette renfermant vingt livres en billets, des rouleaux de monnaie et une boîte à bijoux. Et puis des masses de papiers. C'était ça qui intéressait Tuppence. Il fallait les parcourir à toute vitesse, se contenter d'un regard rapide. Elle ne pouvait pas s'offrir le luxe de s'y consacrer davantage.

Certains papiers concernaient une hypothèque prise sur *Sans Souci*, d'autres un compte en banque. Il y avait des lettres, aussi. Les minutes s'écoulaient. Survolant les documents plus qu'elle ne les examinait, Tuppence se concentrait sur tout ce qui aurait pu avoir un double sens. Deux lettres d'une amie italienne, par exemple, d'une écriture gribouillée, bien innocentes apparemment. Mais peut-être pas aussi innocentes qu'il y paraissait au premier abord. Puis une lettre d'un certain Simon Mortimer, de Londres – lettre d'affaires au ton sec, si brève qu'on pouvait se demander pourquoi Mrs Perenna l'avait conservée. Alors, innocent lui aussi, ce Mr Mortimer ? Tout au fond, une missive à l'encre jaunie, signée Pat, commençait par ces mots : *Eileen, ma chérie, cette lettre sera ma dernière...*

Non ! Pas celle-là ! Tuppence ne pouvait pas supporter l'idée de la lire ! Elle la replia, remit les papiers en ordre en prenant le

plus grand soin de ceux du dessus. Soudain, tous les sens en alerte, elle repoussa le tiroir : plus le temps de le fermer à clef !... Quand la porte s'ouvrit et que Mrs Perenna pénétra dans la chambre, Tuppence s'affairait à une recherche fébrile dans les divers flacons qui reposaient sur la tablette du lavabo.

Mrs Blenkinsop tourna vers l'hôtesse un visage hagard, un peu stupide :

— Oh ! pardonnez-moi, Mrs Perenna. J'ai une migraine épouvantable, et j'ai voulu prendre de l'aspirine avant de me mettre sur mon lit, mais je n'ai pas été capable de mettre la main sur mon tube... Alors j'ai pensé que cela ne vous dérangerait pas si... Je savais que vous aviez de l'aspirine, puisque que vous en avez proposé l'autre jour à miss Minton.

Mrs Perenna s'avança vivement :

— Mais enfin, Mrs Blenkinsop, pourquoi n'êtes-vous pas venue m'en demander ? interrogea-t-elle non sans aigreur.

— Oui, bien sûr, oui, j'aurais dû, évidemment... Mais je savais que vous étiez à table et j'ai tellement horreur, vous savez, *de faire des histoires*...

Écartant Tuppence, Mrs Perenna saisit un flacon sur la tablette :

— Combien de comprimés voulez-vous ?

Mrs Blenkinsop s'arrêta à trois comprimés. Escortée par Mrs Perenna, elle retourna à sa chambre et refusa la bouillotte d'eau chaude qui lui était proposée.

Sur le point de tourner les talons, Mrs Perenna tira sa flèche du Parthe :

— N'empêche que vous possédez de l'aspirine, Mrs Blenkinsop. Je l'ai vue moi-même.

— Mais oui, je sais, répliqua Tuppence en hâte. Je le sais bien que j'en ai quelque part, mais je suis si sotte que j'ai été incapable de la retrouver.

Les dents très blanches de Mrs Perenna brillèrent en un éclair :

— Bon. Eh bien ! reposez-vous comme il faut jusqu'à l'heure du thé.

Et elle s'en fut, tirant la porte derrière elle. Figée sur son lit, de crainte que Mrs Perenna ne revienne, Tuppence respira à fond.

Avait-elle soupçonné quoi que ce soit ? Ses dents, si blanches et si pointues – *c'est pour mieux te manger, mon enfant*. Chaque fois qu'elle voyait les dents de Mrs Perenna, Tuppence ne pouvait s'empêcher de penser au petit Chaperon rouge. Et puis il y avait aussi les mains de Mrs Perenna, qui évoquaient si bien les serres d'un oiseau de proie...

En apparence, elle avait accepté avec beaucoup de naturel la présence de Tuppence dans sa chambre. Mais elle finirait tôt ou tard par constater que le tiroir du bureau n'était plus fermé à clef. À ce moment-là, aurait-elle des soupçons ? Ou bien penserait-elle que c'était elle qui avait oublié de donner le tour de clef ? Ce sont des choses qui arrivent. Oui, mais Tuppence avait-elle su remettre les papiers en ordre, de sorte que la fouille passe inaperçue ?

D'un autre côté, si Mrs Perenna remarquait qu'un détail clochait, elle aurait tout naturellement tendance à suspecter davantage l'une des domestiques que Mrs Blenkinsop. Et quand bien même elle soupçonnerait Mrs Blenkinsop, ne mettrait-elle pas l'affaire au compte de la curiosité et de l'indiscrétion ? Il est des gens, Tuppence le savait, qui adorent fourrer leur nez dans vos affaires et fouiller sans scrupule.

Cependant, si Mrs Perenna était bien M, le fameux agent allemand, elle penserait aussitôt à une opération de contre-espionnage.

Son comportement avait-il dénoté une inquiétude particulière ?

Non, elle avait gardé une attitude tout à fait naturelle – à l'exception de sa remarque acide à propos de l'aspirine.

Et soudain Tuppence se dressa dans son lit : elle se souvenait que son tube d'aspirine à elle, avec un flacon de teinture d'iode et des comprimés de bicarbonate de soude, reposait tout au fond du tiroir de sa table, où elle les avait fourrés quand elle avait défait ses bagages.

Il fallait bien en conclure, par conséquent, que Tuppence n'était pas la seule à éprouver le besoin de se livrer à de petites

perquisitions dans des chambres qui n'étaient pas la sienne.
Mrs Perenna l'avait précédée dans cette voie.

Le lendemain, Mrs Sprot fit un saut à Londres.

Il avait suffi de quelques allusions discrètes de sa part pour que plusieurs des hôtes de *Sans Souci* lui offrent immédiatement de veiller sur Betty en son absence. Et Mrs Sprot partit, non sans avoir abondamment adjuré sa fille de se conduire avec sagesse.

Sur quoi Betty ne lâcha plus d'une semelle Tuppence, qui avait choisi de s'occuper de l'enfant pendant la matinée.

— Jouer, décida Betty. Jouer cache-cache.

Son langage progressait de jour en jour. Elle avait pris la délicieuse habitude d'incliner la tête de côté, d'adresser à son interlocuteur un sourire enjôleur et de murmurer :

— *Siouplaît...*

Tuppence avait projeté une promenade, mais il tombait des hallebardes. Aussi s'installèrent-elles dans la chambre. Betty la conduisit par la main jusqu'au bureau, dont le tiroir le plus bas abritait ses jeux.

— Nous allons jouer à cache-cache avec Bonzo ? demanda Tuppence.

Mais Betty avait changé d'idée et exigea :

— Me 'ire histoire.

De l'étagère, Tuppence tira un livre assez déchiré, mais la gamine hurla :

— Non, non ! Virain !... Mauvais...

Tuppence fixa sur Betty un regard ébahi, puis sur le livre : c'était une version illustrée du *Petit Jack Homer*.

— C'est Jack qui était un vilain garçon ? demanda Tuppence. Parce qu'il avait volé une prune ?

Mais Betty répéta, en accentuant les syllabes :

— Mau-vais. (Et, avec beaucoup d'efforts :) Sa-a-a-a-le !...

Elle arracha le livre des mains de Tuppence, le remit à sa place, puis tira un livre identique de l'autre extrémité de l'étagère et annonça, souriant triomphalement :

— Pro-pre pe-tit Jackorner !...

Tuppence comprit qu'une nouvelle édition, flambant neuve, avait remplacé l'exemplaire sale et déchiré. Cela l'amusa. Mrs Sprot représentait le type même de ce que Tuppence appelait « une mère hygiénique », une de ces femmes toujours agitées par la phobie des microbes et de la nourriture malsaine, et inquiètes à la seule pensée que leur enfant puisse sucer un jouet poussiéreux.

Elevée dans l'atmosphère libre et heureuse d'un presbytère de campagne, Tuppence nourrissait le plus profond mépris pour les tenants d'une hygiène maladive et, quand elle les élevait, elle avait laissé ses deux enfants absorber ce qui constituait, à son avis, une « quantité raisonnable » de saletés diverses. Elle n'en prit pas moins la bonne version de *Jack Homer* et la lut à la petite fille sans manquer, bien sûr, les commentaires d'usage. Betty gazouillait : « Ça, Jack !... Prune !... Dans gâteau ! » Elle montrait tout cela d'un doigt poisseux qui conduirait très bientôt le second exemplaire de *Jack Homer* à rejoindre le premier au rancart. On passa ensuite à la lecture de *Petit jars, petite oie*, puis à celle de *La vieille dame qui habitait dans un soulier*. Sur quoi Betty se mit en devoir de cacher les livres, et, à la grande joie de l'enfant, il fallut à Tuppence un temps incroyablement long pour les retrouver. C'est ainsi que les heures de la matinée s'écoulèrent avec rapidité.

Après le déjeuner, on coucha Betty pour sa sieste. Et Mrs O'Rourke invita Tuppence dans sa chambre.

La chambre de Mrs O'Rourke offrait l'image d'un beau désordre. Il y flottait un parfum de pastilles de menthe et de biscuits rances, mêlé à l'odeur tenace de l'antimite. Chacune des tables supportait des cadres contenant les photographies des enfants et des petits-enfants de Mrs O'Rourke, de ses neveux et nièces, et même de ses petites-nièces et petits-neveux. Il y en avait une telle profusion que Tuppence eut le sentiment de jouer un rôle dans une pièce dépeignant avec infiniment de réalisme les dernières années du règne de la reine Victoria.

— Vous vous débrouillez formidablement avec les enfants, observa gaiement Mrs O'Rourke.

— Oh ! vous savez, répliqua Tuppence, avec mes deux...

— Deux ? Mais je croyais que vous aviez trois garçons, coupa vivement Mrs O'Rourke.

— Mais oui, bien sûr. Trois. Mais les deux derniers n'ont que quatorze mois de différence, et je pensais à l'instant à tout le temps que j'ai passé avec eux.

— Ah ! bon, je vois... Asseyez-vous, Mrs Blenkinsop. Faites comme chez vous.

Tuppence prit place avec docilité. Elle eût préféré ne pas se sentir toujours aussi mal à l'aise en présence de Mrs O'Rourke. Il lui semblait comprendre ce qu'avaient pu éprouver Hansel ou Gretel après l'invitation de la sorcière.

— Dites-moi donc ce que vous pensez de *Sans Souci*, reprit Mrs O'Rourke.

Tuppence ne trouva à répondre que quelques plates banalités, mais Mrs O'Rourke l'interrompit sans grands ménagements :

— Non... Ce que je vous demandais, c'est si vous ne trouvez pas que cet endroit est bizarre.

— Bizarre ? Non, je ne crois pas.

— Pas même Mrs Perenna ? Elle vous intéresse, reconnaissez-le. Je vous ai vue l'observer à n'en plus finir.

Tuppence rougit :

— C'est... c'est une femme intéressante.

— Mais non ! trancha Mrs O'Rourke. C'est une femme tout ce qu'il y a de quelconque – pour autant qu'elle corresponde réellement à l'impression qu'elle donne. Mais, après tout, peut-être n'est-elle pas si ordinaire qu'elle veut s'en donner l'air... C'est ça, votre petite idée ?

— Vraiment, Mrs O'Rourke, je ne comprends pas à *quoi* vous faites allusion.

— Vous n'avez jamais pris le temps de réfléchir que beaucoup d'entre nous sont ainsi ? Bien différents au fond de ce qu'ils paraissent en surface ? Prenez Mr Meadows, par exemple. C'est un homme tout à fait étonnant. Parfois, je dirais que c'est un Anglais typique, stupide jusqu'à l'os. Mais, d'autres

fois, il a des regards, ou des phrases, qui ne sont pas stupides du tout. C'est réellement bizarre, ça, vous ne trouvez pas ?

— Oh ! je suis convaincue que Mr Meadows est on ne peut plus *typique*, trancha Tuppence.

— Il y en a d'autres. Vous voyez peut-être de qui je veux parler...

Tuppence secoua la tête.

Comme s'il s'agissait d'une devinette, Mrs O'Rourke reprit, docte :

— Un nom qui commence par un S...

Saisie par une flambée de colère, et animée du désir obscur de prendre la défense d'un être jeune et vulnérable, Tuppence jeta :

— Sheila est seulement révoltée. On l'est en général, à son âge.

Mrs O'Rourke hocha la tête à plusieurs reprises, ce qui lui donna une vive ressemblance avec la statuette d'un mandarin chinois ventripotent que Tuppence se souvenait d'avoir vue sur la cheminée de tante Gracie. Un large sourire lui étirait la commissure des lèvres. Elle souffla :

— Peut-être l'ignoriez-vous, mais miss Minton se prénomme Sophia.

— Oh !... lâcha Tuppence, au comble de la surprise. C'est à miss Minton que vous pensiez ?...

— Non.

Tuppence se tourna vers la fenêtre. C'était étrange de voir à quel point cette vieille femme était capable de l'impressionner, de répandre autour d'elle une atmosphère de malaise et de peur. « Une souris entre les griffes d'un chat, pensa-t-elle. Voilà comment je me sens. »

Oui, c'était ça. Cette vieille femme éléphantinesque, assise là, ronronnant presque... Et l'étreinte des griffes jouant avec quelque chose qui, malgré le ronronnement, ne pouvait s'échapper...

« Je déraile... je déraile complètement ! se gourmanda-t-elle. Tout ça, c'est le fruit de mon imagination ! » Elle regarda le jardin. La pluie avait cessé, mais on entendait encore le clapotis des gouttelettes tombant des arbres.

« Je me fais des idées, pensa-t-elle encore. Dieu sait pourtant si je ne suis pas femme à fantasmer. Mais il y a quelque chose ici, comme une tumeur maligne, un abcès de fixation. Si je pouvais voir... »

Le cours de ses pensées fut brutalement interrompu.

Au fond du jardin, les buissons venaient de s'écarter. Apparu dans la brèche, un visage fixait la maison à la dérobée. C'était le visage de l'étrangère qu'elle avait vue parler sur la route avec Karl von Deinim.

Elle avait un regard immobile, qui ne cillait pas. C'en était presque inhumain, jugea Tuppence. Un regard fixe, qui ne quittait pas les fenêtres de *Sans Souci*. Un regard dénué d'expression... et pourtant lourd de menaces. Figé. Implacable. Un regard qui véhiculait une passion, une force obscure, bien étrangère à *Sans Souci* et au train-train quotidien de la vie dans une pension de famille anglaise. Le regard qu'avait dû avoir Jaël, quand il s'apprêtait à enfoncer le clou dans le front de Sisera endormie.

Ces noires pensées défilèrent en un éclair dans l'esprit de Tuppence. Se détournant, elle marmonna quelques paroles indistinctes à l'adresse de Mrs O'Rourke, sortit en toute hâte, dévala l'escalier et courut jusqu'à la porte d'entrée.

Elle prit sur la droite la petite allée qui la conduirait jusqu'aux buissons. Il n'y avait plus personne. Traversant le bosquet, elle parvint à la route dont elle observa les deux côtés. Personne, là non plus. Où donc était passée cette femme ?

Irritée, elle regagna *Sans Souci*. Elle avait rêvé ou quoi ? Non, cette femme, elle l'avait bel et bien vue. Sans se laisser abattre, elle parcourut le jardin en tous sens, contournant chaque arbre, explorant chaque massif. Ses vêtements et ses chaussures s'imbibaient d'eau, et toujours pas la moindre trace de l'étrange inconnue. Quand elle regagna l'hôtel, elle se sentait la proie d'une sombre prémonition – comme si, dans un cauchemar éveillé, elle pressentait qu'un malheur allait arriver.

Mais jamais elle n'aurait pu deviner – jamais elle n'en aurait été capable – ce que serait le malheur en question.

*

Le ciel s'étant dégagé, miss Minton s'affairait à habiller Betty avant de l'emmener en promenade. Toutes deux descendraient en ville pour y acheter un canard de celluloïd destiné à partager le bain de la fillette.

Cette perspective excitait tellement Betty et l'agitait avec tant de violence qu'il en était devenu difficile de glisser chacun de ses bras dans une manche de son chandail. Finalement, toutes deux se mirent en route. Betty gazouillait avec force « Chtécanard ! Chtécanard ! Pourbainbetty ! Pourbainbetty ! » Elle prenait un plaisir immense à répéter sans cesse d'aussi prometteuses perspectives.

Deux allumettes en croix, apparemment abandonnées sur la table de marbre du hall, avaient averti Tuppencc que Tommy consacrerait l'après-midi à pister Mrs Perenna. Elle s'installa donc dans le petit salon, en compagnie de Mr et Mrs Cayley.

Mr Cayley faisait montre d'une humeur chagrine. Il était venu à Leahampton, se plaignait-il, pour y trouver le repos et un calme absolu. Et, sérieusement, quelle sorte de repos pouvait-on espérer avec une enfant dans la maison ? Toute la journée, cette maudite gamine n'arrêtait pas de pousser des cris, de courir en tous sens, de sauter dans les escaliers...

Son épouse tenta de faire observer que Betty était un amour de gosse, mais son commentaire fut mal accueilli :

— Bien sûr, bien sûr, grinça Mr Cayley, agitant son long cou. Mais sa mère devrait la faire tenir tranquille. Il faut penser un peu aux autres, quand même – aux malades, ceux dont les nerfs ont besoin de détente...

— Ce n'est pas si facile avec une fillette de cet âge, remarqua Tuppencc. Et ce serait contre nature. En fait, si la petite se tenait tranquille, c'est qu'il y aurait quelque chose d'anormal.

— Foutaises... foutaises que ces stupides théories modernes, grommela aigrement Mr Cayley. Laisser les enfants faire ce qui leur passe par la tête ! Et puis quoi, encore ? Un enfant doit rester dans un coin et... je ne sais pas, moi : jouer à la poupée, ou lire, ou ce que vous voudrez...

— Elle n'a pas encore trois ans, sourit Tuppencc. Vous ne pouvez pas, décemment, lui demander de savoir lire.

— Oui... eh bien, il faudrait arranger ça. J'en toucherai deux mots à Mrs Perenna. La gosse chantait dans son lit, ce matin, avant même 7 heures. J'avais passé une mauvaise nuit, et je venais juste de m'assoupir enfin. Il va de soi qu'elle m'a réveillé.

— Il est très important que Mr Cayley puisse dormir autant qu'il est possible, expliqua Mrs Cayley avec anxiété. C'est ce que le médecin a ordonné.

— Vous auriez dû aller dans une maison de repos, insinua Tuppence.

— Chère madame, les endroits de ce genre conduisent un homme droit à la ruine et, par surcroît, l'atmosphère ne me convient pas. Il y traîne comme une ambiance de maladie qui a la plus mauvaise influence sur mon subconscient.

— Le médecin a prescrit une société animée, une vie normale, renchérit Mrs Cayley. Il pensait qu'un séjour à l'hôtel serait beaucoup mieux approprié que la location d'une maison meublée. Que Mr Cayley y serait moins exposé aux risques d'une dépression et que, au contraire, échanger des idées avec d'autres personnes le stimulerait.

Pour autant que Tuppence ait pu en juger, Mr Cayley ne concevait les échanges d'idées que sous la forme de conférences au cours desquelles il détaillait ses maux et ses symptômes, et jugeait de la qualité de ses auditeurs à l'aune de sympathie qu'il rencontrait chez eux.

Elle changea habilement de sujet :

— Je voudrais que vous m'exposiez vos vues personnelles sur la vie en Allemagne. Vous m'avez dit que vous y aviez souvent voyagé au cours des dernières années. Et j'aimerais bien entendre l'opinion d'un homme qui, comme vous, a l'expérience du monde. J'ai vu tout de suite que vous n'êtes pas du genre à vous laisser aveugler par les préjugés et que vous pouvez décrire objectivement ce qu'est la situation là-bas.

Tuppence était d'avis que, lorsque l'on a affaire à un homme, il ne faut pas plus ménager la flatterie que la confiture sur une tartine. Mr Cayley ne manqua pas de mordre à l'hameçon :

— Comme vous le dites si bien, chère madame, je suis effectivement capable de me former une opinion dégagée des préjugés. Eh bien, voyez-vous...

S'ensuivit un monologue. Si Tuppence se borna à glisser de temps en temps un « Ça, c'est très intéressant », ou encore un « Vous êtes un observateur d'une rare perspicacité », elle n'en écoutait pas moins avec une attention qui n'avait rien de feint. Car Mr Cayley, mis en verve par l'intérêt qu'il soulevait, ne craignait pas de se poser en admirateur convaincu du régime nazi. S'il n'allait pas jusqu'à l'exprimer explicitement, il laissait clairement entendre qu'il aurait été bien préférable que l'Angleterre et l'Allemagne s'allient contre le reste de l'Europe.

Le retour de miss Minton et de Betty, qui avaient dûment fait l'emplette du canard de celluloid, mit fin à l'exposé qui s'était prolongé près de deux heures. Levant les yeux, Tuppence nota une étrange expression sur les traits de Mrs Cayley, une expression difficile à préciser. Cela pouvait trahir la jalousie, bien excusable, d'une épouse qui constate qu'une autre femme monopolise l'attention de son mari. Cela pouvait, aussi, révéler de l'inquiétude devant les sentiments trop ouvertement affichés par Mr Cayley. En tout état de cause, c'était un signe de mécontentement.

L'heure du thé passa, suivie de près par le retour de Londres de Mrs Sprot, qui ne manqua pas de s'exclamer :

— J'espère que Betty a été sage et qu'elle ne vous a pas causé d'ennuis ! Tu as été sage, Betty ?

Betty, laconique, répliqua seulement :

— Con tu !

Chacun comprit qu'elle n'avait pas eu la moindre intention d'insulter sa mère, mais réclamait seulement de la confiture de groseilles. Mrs O'Rourke en fut secouée de rire, tandis que la jeune maman se scandalisait :

— Je t'en prie, Betty chérie !...

Sur quoi Mrs Sprot s'installa, avala force tasses de thé et entama avec fougue le récit par le menu de ses courses dans la capitale, de la cohue dans le train bondé, de ce qu'un soldat tout récemment revenu du front français avait raconté aux occupants de son wagon... et du sombre pronostic de la vendeuse d'un rayon de lingerie qui lui avait annoncé la prochaine pénurie de bas de soie.

Propos, somme toute, qui brillaient surtout par leur extrême banalité. On s'en alla poursuivre la conversation sur la terrasse car, sous un soleil maintenant éclatant, la pluie du matin était bien oubliée.

Betty cavalcade joyeusement, rapportant de mystérieuses expéditions dans les buissons tantôt une feuille de laurier, tantôt des poignées de cailloux qu'elle déposait sur les genoux de l'une des grandes personnes présentes avec de longues – et incompréhensibles – explications. Par chance, elle n'éprouvait guère le besoin que l'on participe à son jeu et se contentait de quelques « Comme c'est joli, ma chérie. C'est ravissant ».

On n'aurait pu imaginer fin d'après-midi plus paisible, plus caractéristique de l'atmosphère feutrée de *Sans Souci*. On bavardait, on évoquait les ragots de l'arrière, on s'interrogeait sur le déroulement de la bataille : la France est-elle capable de se ressaisir ? Est-ce que Weygand va pouvoir redresser la situation ? Que va faire la Russie ? Hitler peut-il tenter et réussir un débarquement en Angleterre ? Et Paris tombera-t-il aux mains des Allemands si les Français n'arrivent pas à colmater la poche ? Et, dites-moi, est-il vrai que... Moi, on m'a dit au contraire... Il y a un bruit qui court...

On se chamailla avec entrain sur les plus récentes rumeurs, tant militaires que politiques.

« Qui a dit que le bavardage était dangereux ? pensa Tuppence. Quelle ânerie ! C'est une soupape de sûreté. Les gens *raffolent* des rumeurs. Elles les aident à surmonter leurs soucis, leurs angoisses. » Et elle s'empressa d'apporter sa contribution, avec un prologue des plus alléchants :

— Mon fils m'a écrit... Mais c'est *absolument* entre nous, vous le comprenez...

Mrs Sprot regarda soudain sa montre :

— Seigneur Jésus ! s'exclama-t-elle. Il est presque 7 heures et j'aurais dû coucher ma fille depuis bien longtemps ! Betty ! Betty !...

Il y avait un bon moment que Betty n'était plus réapparue sur la terrasse, mais nul n'y avait prêté grande attention. Mrs Sprot renouvela ses appels, avec une impatience croissante :

— Betty ! Betty-y-y !... Où peut donc bien être cette gamine ?

Mrs O'Rourke éclata d'un rire sonore :

— Sûrement partie faire une sottise ! C'est toujours comme ça quand on n'entend plus de bruit.

— Betty ! Viens ici tout de suite !

Il n'y eut pas de réponse. Mrs Sprot se leva avec impatience :

— Je n'ai plus qu'à partir à sa recherche. Mais je me demande où elle peut bien être passée.

Miss Minton émit l'idée que la petite s'était cachée, et Tuppence, qui n'avait pas oublié sa propre enfance, suggéra d'aller voir dans la cuisine. Mais Betty demeurerait introuvable. Elle n'était ni à l'intérieur de l'hôtel ni dans le jardin. Tous se mirent en chasse, lançant des appels, buisson après buisson, chambre après chambre : Betty n'était nulle part.

L'inquiétude commença de se peindre sur le visage de Mrs Sprot :

— Betty est insupportable. Réellement insupportable ! Vous pensez qu'elle a pu aller jusqu'à la route ?

Tuppence l'accompagna jusqu'à la grille. Et toutes deux scrutèrent le coteau, de haut en bas. Mais il n'y avait personne en vue, à l'exception d'un livreur, bicyclette à la main, qui discutait avec une soubrette à la porte de *Saint Lucian*, sur le trottoir d'en face.

À l'instigation de Tuppence, Mrs Sprot et elle traversèrent la route, et Mrs Sprot demanda aux jeunes gens si l'un d'eux avait vu passer une petite fille. Tous deux commencèrent par secouer la tête, mais la soubrette parut soudain recouvrer ses souvenirs.

— Une petite fille en robe de popeline à rayures ? interrogea-t-elle.

— Oui, c'est ça, confirma hâtivement Mrs Sprot.

— Je l'ai vue il y a à peu près une demi-heure. Elle descendait la route, avec une femme.

— Une femme ? cria presque Mrs Sprot. Quel genre de femme ?

La soubrette de *Saint Lucian* ne dissimula pas son embarras :

— Eh bien, euh... C'était, comme qui dirait, une femme bizarre. Étrangère, qu'elle était. Habillée n'importe comment. Une espèce de châle, et pas de chapeau, et puis une figure

bizarre aussi, hein ? À faire peur, si vous voyez ce que je veux dire. Je l'avais déjà vue deux ou trois fois dans le coin. Et, pour dire vrai, je la trouvais un peu miteuse... enfin, si vous voyez ce que je veux dire...

En une fraction de seconde, Tuppence revit en pensée le visage qu'elle avait entraperçu dans les buissons l'après-midi même et se souvint du pressentiment qui l'avait assaillie.

Mais jamais elle n'aurait fait le moindre lien entre cette femme et Betty. C'était incompréhensible.

Elle n'eut pas le loisir de s'abandonner à ses réflexions. Mrs Sprot était sur le point de s'évanouir :

— Oh, Betty mon bébé ! Elle a été enlevée ! Elle... à quoi ressemblait cette femme ?... à une bohémienne ?

Tuppence reprit les choses en main :

— Non. Elle était blonde, très blonde. Avec un visage large, des pommettes hautes et des yeux bleus très écartés.

Mrs Sprot la fixait, ébahie. Tuppence expliqua rapidement :

— J'ai vu cette femme, cet après-midi. Elle s'était cachée dans les buissons, au fond du jardin. Et j'avais déjà remarqué qu'elle rôdait dans les parages. Un jour, j'ai vu Karl von Deinim parler avec elle. C'est elle, sûrement...

La soubrette fit chorus :

— Oui, c'est ça. Blonde qu'elle était. Et miteuse, hein ? Et elle comprenait rien à ce qu'on lui disait...

— Oh, Seigneur ! gémit Mrs Sprot. Qu'est-ce que je peux bien faire ?

Tuppence lui passa un bras autour de la taille :

— On va retourner à l'hôtel. Vous allez boire une bonne lampée de cognac. Et après ça, nous téléphonerons à la police. Ne vous inquiétez pas. On va la retrouver.

Vacillante, Mrs Sprot suivit Tuppence, répétant d'un air égaré :

— Je n'arrive pas à comprendre que Betty ait suivi une inconnue...

— Elle est encore toute petite, répliqua Tuppence. Pas assez grande pour être timide.

— C'est sûrement une Allemande, souffla Mrs Sprot. Elle va tuer Betty.

— Mais non, voyons ! trancha Tuppence. Tout ira bien. Je suis sûre que ce n'est qu'une déséquilibrée.

Mais Tuppence avait bien du mal à croire en ses propres paroles. Elle ne pouvait imaginer un seul instant que cette femme, blonde et placide, puisse être une folle.

Karl ! Saurait-il quoi que ce soit ? Était-il mêlé à cette affaire sordide ?

Quelques minutes plus tard, elle en douta : Karl von Deinim, comme toute la maisonnée, paraissait ahuri, incrédule, au comble de l'étonnement.

Dès que les faits furent établis, le major Bletchley prit la direction des opérations.

— Maintenant, chère madame, ordonna-t-il à Mrs Sprot, asseyez vous... buvez un peu de ça... c'est du cognac, ça ne vous fera pas de mal... Moi, je descends au poste de police...

— Un instant..., eut la force de murmurer Mrs Sprot. Il y a peut-être... peut-être quelque chose...

Elle grimpa les escaliers quatre à quatre pour se précipiter dans sa chambre, puis dans celle de Betty. Deux minutes plus tard, on l'entendit dévaler les marches en trombe. Elle saisit le bras du major au moment même où il allait décrocher le téléphone.

— Non, non ! supplia-t-elle. Il ne faut pas ! Il ne faut surtout pas !...

Etouffée par ses sanglots, elle s'effondra dans un fauteuil.

On s'assembla autour d'elle, mais il ne lui fallut que quelques secondes pour redevenir maîtresse d'elle-même. Se redressant, le bras de Mrs Cayley passé autour de ses épaules, elle leur tendit un bout de papier froissé :

— Je l'ai trouvé sur le plancher de ma chambre. On l'avait lesté d'un caillou et on l'a lancé par la fenêtre. Regardez... regardez ce que ça dit...

Tommy s'en empara et le défroissa.

C'était un court message tout en majuscules, à la graphie raide et nerveuse, typique d'une écriture étrangère :

VOTRE ENFANT EST ENTRE NOS MAINS. NOUS VOUS DIRONS EN TEMPS UTILE CE QUE NOUS ATTENDONS DE VOUS. SI VOUS PRÉVENEZ LA POLICE, NOUS TUERONS

L'ENFANT. NE DITES RIEN. ATTENDEZ NOS INSTRUCTIONS. SINON...

En guise de signature, le message portait un crâne surmontant deux tibias entrecroisés.

Mrs Sprot parvint seulement à gémir :

— Betty... Betty...

Tout le monde se mit à parler à la fois. « Les salopards ! » éructa Mrs O'Rourke. « Les brutes ! » s'exclama Sheila Perenna. « Ça ne tient pas debout, ça ne tient pas debout... Qui irait gober une histoire pareille ! C'est une blague puérile », commenta Mr Cayley. « Mon Dieu, la pauvre mignonne ! » pleurnicha miss Minton. « Je pas comprendre. Incroyable c'est », baragouina Karl von Deinim. Puis, dominant le brouhaha, la voix de commandement du major Bletchley s'éleva :

— Du baratin ! Du chantage ! Il faut immédiatement prévenir la police ! Ils auront tôt fait de trouver le fin mot de cette histoire !

Une nouvelle fois, il se dirigea vers le téléphone. Mais il suffit d'un cri de Mrs Sprot, le cri d'une mère blessée, pour l'arrêter net.

— Mais enfin, madame, vociféra-t-il, c'est la seule chose à faire ! Ce message, c'est une tentative d'intimidation destinée à nous empêcher de nous lancer à la poursuite de ces misérables !

— Ils vont la tuer.

— Foutaises ! Ils n'oseront jamais.

— Je vous répète que je ne veux pas. Je suis sa mère. C'est à moi de décider.

— Je sais, je sais. C'est bien là-dessus qu'ils comptent – sur ce genre de réaction. Réaction bien naturelle, soit dit en passant. Mais vous devez me croire, madame, en tant qu'officier et qu'homme d'expérience : c'est de la police dont nous avons besoin.

— *Non !*

Du regard, le major Bletchley chercha des alliés :

— Vous êtes bien d'accord avec moi, Meadows ?

Silencieux, Tommy hocha la tête.

— Et vous, Cayley ?... Vous voyez, Mrs Sprot, Cayley et Meadows sont du même avis que moi.

Mais, violente, Mrs Sprot jeta :

— Les hommes ! Tous les mêmes !... Demandez aux femmes ce qu'elles en pensent !

Du coin de l'œil, Tommy tenta d'attirer l'attention de Tuppence. Mais Tuppence, la voix brisée, lâcha :

— Je... j'approuve Mrs Sprot.

« Deborah ! Derek ! songeait-elle. S'il s'agissait d'eux... Oui, je réagirais comme elle. Tommy et les autres ont raison, c'est exact, mais, moi, je ne serais pas d'accord. Jamais je n'accepterais de courir un tel risque. »

Comme en écho, Mrs O'Rourke affirmait :

— Pas une mère au monde ne voudrait courir ce risque. Ça, c'est évident.

Mrs Cayley tenta de préciser sa position d'un « Je pense, vous savez, que... eh bien... » pour sombrer ensuite dans la plus noire incohérence.

Miss Minton ne fut pas avare de trémolos :

— Il peut se passer des choses si affreuses... S'il arrivait quoi que ce soit à notre chère petite Betty, nous ne nous le pardonnerions jamais !

— Vous n'avez encore rien dit, Mr von Deinim, siffla Tuppence.

Les yeux si bleus de Karl étincelaient. Mais ses traits restaient figés, comme ceux d'un masque :

— Un étranger je suis, souffla-t-il dans un effort de tout son être. Votre police anglaise je ne pas connaître comment ils sont compétents... et rapides...

Mrs Perenna fit irruption dans le hall, le teint allumé. D'évidence, elle avait grimpé le coteau au pas de charge.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-elle d'un ton autoritaire, impérieux – non plus celui d'une hôtelière attentive et un tantinet obséquieuse, mais celui d'une femme de tête en pleine possession de ses moyens.

On lui résuma les événements. Certes, ce ne fut qu'un récit confus, conté par trop de gens. Mais elle ne fut pas longue à en saisir l'essentiel. Et, d'une manière étrange, il sembla à chacun que, puisqu'elle avait compris ce qui s'était passé, il fallait s'en remettre à son jugement, comme à un arbitre suprême.

Elle lut et relut le message, puis le reposa. Elle s'exprima enfin, calmement, mais sans appel :

— La police ? Ils ne sont bons à rien. On ne peut pas prendre le risque de les laisser venir traîner ici avec leurs gros sabots. C'est à vous de faire justice. Partez vous-même à la recherche de l'enfant.

Le major Bletchley haussa les épaules :

— Très bien. Si vous ne voulez pas qu'on prévienne la police, c'est en effet la seule chose à faire.

— Ils ne doivent pas avoir beaucoup d'avance, remarqua Tommy.

— La petite bonne avait parlé d'une demi-heure, précisa Tuppence.

— Haydock ! lança le major. Haydock est l'homme qui peut nous aider. Il a une voiture. Cette femme possède un signalement caractéristique, dites-vous ? Et c'est une étrangère ? Elle aura sûrement laissé des traces. Nous n'aurons qu'à les suivre. Allons-y, il n'y a plus une seconde à perdre. Vous venez, Meadows ?

Mrs Sprot se dressa :

— Je viens aussi.

— Mais non, chère madame. Laissez-nous...

— Je viens aussi !...

— Bon, comme vous voudrez.

Le major renonçait à la lutte... mais cela ne se fit pas sans un commentaire de son cru sur ces espèces animales dont les femelles sont plus empoisonnantes que les mâles.

*

Le capitaine Haydock, qui avait pris la situation en main avec le naturel de ceux que la mer a habitués aux réactions rapides, pilotait son cabriolet. Tommy avait pris place à côté de lui. Derrière, dans le spider, s'entassaient le major Bletchley, Mrs Sprot et Tuppence. Non seulement Mrs Sprot s'était accrochée à elle, mais Tuppence était la seule – exception faite de Karl von Deinim – à connaître de vue la mystérieuse kidnapeuse.

Haydock était bon organisateur, et prompt à la tâche. En un tournemain, il avait fait le plein d'essence, confié au major une carte de la région ainsi qu'un plan à grande échelle de Leahampton, et se tenait prêt à démarrer.

Mrs Sprot s'était ruée dans sa chambre. Pour y prendre un manteau, avait-on pensé. Mais quand ils se furent tous installés dans la voiture que le capitaine lança dans la pente, elle retrouva son sac et montra un objet à Tuppence : un pistolet de petite taille.

— Je l'ai pris dans la chambre du major Bletchley, confia-t-elle. Je me suis souvenue qu'il nous avait dit un jour en posséder un.

— Mais vous ne pensez pas que..., essaya d'objecter Tuppence, dubitative.

— Ça pourra nous être utile, trancha Mrs Sprot, butée.

En elle-même, Tuppence s'étonna des forces extraordinaires que l'instinct maternel pouvait libérer chez une jeune femme autrement insignifiante. Elle n'avait aucune peine à imaginer Mrs Sprot, qui était de celles qui s'avouent terrorisées par les armes à feu, en train d'abattre de sang-froid quiconque aurait pu faire du mal à son enfant.

À la suggestion du capitaine, on mit tout d'abord le cap sur la station de chemin de fer. Un train en était parti quelque vingt minutes plus tôt, et il n'était pas impossible que la femme et la fillette y soient montées.

À la gare, ils se séparèrent : Haydock se chargea du receveur, Tommy du guichet et Bletchley des porteurs. Tuppence et Mrs Sprot se rendirent aux toilettes pour dames afin de vérifier si la femme n'y était pas passée pour modifier son aspect général avant de prendre le train.

Tous firent chou blanc. Il devenait difficile de déterminer la marche à suivre. Selon toute probabilité, fit valoir le capitaine, la ravisseuse et ses complices devaient disposer d'une voiture qui les attendait et, aussitôt que Betty avait accepté de suivre l'inconnue, ils s'en étaient servis pour prendre la fuite. À ce stade, fit valoir le major, la coopération de la police devenait plus nécessaire encore : elle seule disposait d'une structure

capable d'alerter le pays tout entier et de contrôler tous les itinéraires.

Mais Mrs Sprot, lèvres serrées, secoua une fois de plus la tête en signe de refus.

— Il faut que nous nous mettions dans leur peau, conseilla Tuppence. Où ont-ils garé la voiture pendant qu'ils attendaient ? Aussi près que possible de *Sans Souci*, mais à un endroit où la présence d'une voiture n'attirerait pas l'attention. Et maintenant, *réfléchissons*. La femme et Betty descendent ensemble le coteau. En bas, il y a le front de mer. Tant qu'on reste au volant, on peut y stationner. Il y a aussi le parc à voitures de James' Square, qui n'est pas loin. Ou, sinon, une des petites rues qui partent de l'esplanade...

À cet instant précis, un petit homme timide au nez chaussé d'un lorgnon s'approcha de leur groupe en bégayant quelque peu :

— Excusez-moi... Je ne vous dé-dérange pas, j'espère... Mais j-j-je n'ai p-pas pu ne pas entendre ce que v-vous demandiez au porteur, là, t-tout de suite... (Il prit le parti de s'adresser plus particulièrement au major :) Je n'écoutais pas, bien sûr... Je n'étais venu que pour m'enquérir d'un colis... C'est incroyable le retard que tout prend maintenant... On dit que c'est à cause des mouvements de troupes... Mais quand il s'agit de denrées périssables... Le colis, je veux dire... Et, voyez-vous, c'est comme ça que j'ai été amené à entendre... Et ça m'a vraiment paru la plus extraordinaire des coïncidences...

Mrs Sprot empoigna le petit homme par le bras :

— Vous l'avez vue ? Vous avez vu mon enfant ?

— Oh ! réellement, votre enfant, dites-vous ? Eh bien, figurez-vous que...

— Dites-moi tout ! vociféra Mrs Sprot en enfonçant si profondément ses ongles dans le bras du nouveau venu qu'il en tressaillit de douleur.

— Je vous en prie, intervint Tuppence. Dites-nous le plus rapidement possible ce que vous avez vu. Nous vous en serions très reconnaissants.

— Eh bien ! en réalité, ce n'est peut-être pas grand-chose. Mais le signalement correspond si bien...

Tuppence sentait que Mrs Sprot, à son côté, tremblait d'impatience. Et elle devait elle-même lutter pour conserver son calme. Elle connaissait bien le genre d'homme auquel ils avaient affaire : agité, confus, gauche, incapable d'aller droit au fait, et pire encore si on le pressait. Elle reprit :

— Dites-nous tout, s'il vous plaît.

— C'est seulement que... Oh ! à propos, je m'appelle Robbins... Edward Robbins...

— Eh bien ! Mr Robbins ?...

— J'habite Whiteways, sur Ernes Cliff Road. C'est l'une des maisons neuves, sur la nouvelle route... Pas trop cher, tout le confort, une vue superbe et les collines à deux pas.

D'un regard, Tuppence calma le major qu'elle sentait prêt à éclater, et demanda :

— Et vous avez vu la petite fille que nous recherchons ?

— Oui, je pense que ce *doit* être elle. Une petite fille avec une femme étrangère, avez-vous dit ?... En réalité, c'est surtout la femme que j'ai remarquée. Puisque, naturellement, nous sommes tous à l'affût des agents de la Cinquième Colonne, non ?... Il faut ouvrir l'œil, disent les consignes officielles, et c'est ce que j'essaie toujours de faire. Et c'est comme ça, comme je vous le disais, que j'ai remarqué cette femme. J'ai pensé à une infirmière, ou à une femme de chambre... En général, ce sont les professions que choisissent les espionnes pour entrer dans ce pays... Bref cette femme avait l'air bizarre... Et elle se dirigeait vers les collines... Avec une petite fille... La petite semblait très fatiguée, et elle traînait la jambe... Or, à 7 heures et demie, la plupart des enfants de cet âge-là sont déjà couchés... Alors j'ai regardé cette femme sous le nez... Je pense que ça lui a fait peur... Elle a accéléré le pas, en tirant la petite fille derrière elle... Et puis finalement, elle l'a prise dans ses bras... Et elle a continué à avancer sur le chemin des falaises... Et ça, voyez-vous, ça m'a paru *très curieux*, parce qu'il n'y a aucune maison, par là... Rien... Rien jusqu'à Whitehaven, à huit kilomètres... Une belle promenade pour les marcheurs... Mais, là, j'ai trouvé ça étonnant. Je me suis demandé si cette femme voulait envoyer des signaux... On entend tellement parler des agents ennemis...

Et c'est sûr qu'elle m'avait semblé très mal à l'aise quand elle avait vu que je la regardais.

Le capitaine Haydock était déjà remonté dans sa voiture. Le moteur tournait :

— Ernes Cliff Road, vous avez dit ? hurla-t-il. C'est exactement à l'autre bout de la ville, hein ?

— Oui. Vous suivez le front de mer, vous traversez le vieux quartier, et puis...

Tout le monde avait rembarqué, sans plus écouter Mr Robbins.

— Merci, Mr Robbins ! lança tout de même Tuppence.

La voiture partit en trombe, laissant l'autre abasourdi.

S'ils traversèrent la ville sans accident, ce fut plus grâce à la chance qu'aux talents de conducteur du loup de mer. Mais la chance ne leur fit pas défaut.

Ils parvinrent enfin à un ensemble éparpillé de pavillons en construction, quelque peu ternis par la proximité de l'usine à gaz. Une série de petites routes en cul-de-sac grimpaient à l'assaut des collines. Ernes Cliff Road était la troisième.

Le capitaine Haydock s'y engagea après un virage miraculeusement négocié. La chaussée s'achevait par un simple sentier qui conduisait vers le sommet.

— On ferait mieux de descendre et de continuer à pied, déclara le major.

— Je devrais pouvoir mener la voiture presque jusqu'en haut, observa Haydock. Le sol a l'air suffisamment ferme. Un peu cahoteux, mais ça doit passer.

— Oh oui, je vous en prie ! Je vous en prie ! s'époumona Mrs Sprot. Dépêchons-nous.

— Seigneur, faites que ce soit elles, murmura le capitaine entre ses dents. Cet avorton peut avoir vu n'importe quelle bonne femme avec n'importe quelle gamine...

La suspension maltraitée protesta bruyamment. La pente était raide, mais la voiture arriva en haut sans encombre. De là, la vue s'étendait jusqu'à la baie de Whitehaven.

— Pas si bête que ça, commenta le major Bletchley. Si nécessaire, la femme peut passer la nuit par ici et descendre demain matin jusqu'à Whitehaven pour prendre le train...

— Pas la moindre trace, pour autant que je puisse voir, gringa Haydock.

Il était descendu de voiture et avait porté à ses yeux la paire de puissantes jumelles de marine qu'il avait pris la précaution d'emporter. Soudain, on vit son visage se crispier tandis qu'il réglait les oculaires pour distinguer plus nettement deux points en mouvement :

— Nom de Dieu, les voilà !...

Il se remit au volant et la voiture bondit. La chasse ne durerait plus guère. Sans cesse arrachés à leur siège, ballottés d'un côté à l'autre, les occupants du cabriolet gagnaient rapidement sur leur gibier : deux petits points d'abord. Puis, ensuite, distinctement, deux silhouettes, l'une petite, l'autre de haute taille... Plus près encore, une femme tenant un enfant par la main... Et puis une petite fille en robe à rayures vertes. Betty...

Mrs Sprot laissa échapper un cri étranglé.

— Tout va bien, chère petite madame, lui dit le major Bletchley en lui tapotant l'épaule. Nous les tenons.

Ils continuaient de rouler. Tout à coup, la femme se retourna et aperçut la voiture qui fonçait dans sa direction.

Avec un hurlement, elle prit l'enfant dans ses bras et se mit à courir. Non pas droit devant elle, mais vers le bord de la falaise.

Après quelques mètres, la voiture fut contrainte de s'arrêter. Le sol, semé de grosses pierres, devenait trop inégal. Ses occupants en jaillirent.

Mrs Sprot sauta la première et se lança à la poursuite des deux fugitives. Les autres la suivirent.

Alors qu'elles se trouvaient à moins de vingt mètres l'une de l'autre, l'inconnue, d'une pièce, fit face. Elle se tenait maintenant à l'extrême bord de la falaise. Elle poussa un grondement rauque et serra l'enfant encore davantage.

— Bon Dieu ! s'exclama Haydock, elle va jeter la gamine dans le vide !

Mais la femme demeurait immobile et serrait toujours plus fort Betty. Des ondes de haine défiguraient ses traits. Elle leur jeta une longue phrase que nul ne comprit. Mais elle tenait

toujours l'enfant et regardait de temps en temps le vide qui pouvait s'ouvrir sous ses pas – à moins d'un mètre.

À l'évidence, elle menaçait de précipiter Betty du haut de la falaise.

Tous restaient là, immobiles, pétrifiés, n'osant plus bouger de peur de provoquer un drame.

Haydock fouilla dans la poche de sa veste et en sortit son revolver réglementaire :

— Posez l'enfant à terre ou je tire ! cria-t-il.

Mais l'inconnue se contenta d'éclater de rire. Elle serrait l'enfant contre sa poitrine. Les deux silhouettes n'en faisaient plus qu'une.

— Je n'ose pas tirer, murmura Haydock. Je risque de toucher la petite.

— Cette femme est folle, l'exhorta Tommy. Elle est capable de sauter d'une seconde à l'autre avec l'enfant.

— Je n'ose pas tirer, répéta Haydock d'une voix faible.

Mais, au même instant, un coup de feu retentit. La femme chancela, s'effondra, sans lâcher Betty.

Les hommes se précipitèrent. Mrs Sprot vacillait, le pistolet encore fumant à la main, les yeux exorbités.

Elle fit quelques pas, d'une démarche d'automate.

Tommy, agenouillé, retournait les deux corps avec précaution. Il vit le visage de la femme et nota son étrange beauté sauvage. Les yeux s'ouvrirent, le fixèrent, puis perdirent toute expression. L'inconnue, atteinte en pleine tête, mourut sur un léger soupir.

Indemne, Betty s'arracha à l'étreinte de la morte et courut vers la femme qui l'attendait, figée comme une statue.

Alors, enfin, Mrs Sprot s'anima. Elle jeta l'arme au loin et se pencha pour prendre la petite fille :

— Elle n'a rien ! s'écria-t-elle. Elle n'a rien ! Oh, Betty !... Betty !

Puis elle lâcha, dans un souffle :

— Est-ce que... est-ce que... je l'ai tuée ?

— N'y pensez pas, lui ordonna Tuppence. N'y pensez plus. Ne pensez qu'à Betty. À Betty seulement.

Secouée par les sanglots, Mrs Sprot berçait l'enfant dans ses bras.

Tuppence s'en fut rejoindre les trois hommes.

— Ça, pour un miracle ! marmonnait Haydock. Moi, je n'aurais jamais su faire mouche comme ça. Que cette femme n'ait jamais tenu une arme, c'est à ne pas croire ! Du tir instinctif... Un miracle, voilà ce que c'est.

— Dieu soit loué ! répliqua Tuppence. Il s'en est fallu de peu.

Elle jeta un coup d'œil aux lames qui se brisaient, là-bas, tout en bas, au pied de la falaise, et frissonna.

8

Le débat judiciaire concernant la mort de la ravisseuse se tint quelques jours plus tard. Il avait été repoussé en attendant que la police puisse identifier la femme, une réfugiée polonaise du nom de Wanda Polonska.

Après la scène dramatique qui s'était déroulée sur la falaise, Mrs Sprot, à la frontière du coma, et Betty avaient été ramenées à *Sans Souci*. On s'était affairé, à grand renfort de bouillottes et de tasses de thé, et l'appoint d'un grand verre de cognac, à reconforter l'héroïne de la soirée.

Le capitaine Haydock, de son côté, avait immédiatement pris contact avec les policiers et les avait conduits jusqu'au lieu du drame.

En temps normal, le fait-divers aurait certainement tenu une grande place dans les journaux. Mais avec les inquiétantes nouvelles de la guerre, les journalistes n'y consacrèrent que de brefs paragraphes.

Aussi bien Tommy que Tuppence se devaient d'apporter leur témoignage. Mais, dans l'éventualité où les reporters auraient jugé bon de photographier les témoins, Mr Meadows souffrait d'on ne savait trop quoi à un œil, ce qui le contraignait à porter un bandeau qui transformait sa physionomie, tandis qu'un vaste chapeau dissimulait presque complètement les traits de Mrs Blenkinsop.

Il se trouva, cependant, que l'intérêt se porta exclusivement sur Mrs Sprot et sur le capitaine Haydock. Mr Sprot, convoqué en toute hâte par télégramme, était arrivé ventre à terre à *Sans Souci*, mais il avait dû en repartir dès le lendemain. On l'avait trouvé agréable, mais dénué de personnalité.

La procédure s'ouvrit par l'identification formelle du cadavre par une certaine Mrs Calfont, femme aux lèvres minces et aux

yeux perçants, qui se consacrait depuis plusieurs mois à l'aide aux réfugiés.

Wanda Polonska, expliqua Mrs Calfont, était arrivée en Angleterre en compagnie d'un de ses cousins et de sa femme qui étaient, pour autant qu'elle puisse le savoir, ses seuls proches. À son avis, la Polonaise était assez déséquilibrée. D'après le peu qu'elle avait dit d'elle-même, on savait qu'elle avait vécu en Pologne des événements horribles et que sa propre famille, y compris ses enfants, avait été tuée. Soupçonneuse et taciturne, elle n'avait jamais manifesté la moindre gratitude pour l'aide qui lui était apportée. Elle parlait souvent toute seule, et ne paraissait pas normale. On lui avait trouvé un emploi de domestique, mais elle avait quitté ses patrons depuis plusieurs semaines sans prévenir la police.

Le coroner demanda pourquoi les cousins n'étaient pas présents à l'audience. Ce fut l'inspecteur Brassey qui fournit l'explication de cette absence : le couple, déclara-t-il, se trouvait en détention, conformément à la loi sur la Défense du Royaume, pour avoir commis des infractions relatives à une base navale. L'homme et la femme s'étaient présentés comme des réfugiés pour être admis à entrer dans le pays, mais avaient aussitôt tenté de trouver des emplois près de la base en question. La famille tout entière avait été considérée comme suspecte. Ils avaient disposé de sommes importantes qui s'étaient volatilisées. Rien n'avait été retenu contre feu Wanda Polonska, sauf qu'on la croyait animée de sentiments antibritanniques. Mais on ne pouvait exclure qu'elle ait été elle aussi un agent ennemi, et qu'elle ait utilisé son apparente stupidité comme camouflage.

Quand Mrs Sprot fut appelée à la barre, elle fondit immédiatement en larmes. Patient, le coroner fit preuve d'infiniment de tact en l'interrogeant sur le cours des événements.

— C'est tellement affreux, sanglota Mrs Sprot. C'est tellement affreux d'avoir tué quelqu'un. Je ne voulais pas faire ça... Je veux dire que je n'y avais jamais pensé... Mais il y avait Betty... J'étais persuadée que cette femme allait jeter Betty dans

le vide et il fallait que je l'en empêche... Et... et, ô mon Dieu, je ne sais pas comment ça s'est passé...

— Avez-vous l'habitude des armes à feu ?

— Oh non ! Rien que ces carabines qu'il y a dans les baraques de tir, à la fête foraine, et je n'ai jamais réussi à toucher quoi que ce soit. Seigneur !... C'est comme si j'avais commis un *meurtre* !

Le coroner l'apaisa, puis voulut savoir si elle avait déjà été en relations avec la morte.

— Oh, absolument pas ! répliqua Mrs Sprot. Je ne l'avais jamais vue de ma vie. Je pense qu'elle devait être complètement folle... parce qu'elle ne nous connaissait même pas, Betty et moi.

En réponse à d'autres questions, Mrs Sprot indiqua qu'elle avait une fois participé à une réunion de couture en faveur des réfugiés polonais. Et que c'était à cela que se limitaient ses rapports avec les ressortissants polonais en Angleterre.

On appela ensuite le capitaine Haydock, qui fit le récit des différentes étapes de la chasse à la ravisseuse et décrivit ce qui s'était finalement passé.

— Il est clair dans votre esprit que cette femme était prête à sauter de la falaise ? interrogea le coroner.

— Ou à sauter, ou à jeter la gamine dans le vide. On avait l'impression qu'elle était folle de haine. Il aurait été impossible de la raisonner. Il fallait agir, immédiatement. J'ai bien pensé à tirer sur elle pour la réduire à l'impuissance, mais elle tenait l'enfant comme un bouclier, et j'avais peur de la tuer si j'ouvrais le feu. Mais Mrs Sprot a pris le risque, et elle a réussi à sauver la vie de sa petite fille.

Mrs Sprot éclata à nouveau en sanglots.

Mrs Blenkinsop se borna à un bref témoignage, qui confirmait celui du capitaine de frégate.

Ce fut ensuite le tour de Mr Meadows.

— Vous êtes d'accord avec le capitaine Haydock et avec Mrs Blenkinsop sur la manière dont les choses se sont passées ?

— Oui, répondit Tommy. Cette femme était dans un tel état qu'il était impossible de l'approcher. Elle était sur le point de se jeter dans le vide, ou d'y jeter l'enfant.

Il y eut encore quelques témoignages. Enfin, le coroner, s'adressant au jury, indiqua que les faits démontraient que

Wanda Polonska avait trouvé la mort de la main de Mrs Sprot, agissant, en quelque sorte, en état de légitime défense. Il n'existait aucun élément de preuve permettant de déterminer la condition psychique de la morte. On ne pouvait écarter l'idée qu'elle n'ait été mue par une haine malade de l'Angleterre. D'autre part, certains des colis distribués aux réfugiés portaient les noms des donateurs et donatrices, et peut-être était-ce de cette manière que Wanda Polonska avait été amenée à connaître le nom de Mrs Sprot et son adresse, mais il n'était pas facile de comprendre pourquoi elle avait enlevé l'enfant. On pouvait retenir comme plausible la conjecture qu'elle avait agi sous l'emprise de la folie. Wanda Polonska, à en croire ses propos, avait subi en Pologne de grandes souffrances, qui lui avaient peut-être détraqué le cerveau. Mais elle pouvait aussi avoir été un agent ennemi.

Le jury rendit un verdict conforme aux conclusions du coroner.

*

Le lendemain de l'audience, Mrs Blenkinsop et Mr Meadows se retrouvèrent pour comparer leurs impressions.

— *Exit* Wanda Polonska, et nous voici gros Jean comme devant, commenta Tommy, morose.

Tuppence hocha la tête :

— Oui. Ils ont coupé la chaîne aux deux bouts, non ? Pas de papiers. Pas la moindre indication de la provenance de l'argent dont ses cousins et elle disposaient. Et pas de trace des gens avec lesquels ils pouvaient être en affaires.

— Sacrement trop efficaces, grinça Tommy. Tu sais, Tuppence, je n'aime pas la tournure que prennent les événements.

Tuppence acquiesça silencieusement : les nouvelles étaient loin d'être rassurantes.

L'armée française battait en retraite et il paraissait douteux qu'elle puisse repartir à la contre-attaque. On achevait l'évacuation de Dunkerque. D'évidence, la chute de Paris n'était plus qu'une question de jours. Chacun découvrait, effaré, qu'on

n'avait ni les armes ni les équipements pour résister au déferlement des divisions blindées allemandes.

— Est-ce que ça vient de notre côté brouillon et de notre indolence habituels ? s'interrogea Tommy. Ou bien y a-t-il derrière tout cela une machination soigneusement planifiée ?

— Il y a un plan, je crois. Mais personne ne pourra jamais le prouver.

— Tu as raison. Nos adversaires sont fichtrement trop malins.

— On est en train de faire une jolie rafle de toute cette pourriture.

— Oh ! on met la main sur les gens les plus voyants, mais je ne crois pas une seconde que nous coïncions les cerveaux qui mènent la danse. Des cerveaux, une organisation, un plan soigneusement manigancé – un plan qui met à profit nos tergiversations imbéciles, nos querelles sordides, notre immobilisme.

— C'est bien pour ça que nous sommes ici, rappela Tuppence. Et que nous devons obtenir des résultats.

— Nous avons déjà avancé.

— Oui. Karl von Deinim et Wanda Polonska. Des seconds couteaux.

— Tu penses qu'ils travaillaient ensemble ?

— Ils devaient, forcément, lâcha Tuppence, pensive. Souviens-toi que je les ai vus se parler.

— Alors, ce serait Karl von Deinim qui aurait organisé l'enlèvement de Betty ?

— Oui, j'imagine.

— Mais pourquoi ?

— Je sais bien... Je n'arrête pas d'y penser et d'y repenser. Ça ne tient pas debout.

— Enfin, pourquoi enlever cette gosse ? Qui sont les Sprot ? Ils n'ont pas d'argent – donc ce n'est pas pour toucher une rançon. Et aucun des deux n'est employé par l'État.

— Je sais, Tommy. C'est parfaitement incompréhensible.

— Est-ce que Mrs Sprot a une idée, elle ?

— Cette femme, grinça Tuppence, n'a pas plus de cervelle qu'un moineau. Elle est tout bonnement incapable de *penser*.

Elle dit juste que c'est bien le genre de choses que font ces horribles Allemands.

— Quelle gourde ! Les Allemands ne sont pas des plaisantins. S'ils ont envoyé un de leurs agents enlever la gosse, c'est qu'ils avaient une bonne raison de le faire.

— Tu vois, j'ai l'impression que Mrs Sprot *pourrait* nous la dire, cette raison, si seulement elle voulait bien *réfléchir*. Il doit y avoir quelque chose – un renseignement dont elle est entrée en possession par hasard, peut-être sans s'en douter.

— *Ne dites rien. Attendez nos instructions*, souffla Tommy, citant les termes du message trouvé dans la chambre de Mrs Sprot. Nom d'une pipe, ça doit bien vouloir dire quelque chose !

— Bien sûr, ça doit vouloir dire quelque chose. Mais tout ce que j'imagine, c'est que quelqu'un a confié Dieu sait quoi à Mrs Sprot ou à son mari – peut-être justement parce que ce sont des gens tellement quelconques que personne ne penserait à les soupçonner.

— C'est une idée, ça.

— Je sais. Mais ça fait un peu trop roman d'espionnage. Ça n'a pas l'air *vrai*.

— Tu as demandé à Mrs Sprot de faire un effort de réflexion ?

— Oui, mais le problème, c'est qu'au fond elle s'en fiche. Tout ce qui l'intéresse, c'est d'avoir récupéré Betty. Et de piquer des crises d'hystérie parce qu'elle a trucidé quelqu'un.

— Les femmes sont des créatures bizarres, soupira Tommy. En voilà une que nous avons vue réagir comme une furie assoiffée de vengeance, qui aurait sans hésitation abattu de sang-froid un régiment au grand complet... et qui, après avoir descendu la ravisseuse par un incroyable coup de pot, fond en larmes et n'arrête plus de pleurer.

— Le coroner l'a mise hors de cause.

— Bien sûr. Nom de Dieu, moi je n'aurais jamais osé prendre le risque de tirer comme ça !

— Elle non plus, probablement, si elle avait su ce qu'elle faisait, commenta Tuppence. C'est parce qu'elle ignorait à quel point c'était difficile qu'elle n'a pas hésité.

— Très biblique. David et Goliath...

— Oh ! s'exclama Tuppence.

— Qu'est-ce qui se passe, ma vieille ?

— Je ne sais pas. Un truc m'a traversé l'esprit, et maintenant je ne sais plus ce que c'était.

— Ça nous avance bougrement.

— Ne te moque pas. Ce sont des choses qui arrivent.

— Tu pensais aux gens qui tirent au jugé ?

— Non, c'était... Attends une seconde... Je crois que c'était à propos du roi Salomon.

— Les cèdres du Liban, les temples, une foule d'épouses et de concubines...

— Oh, arrête ! cria Tuppence en se bouchant les oreilles. Tu m'embrouilles encore plus.

— Les Juifs ? lui proposa Tommy. Les tribus d'Israël ?

Mais Tuppence secouait la tête. Au bout d'un moment, elle reprit :

— Je voudrais me souvenir à qui cette femme me faisait penser.

— Tu veux dire Wanda Polonska ?

— Oui. La première fois que je l'ai vue, j'ai eu l'impression que son visage m'était vaguement familier.

— Tu penses que tu l'avais déjà rencontrée ?

— Non. Ça, je suis sûre que non.

— Mrs Perenna et Sheila sont vraiment d'un genre différent.

— Ce n'est pas à elles que je pensais. Tu sais Tommy, j'ai réfléchi. À propos de ces deux-là.

— Et ça donne quoi ?

— Je ne sais pas. Mais ce message – celui que Mrs Sprot a trouvé dans sa chambre quand Betty a été enlevée.

— Eh bien ?

— Toute cette histoire selon laquelle il aurait été enroulé sur un caillou et lancé par la fenêtre est pure foutaise. En réalité, il avait été déposé là par quelqu'un... au moment opportun pour que Mrs Sprot le découvre. Et moi, je te fiche mon billet que c'est Mrs Perenna qui a fait ça.

— Mrs Perenna, Karl, Wanda Polonska... Ils faisaient tous les trois partie du même réseau.

— Oui. Est-ce que tu as remarqué que Mrs Perenna est arrivée précisément au moment critique ? et qu'elle a pris l'affaire en main et décrété qu'il fallait tout faire sauf appeler la police ? En fait, c'est elle qui a dirigé les opérations.

— Autrement dit, elle reste ta candidate pour M ?

— Oui. Pas la tienne ?

— Il faut bien, lâcha Tommy.

— Voyons, Tommy, tu as une autre idée ?

— Oui. Mais c'est sans doute complètement idiot.

— Dis quand même.

— Non, je ne préfère pas. Je n'ai rien de solide. Rien du tout. Mais si je ne me trompe pas, ce n'est pas M que nous avons contre nous. C'est N.

Et, en pensée, il poursuivit :

« Bletchley. Ça collerait à merveille. Et pourquoi pas ? Il a l'air si authentique – presque trop, et, après tout, c'est lui qui voulait appeler la police. Oui, mais il savait d'avance que la mère de la gamine refuserait. Les menaces du message lui en donnaient la certitude. Il pouvait se payer le luxe de se faire l'avocat du diable... »

Mais cela le ramenait à une question irritante, agaçante, à laquelle il se trouvait jusqu'à présent bien incapable d'apporter une réponse :

Pourquoi avoir enlevé Betty Sprot ?

*

La voiture garée devant *Sans Souci* portait le mot « Police ».

Perdue dans ses pensées, Tuppencc n'y prêta guère attention. Elle parcourut l'allée, franchit le hall et monta droit à sa chambre. Mais, sur le seuil, frappée de stupeur, elle s'arrêta net : une haute silhouette, qui se découpait devant la fenêtre, se retournait :

— Mon Dieu ! s'exclama Tuppencc. C'est vous, Sheila ?

La jeune fille vint droit à elle. Maintenant Tuppencc distinguait clairement ses yeux qui étincelaient dans son visage pâle et douloureux.

— Je suis heureuse que vous arriviez, dit Sheila. Je vous attendais.

— Qu'est-ce qui se passe ?

La voix de la jeune fille était dénuée d'émotion :

— Ils ont arrêté Karl !

— La police ?

— Oui.

— Mon Dieu...

Tuppence avait le sentiment de n'être pas à la hauteur de la situation. Aussi tranquille qu'ait pu être le ton de Sheila, Tuppence n'ignorait pas ce que cachait cette tranquillité. Qu'ils aient participé ou non à un même complot, la jeune fille aimait Karl von Deinim, et Tuppence avait le cœur serré de sympathie pour la victime de cette tragédie.

— Qu'est-ce que je vais pouvoir faire ? demanda Sheila.

À entendre cette question simple, Tuppence tressaillit, mal à l'aise. Elle souffla seulement :

— Mon Dieu...

— Ils vont l'emmener, et je ne le reverrai jamais, reprit Sheila dont le timbre évoquait soudain une harpe en mineur. Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?

Elle s'agenouilla au pied du lit et fondit en larmes.

Doucement, Tuppence caressa la sombre chevelure, puis murmura :

— Peut-être... peut-être que ce n'est pas vrai. Peut-être qu'ils vont seulement l'interner. Après tout, son pays est en guerre avec le nôtre.

— Ce n'est pas ce qu'ils ont dit. Ils sont en train de perquisitionner dans sa chambre.

— Bon. Eh bien ! s'ils ne trouvent rien...

— Bien sûr qu'ils ne trouveront rien ! Qu'est-ce qu'ils pourraient bien trouver ?

— Je ne sais pas. Mais je pensais que *vous*, vous pourriez le savoir.

— Moi ?

La colère de Sheila, sa stupeur ne pouvaient être feintes. Tous les soupçons que Tuppence avait pu nourrir contre la

jeune fille fondirent en cet instant. Sheila ne savait rien. Elle n'avait jamais rien su. Tuppence dit seulement :

— S'il est innocent...

— Qu'est-ce que ça peut y changer ? coupa Sheila. De toute façon, la police va monter un dossier d'accusation contre lui.

— Ne dites pas de bêtises, la morigéna Tuppence. Votre supposition est grotesque.

— La police anglaise fera ce qui lui plaît. C'est ce qu'affirme ma mère.

— C'est peut-être ce qu'affirme votre mère. Mais elle se trompe. Je vous assure que les choses ne se passent pas comme ça.

Sheila, dubitative, observa une pause. Puis elle finit par dire :

— Très bien. C'est vous qui le dites. Je vous fais confiance.

Tuppence ressentait un vif malaise.

— Vous accordez trop facilement votre confiance, Sheila, répliqua-t-elle très sèche. Et vous avez peut-être eu tort de faire confiance à Karl.

— Alors, vous aussi, vous êtes contre lui ? Moi qui croyais que vous l'aimiez bien ! Et il le croyait, lui aussi.

Touchants jeunes gens, avec leur foi dans l'affection d'autrui. Et c'était ma foi vrai : elle avait éprouvé de la tendresse pour Karl. Et elle l'aimait encore bien.

— Ecoutez, Sheila, lâcha-t-elle avec une sorte de lassitude, qu'on aime bien les gens ou pas n'a rien à voir avec les faits. Ce pays et l'Allemagne sont en guerre. Et il existe des tas de façons de servir sa patrie. L'une d'elles consiste à recueillir des renseignements... à travailler derrière les lignes. Cela demande du courage, parce que, quand on se fait prendre, c'est... (La voix de Tuppence se brisa :) C'est terminé.

— Vous croyez que Karl...

— Pouvait servir ainsi son pays ? Ça n'est pas impossible, non ?

— Bien sûr que si, c'est impossible !

— Vous comprenez, il aurait pu arriver ici en se faisant passer pour un réfugié, jouer les antinazis fanatiques et rassembler des informations.

— C'est faux, la contra calmement Sheila. Je connais son cœur et son âme. Ce qui l'intéresse, c'est la science, c'est son travail – pour la joie de la découverte. Il est reconnaissant à l'Angleterre de lui avoir permis de travailler ici. Quelquefois, quand les gens font des commentaires idiots, il se sent très allemand, et il souffre. Mais il déteste les nazis, toujours, et il hait leur idéologie opposée à la liberté.

— C'est ce qu'il dit, évidemment.

Sheila eut un regard plein de reproches :

— Ainsi, vous croyez que c'est un espion ?

Tuppence hésita :

— En tout cas, c'est une hypothèse.

Sheila se leva et marcha jusqu'à la porte :

— Je vois. Je regrette vraiment d'être venue vous demander de nous aider.

— Mais, ma chère enfant, qu'est-ce que vous imaginiez que je pouvais faire ?

— Vous connaissez des gens. Vos fils sont dans l'Armée, et dans la Marine, et je vous ai entendue dire plus d'une fois qu'ils connaissent des gens influents. Alors je pensais que vous pourriez peut-être obtenir qu'ils... qu'ils fassent quelque chose.

Tuppence s'accorda quelques instants pour penser à ses trois fils imaginaires. Douglas, et Raymond, et Cyril...

— J'ai bien peur, dit-elle, qu'ils ne puissent rien.

Sheila releva brutalement la tête :

— Dans ce cas, il n'y a plus d'espoir pour nous, jeta-t-elle, passionnée. Ils vont l'emmener, l'emprisonner. Et puis un jour, très tôt le matin, ils le colleront contre un mur et ils le fusilleront – et c'en sera fini.

Elle partit en tempête, claquant la porte derrière elle.

« Maudits soient tous ces bon Dieu de bois de foutus Irlandais ! songeait Tuppence, en proie à un tourbillon de pensées contradictoires. Pourquoi ont-ils ce pouvoir à la gomme de tout emberlificoter jusqu'à vous mettre la cervelle sens dessus dessous ! Si Karl von Deinim est un espion, il mérite d'être fusillé, un point c'est tout. Il n'y a pas à sortir de là. Et je n'ai pas à laisser cette donzelle me jouer son solo de harpe

irlandaise pour m'ensorceler et me faire croire au destin tragique d'un héros vierge et martyr ! »

À sa mémoire résonnait encore la voix d'une actrice célèbre en train de déclamer un vers des *Cavaliers venus de la mer* :

« C'est le temps divin de l'éternel repos qu'ils vont enfin connaître... »

Poignant... Comme une interminable lame de fond qui vous emporterait...

— Si ce n'était pas vrai, murmura-t-elle. Si seulement ce n'était pas vrai...

Pourtant, sachant ce qu'elle savait, comment aurait-elle pu en douter ?

*

Le pêcheur installé au bout de l'ancienne jetée ramena sa ligne qu'il moulina avec soin.

— Il n'y a vraiment aucun doute, je le crains, dit-il.

— Vous savez, répliqua Tommy, ça me navre. C'est... Oui, c'est un garçon sympathique.

— En général, mon cher ami, ils le sont tous. Ce ne sont pas des lâches et des froussards qui se portent volontaires pour servir en territoire ennemi. Ce sont des hommes courageux. Nous le savons depuis longtemps. Mais dans cette affaire, nous avons toutes les preuves qu'il nous faut.

— Aucun doute, m'avez-vous dit ?

— Pas le moindre. Au milieu de ses formules de chimie, nous avons trouvé une liste d'employés de l'usine avec lesquels prendre contact – tous, hélas ! considérés comme d'éventuels sympathisants fascistes. Il y avait aussi un plan de sabotage tout à fait ingénieux, sans parler d'un processus de dénaturation des engrais qui aurait pu dévaster des surfaces agricoles considérables. Tout ça sous le bonnet de notre ami Karl.

Bien malgré lui – et maudissant secrètement Tuppence qui lui avait arraché la promesse de le dire –, Tommy fit observer :

— Et je suppose qu'on ne peut pas envisager que ces documents compromettants aient été placés là par quelqu'un d'autre ?

Mr Grant s'autorisa un sourire du genre sardonique :

— Ça, ça vient de votre femme, j'imagine ?

— Eh bien... euh... oui... En fait, oui, ça vient d'elle.

— Il est joli garçon, concéda Mr Grant, tolérant. Non, plus sérieusement, c'est une hypothèse que nous ne pouvons pas accepter. Vous savez, il avait aussi un petit stock d'encre sympathique bien dissimulé, pas comme si on avait voulu lui faire porter le chapeau. Rien à voir avec le flacon dans la salle de bains, avec une étiquette « Suivre les prescriptions du médecin traitant » ou quoi que ce soit du même tabac. En réalité, c'était sacrément malin. C'est une méthode que je n'avais rencontrée qu'une fois auparavant, et il s'agissait de boutons de gilet. La matière en était imprégnée, vous comprenez. Quand le type avait besoin de son encre, il lui suffisait de faire tremper un bouton dans l'eau. Dans le cas de Karl von Deinim, ce n'étaient pas des boutons, mais un lacet de chaussure. Impeccable, non ?

— Tiens, tiens...

Dans l'esprit de Tommy s'était allumée comme une vague lumière... indécise...

Tuppence, elle, ne se perdit pas en conjectures. Dès que Tommy lui eut rapporté sa conversation avec Mr Grant, elle sauta à l'essentiel :

— Un lacet ? Mais, Tommy, ça explique tout !

— Ça explique quoi ?

— Betty, idiot ! Tu ne te rappelles pas ces bêtises qu'elle avait faites dans ma chambre, quand elle avait pris mes lacets pour les mettre dans mon verre à dents ? À ce moment-là, j'avais trouvé que la petite avait de l'imagination. Mais, évidemment, elle avait vu Karl le faire et elle l'imitait. Il n'a pas voulu prendre le risque que Betty dévoile le pot aux roses, et il s'est arrangé avec cette femme pour qu'elle fasse disparaître la gamine.

— Je vois. Tout s'éclaire.

— Oui. C'est bien agréable quand on commence à reconstituer le puzzle. On peut enfin classer ce qui est fait avant de passer à autre chose, et d'avancer.

— Avancer, nous en avons bien besoin.

Tuppence hocha la tête.

Les temps étaient de plus en plus durs. À la surprise générale, la France avait soudain capitulé, dans l'incrédulité et le chagrin des Français.

On ne savait pas ce qu'allait devenir la flotte de l'amiral Darlan.

Les côtes de France étaient tombées tout entières aux mains des Allemands, et la menace d'une invasion de l'Angleterre ne constituait plus maintenant une perspective hypothétique.

— Karl von Deinim n'était qu'un maillon de la chaîne, reprit Tommy. C'est Mrs Perenna qui est à la tête du réseau.

— Oui. Il faut qu'on la coince. Mais ce ne va pas être facile.

— Certes non. Mais si c'est elle le cerveau de toute l'affaire, il est après tout normal qu'elle ne soit pas facile à coincer.

— Donc M, c'est Mrs Perenna ?

Tommy le croyait. Il lâcha :

— Tu penses vraiment que la fille n'a rien à voir dans l'histoire ?

— J'en mettrais ma main au feu.

— Bon, soupira Tommy. Tu dois savoir ça mieux que moi. Mais si tu as raison, elle n'a vraiment pas de veine. D'abord le type qu'elle aime – et maintenant sa mère. C'est à se demander ce qui va lui rester.

— Qu'est-ce qu'on y peut ?

— Oui, mais à supposer que nous nous fourrions le doigt dans l'œil ? et que M – ou N – soit quelqu'un d'autre ?

— Tu rabâches, Tommy ! grinça Tuppence. Tu es sûr que tu ne prends pas tes désirs pour des réalités ?

— Qu'est-ce que tu insinues ?

— Sheila Perenna... Voilà ce que j'insinue.

— Tu ne te trouves pas un peu grotesque, Tuppence ?

— Pas le moins du monde ! Elle t'a embobiné, comme le premier vieux beau venu...

— Absolument pas ! trancha Tommy, furieux. Mais j'ai quand même le droit d'avoir mes propres idées !...

— Lesquelles, je te prie ?...

— Pour le moment, je crois qu'il vaut mieux que je les garde pour moi. Et nous verrons bien qui finira par avoir raison.

— Très bien... En attendant, il faut que nous suivions Mrs Perenna à la trace. Nous allons surveiller ses allées et venues, ses rencontres – tout. Nous trouverons bien une piste qui nous mènera quelque part. Tu ne ferais pas mal de mettre Albert là-dessus dès cet après-midi.

— Tu t'en chargeras. Moi, je suis pris.

— Allons bon ! Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je joue au golf, répondit Tommy.

9

— On s'croirait revenus au bon vieux temps, pas vrai, m'dame ? dit Albert.

Un large sourire éclairait son visage. Quoique dans la quarantaine et jouissant d'un certain embonpoint, Albert avait conservé le cœur romanesque qui l'avait conduit à œuvrer de concert avec Tommy et Tuppence aux jours aventureux de leur jeunesse.

— Vous vous rappelez la première fois qu'vous m'êtes tombée sur le poil ? reprit Albert. En train d'faire les cuivres, que j'étais, dans c't'immeuble pour gens de la haute. Bigre, une vraie bourrique que c'était, l'portier en chef ! Jamais il me lâchait le paletot. Et ce jour qu'vous avez débarqué, qu'est-ce que vous m'avez pas raconté comme salades ! Un vrai conte de fées, que c'était, sur l'compte d'une filoute de haute volée, Rita-la-Roulotte ! R'marquez qu'en fin de compte y avait du vrai dans vot'baratin. Et depuis, on peut bien l'dire, jamais j'ai regardé en arrière. Ah ! on n'a pas manqué d'aventures avant d'pouvoir souffler, comme qui dirait.

Albert soupira et, mue par une association d'idées bien naturelle, Tuppence s'enquit de la santé de Mrs Albert.

— Oh ! pour la patronne, ça va aux petits oignons – mais le courant passe pas trop avec les Gallois. Faudrait qu'ils apprennent à causer en bon anglais, qu'elle dit. Et pour ce qui est des bombardements, deux qu'ils en ont déjà eu, même que ça a fait des trous dans les champs qu'on pourrait y loger une bagnole, à ce qu'elle raconte. Alors où c'est qu'elle est la sécurité, hein ? Elle dit qu'elle serait aussi bien à Kennington, où qu'elle aurait plus à r'luquer tous ces arbres qui vous flanquent le cafard et où qu'elle pourrait trouver du bon lait pasteurisé en bouteille.

— Albert, je ne sais pas trop si nous avons raison de vous mêler à tout ça, dit Tuppence, soudain inquiète.

— Vous parlez ! Est-ce que j'ai pas essayé de m'engager et qu'ils m'ont pas regardé comme de la crotte de bique ? Attendez qu'on appelle votre classe, pépé, qu'ils m'ont dit ! Moi que j'pète de santé et que, si je peux me permettre, j'ai qu'une envie c'est de flanquer une bonne raclée à ces fils de putes d'Allemands ! Dites-moi seulement comment que j'peux leur coller des bâtons dans les roues et leur en faire baver des ronds de chapeaux, et j'suis votre homme. La Cinquième Colonne, c'est ça qui fait du vilain, qu'ils disent dans les journaux – sauf qu'ils racontent jamais ce qui a pu arriver aux quatre autres. Mais enfin, en un mot comme en cent et pour vous apporter comme qui dirait mon concours au capitaine Beresford et à vous, je réponds « présent » et je suis partant pour tout ce que vous m'direz d'faire.

— Parfait. Eh bien je vais vous expliquer ce que nous attendons de vous.

*

— Vous connaissez Bletchley depuis longtemps ? demanda Tommy en s'écartant du tee et en suivant d'un œil satisfait sa balle qui rebondissait au beau milieu du fairway.

Le capitaine Haydock avait, lui aussi, réalisé un bon drive. L'air pas mécontent de lui, il accrocha à son épaule son sac de clubs et répondit :

— Bletchley ? Voyons voir... Ça doit faire quelque chose comme neuf mois. Il est arrivé ici à l'automne dernier.

— Il me semble vous avoir entendu dire que c'était un ami d'amis à vous, insinua Tommy.

— J'ai dit ça, moi ? s'étonna le marin. Ça m'étonnerait. Je crois plutôt que j'ai fait sa connaissance ici, au Club.

— Un type assez mystérieux, non ?

Là, le capitaine Haydock ne cacha pas sa surprise et afficha une franche incrédulité :

— Mystérieux ? Ce bon vieux Bletchley ?

Tommy émit un profond soupir. Sans doute s'était-il fait des idées...

Le coup suivant, il le joua un peu trop long. Haydock, lui, avait bien choisi son fer, et sa balle s'arrêta juste à la limite du green. Rejoignant Tommy, il interrogea :

— Mais, bon Dieu de bois, qu'est-ce qui peut bien vous faire penser que Bletchley est un homme mystérieux ? Moi, je l'aurais plutôt dit taillé dans le bois dont on fait les vieilles badernes... Des marottes, des œillères, un côté scrogneugneu – mais mystérieux !...

— Oh ! j'ai dit ça comme ça... Mais, l'autre jour, quelqu'un laissait entendre que...

Les deux partenaires s'appliquèrent à la tâche délicate du putting. Finalement, le capitaine obtint le meilleur score :

— Trois au-dessus, et encore deux trous à jouer, se rengorgea-t-il.

Comme Tommy l'avait espéré, Haydock, tout à son succès, pensait moins à la partie et en revint à la question qu'avait soulevée Tommy :

— Mystérieux... dans quel sens ?

Tommy haussa les épaules :

— Oh ! surtout le fait que personne ne sache grand-chose à son sujet.

— Il était officier dans le régiment de fusiliers du Rugbyshire.

— Vous le savez de source sûre ?

— Eh bien ! je... À dire vrai, je n'en ai aucune preuve. Mais enfin, Meadows, où voulez-vous en venir ? Il n'y a quand même rien qui cloche chez Bletchley, non ?...

— Non, non, bien sûr que non, se hâta de répliquer Tommy.

Il avait lâché le renard. Il ne lui restait plus qu'à regarder le capitaine se lancer à sa poursuite.

— Moi, je l'ai même toujours considéré comme le prototype du fantassin archiconventionnel, marmonna le marin.

— Justement. Justement...

— Ah ! bon... Je vois ce qui vous turlupine. Un brin trop conventionnel pour être honnête, hein ?

« Je suis comme un juge qui influence son témoin, songea Tommy. Peut-être qu'il finira par germer quelque chose de concret dans les méninges de ce vieux schnock. »

— Je vois ce qui vous turlupine, répéta Haydock, pensif. Et maintenant que j'y pense, je m'avise que je n'ai encore jamais rencontré personne qui ait connu Bletchley avant qu'il ne débarque ici. Pas de vieux copains chez qui il aurait son rond de serviette, pas de relations, rien.

— Hum ! toussota Tommy qui enchaîna : On joue le trou suivant ? Prendre encore un peu d'exercice ne nous ferait pas de mal. La soirée est délicieuse.

Chacun tira son drive, puis ils se séparèrent pour jouer leurs coups respectifs. Quand ils se retrouvèrent sur le green, Haydock jeta à brûle-pourpoint :

— Ce que vous avez entendu à son propos, c'est quoi, au juste ?

— Bof ! rien... Trois fois rien.

— Pas la peine de tourner autour du pot avec moi, Meadows. Des rumeurs, je n'entends que ça. Tout le monde vient vider son sac. On sait que ça m'intéresse. Bref, au fond, c'est quoi, votre idée ? Que Bletchley n'est pas ce qu'il a l'air ?

— C'est une hypothèse. Rien de plus.

— Mais, enfin, qu'est-ce que les gens s'imaginent ? Que c'est un Boche ? C'est idiot ! Ce pauvre vieux est tout aussi anglais que vous ou moi.

— Je suis persuadé qu'il est blanc comme neige, mais...

— Bon sang, il passe son temps à réclamer qu'on interne davantage d'étrangers. Rappelez-vous dans quel état il s'est mis à propos de ce jeune Allemand – et à juste titre, apparemment. Notre chef de police m'a soufflé dans le trou de l'oreille qu'on a trouvé de quoi le faire pendre une bonne douzaine de fois. Il était en possession d'un plan pour empoisonner l'alimentation en eau potable du pays tout entier, et il travaillait sur un gaz nouveau... dans une de nos propres usines ! Tonnerre de Dieu ! que nous soyons aveugles à ce point, c'est à ne pas croire ! On aurait pu commencer par ne pas le laisser entrer chez nous, non ? Mais notre gouvernement est toujours prêt à gober n'importe quoi. Il a suffi à ce gaillard de se pointer ici à la veille

de la guerre et de pleurnichailler sur les persécutions pour que tout le monde ferme les yeux et qu'il ait accès à tous nos secrets. C'est encore une fois le même topo qu'avec ce Hahn qui...

Mais Tommy n'avait nullement l'intention de laisser le capitaine enfourcher son dada favori. Délibérément, il rata son putt.

— Pas de chance ! cria Haydock.

Lui-même repéra sa ligne avec le plus grand soin. Sa balle finit dans le trou.

— Un pour moi, dit-il. Vous n'avez pas fait honneur à votre talent, aujourd'hui. De quoi parlions-nous, déjà ?

— De Bletchley, affirma Tommy. Nous disions qu'il était blanc comme neige.

— Bien sûr, bien sûr. Mais je me demande quand même... J'ai entendu une drôle d'histoire à son sujet. Sur le moment, je n'y ai pas fait attention...

À cet instant précis, deux autres joueurs les hélèrent et se joignirent à eux. Tous quatre retournèrent au club-house et burent ensemble quelques verres. Puis le capitaine, jetant un coup d'œil à sa montre, fit remarquer qu'il était grand temps, pour Meadows et lui, de prendre congé. Tommy avait accepté une invitation à dîner chez Haydock.

Au *Repos du contrebandier*, tout se présentait, comme de coutume, dans un ordre et une propreté impeccables. Un valet de chambre de haute taille assurait le service avec toute la dextérité d'un maître d'hôtel professionnel. Il était rare de rencontrer un tel niveau d'efficacité discrète en dehors des meilleures tables de Londres.

C'est ce que Tommy ne manqua pas de faire remarquer quand le valet eut quitté la salle à manger.

— Oui. Avec Appledore, j'ai eu la main heureuse.

— Comment avez-vous fait pour mettre la main sur une telle perle ?

— Il a répondu à une petite annonce, tout simplement. Ses précédents employeurs lui avaient donné des certificats très élogieux, et il était vraiment un ton au-dessus des autres candidats. De surcroît, il était prêt à se contenter de gages étonnamment modestes. Je l'ai engagé séance tenante.

— La guerre a privé la plupart de nos restaurants de leur meilleur personnel, sourit Tommy. Pratiquement, tous les bons serveurs étaient des étrangers. C'est une profession qu'on dirait contraire à la nature des Anglais.

— Nous n'aimons pas jouer les larbins, voilà pourquoi. Le bouledogue britannique n'est pas porté aux salamalecs.

Ils s'installèrent sur la terrasse pour prendre le café. L'air de ne pas y toucher, Tommy interrogea :

— Quand nous jouions, tout à l'heure, vous alliez me raconter quelque chose... Vous parliez d'une drôle d'histoire... à propos de Bletchley, je crois.

— Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? Dites donc, vous avez vu ? Un feu, là-bas, en mer. Où est donc ma lunette ?

Tommy soupira. Les astres paraissaient se liguer contre lui. Le capitaine s'affaira dans la maison, en ressortit en trombe, fouilla l'horizon de sa lunette, s'étendit longuement sur le système que l'ennemi avait sûrement mis sur pied pour envoyer depuis le large des signaux aux points propices de la côte – mais rien ne venait corroborer l'existence d'un tel système – et se lança dans de sombres prédictions sur une invasion réussie dans un avenir proche :

— Pas d'organisation, pas de vraie coordination. Vous êtes vous-même volontaire de la Défense locale, Meadows, vous avez bien vu comment ça se passe. Avec un responsable comme le vieux Andrews...

Le capitaine de frégate remâchait ses rancœurs. Le colonel Andrews était son ennemi favori. Haydock estimait que c'était à lui qu'aurait dû revenir le commandement des volontaires, et il était bien décidé à avoir la peau du colonel si faire se pouvait.

Le valet apporta le whisky et les liqueurs. Le marin à la retraite vaticinait toujours :

— ... Et les espions continuent de pulluler... ils sont partout. C'était déjà comme ça pendant la dernière guerre – des coiffeurs, des serveurs...

Se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, Tommy saisit subitement dans son champ de vision le profil d'Appledore qui allait et venait, silencieux, et pensa en un

éclair : « Des serveurs ? Ce type aurait plus la tête à s'appeler Fritz qu'Appledore... »

Tiens, tiens ! Et pourquoi pas ? Le valet parlait un anglais irréprochable, mais c'était le cas de bien des Allemands : ils avaient passé suffisamment d'années à perfectionner leur connaissance de la langue anglaise dans les restaurants huppés de Londres. Et le type physique collait lui aussi. Cheveux blonds, yeux bleus... Souvent trahis par la forme du crâne... oui, ce crâne, au fait... où donc Tommy avait-il récemment vu un crâne de cette forme-là ?

Le capitaine était en train de protester :

— Et tous ces sacrés formulaires à remplir. À quoi ça sert, Meadows, je vous le demande ? Des séries de questions ineptes...

Mû par une impulsion subite, Tommy saisit la balle au bond :

— Je vois ça d'ici. Du genre : « Quel est votre nom ? — Répondez par N ou M. »

Des semelles qui glissent sur le sol. Un bruit de verre brisé. Appledore, le domestique stylé par excellence, avait fait un faux pas. Une traînée de crème de menthe maculait la manchette de Tommy et sa main.

— Que... que Monsieur veuille bien m'excuser, balbutia le valet.

Haydock explosa de fureur :

— Espèce d'abruti ! Qui m'a fichu un manchot pareil ?

Sous l'effet de la colère, le visage rougeaud du capitaine de frégate à la retraite avait viré au cramoisi. « On parle du caractère des militaires, pensa Tommy. Mais que dire de celui des marins ! » Haydock se répandait en un torrent d'insultes. Appledore alignait d'obséquieuses excuses.

Tommy se sentait gêné pour le bonhomme, mais soudain, comme par miracle, la colère du capitaine s'évanouit et il redevint cordial et chaleureux comme devant :

— Venez vous nettoyer. Quelle saloperie ! De la crème de menthe, je parie.

Tommy le suivit à l'intérieur et se retrouva bientôt dans une luxueuse salle de bains aux innombrables accessoires. Il se

débarrassa avec soin des taches poisseuses. Le capitaine, de la chambre voisine, exprimait une certaine confusion :

— Je crains de m'être un peu laissé aller. Ce pauvre Appledore... Remarquez, il sait bien que j'en dis toujours plus que je n'en pense vraiment...

Pour se sécher, Tommy s'écarta du lavabo. Il n'avait pas vu le pain de savon qui était tombé sur le sol. Il y posa le pied. Le linoléum était ciré à miroir.

Tommy entama alors un pas de danse étrange et sauvage qui le lança, bras en croix, d'un mur à l'autre de la pièce. En une gestuelle extravagante, comme celle qu'aurait imaginée un chorégraphe réglant un ballet catastrophe, sa main gauche agrippa l'un des robinets de la douche, son poing droit vint donner dans le flanc d'une petite armoire à pharmacie.

L'un de ses pieds heurta violemment le carénage de la baignoire...

Et tout soudain, comme par magie, la baignoire, tournant sur un invisible pivot, s'écarta du mur et découvrit une cache sombre. Fasciné, Tommy y jeta un coup d'œil et n'eut pas de peine à reconnaître ce qu'elle dissimulait : un émetteur-récepteur radio.

La voix du capitaine s'était tue. Il surgit sur le seuil. Et, dans l'esprit de Tommy, les pièces du puzzle se mirent en place.

Comment avait-il pu se montrer aveugle à ce point ? Ce visage jovial au teint fleuri d'Anglais typique, ce n'était qu'un masque ! Pourquoi avait-il si longtemps refusé de voir ce qu'il était en réalité : le visage d'un officier prussien grossier et arrogant ? Bien sûr, l'incident qui s'était déroulé quelques minutes auparavant l'avait aidé à comprendre, car il lui avait remis en mémoire un autre incident, des années plus tôt : un officier prussien abreuvant d'injures un de ses subordonnés, avec toute l'arrogance innée d'un *Junker*. Le capitaine Haydock avait traité de la même manière son valet lorsqu'il avait été pris en défaut.

Tout s'éclairait – tout collait comme par magie. Le bluff à double détente. L'arrivée en avant-garde de l'agent Hahn pour préparer le terrain, pour employer des ouvriers étrangers, pour attirer sciemment l'attention sur lui... et qui avait mené à bien

son rôle en se laissant démasquer par le capitaine Haydock, archétype du vaillant marin de Sa Majesté...

Quoi de plus naturel, ensuite, que le rachat de la maison par le héros de l'affaire... qui répéterait sa petite histoire jusqu'à en écœurer son entourage.

Et c'est ainsi que N, installé bien tranquillement dans le repaire qui lui avait été aménagé, avec ses liaisons par mer, son émetteur secret et ses officiers d'état-major à portée de main, à *Sans Souci*, s'apprêtait à tenir sa partie dans le plan d'invasion des Allemands.

Tommy ne put s'empêcher d'éprouver une admiration véritable : l'ensemble avait été si ingénieusement imaginé, si minutieusement mené à bien... Lui-même, il n'avait jamais nourri le moindre soupçon à l'égard de Haydock. Il l'avait accepté, tel quel, en bloc. Et il avait fallu un incident imprévisible pour qu'il y voie enfin clair.

Toutes ces pensées lui défilèrent en une fraction de seconde dans l'esprit. Il ne savait que trop bien qu'il se trouvait – qu'il ne pouvait pas ne pas se trouver – face à un danger mortel. Sa seule chance, c'était de jouer sans défaillance le rôle de l'Anglais crédule à la cervelle de moineau.

Il se tourna vers Haydock, avec un rire qui, espérait-il, ne sonnait pas faux :

— On va de surprise en surprise, chez vous, dites-moi ! C'est encore une des farces et attrapes du camarade Hahn ? Vous ne me l'aviez pas montrée l'autre jour, celle-là !

Haydock ne bougeait pas. On sentait son corps musclé tout entier tendu. Il bloquait la porte.

« Trop costaud pour moi, estima Tommy. Et par-dessus le marché il y a ce maudit valet... »

Un instant encore, Haydock demeura figé comme une statue, puis il se détendit :

— Vous m'avez bien fait rigoler, Meadows, sourit-il. Vous patiniez sur le linoléum comme un danseur acrobatique ! Réussir un coup pareil, ça n'arrive pas une fois sur mille ! Séchez-vous les mains et suivez-moi.

Tommy le suivit. Chacun de ses nerfs était tendu, en alerte. Étant donné ce qu'il avait découvert, il fallait qu'il se débrouille

pour s'échapper de cette maison sain et sauf. Pourrait-il parvenir à rouler Haydock dans la farine ? La voix du capitaine de frégate n'avait rien perdu de son naturel...

Passant autour des épaules de Tommy un bras amical – amical, vraiment ?

Haydock le conduisit au salon et ferma méticuleusement la porte derrière eux :

— Écoutez, mon vieux, j'ai quelque chose à vous dire.

Un timbre cordial, banal, avec une pointe d'embarras... Il fit signe à Tommy de s'asseoir et reprit :

— Ça m'embête bigrement. Je vous prie de croire que ça m'embête bigrement... Mais je n'ai pas le choix : je suis bien obligé maintenant de vous mettre dans la confidence. Je compte cependant sur votre silence, Meadows. Vous le comprenez ?

Tommy s'efforça de donner à ses traits l'expression de la plus vive curiosité. Haydock s'assit à son tour et approcha son fauteuil :

— Voyez-vous, Meadows, je mets cartes sur table. Personne n'est censé le savoir, mais je travaille pour l'Intelligence Service. M.I.42.B.X., c'est le nom de mon département. Vous en avez déjà entendu parler ?

Tommy secoua la tête et se donna l'air plus attentif encore.

— Il faut dire que c'est top secret, poursuivit Haydock. Une sorte de noyau dur, si vous me suivez. Il y a certaines informations que nous transmettons à partir d'ici. Mais ça serait catastrophique si ça venait à être connu, vous pigez ?

— C'est évident, répondit Mr Meadows, c'est évident. Je suis fasciné. Il va de soi que vous pouvez compter sur moi pour rester bouche cousue.

— Oui. C'est vital. Cette opération doit demeurer rigoureusement confidentielle.

— Je comprends très bien. Mais votre travail doit être grisant. Absolument grisant. Je vous avoue que j'aimerais bien en savoir plus. Mais j'imagine que je n'ai pas le droit de poser des questions...

— Je crains bien que non. C'est ultra-secret, vous savez.

— J'imagine. Je vous fais vraiment toutes mes excuses... Une maladresse pareille...

Mais il pensait en lui-même : « Il ne va quand même pas gober ça... Croire que je me suis laissé prendre à ses balivernes... »

Ça lui paraissait inimaginable. Mais il se souvint que, pour bien des hommes, c'est dans la vanité que réside le défaut de la cuirasse. Le capitaine Haydock se croyait supérieur, en intelligence et en force physique. À ses yeux, ce pauvre Meadows n'était qu'un Britiche stupide et borné – le genre d'imbécile à qui on peut faire avaler n'importe quoi. Fasse le ciel que Haydock persiste à le penser...

Tommy continuait de parler, faisait étalage de son intérêt et de sa curiosité. Il savait bien, disait-il, qu'il ne lui fallait poser aucune question, mais... Les activités occultes du capitaine Haydock devaient être très dangereuses, non ? Avait-il déjà eu l'occasion d'aller en Allemagne et d'y travailler ?

L'officier prussien avait disparu. Aimable et disert, Haydock répondait, incarnation idéale du marin britannique. Mais Tommy, qui le regardait d'un œil neuf, se demandait comment il avait jamais pu s'abuser à ce point. La nuque à bourrelet... la mâchoire aux angles durs... Rien de britannique là-dedans.

Mr Meadows finit par se lever. C'était l'ultime épreuve. Pourrait-il réussir sa sortie ?

— Il faut que je m'en aille, dit-il. Il est déjà bien tard. Je suis vraiment confus pour ce fâcheux incident, mais je vous donne ma parole que je n'en soufflerai mot à qui que ce soit.

« Ça passe ou ça casse, pensa Tommy. Il me laisse partir, ou pas. Préparons-nous à toute éventualité... Un direct au menton serait tout indiqué... »

Jacassant à perdre haleine, portrait de l'imbécile heureux, Mr Meadows faisait route vers la sortie.

Le hall... La porte d'entrée grande ouverte...

Sur sa droite, dans l'office, un regard rapide lui montra Appledore en train de préparer un plateau pour le petit déjeuner du lendemain matin. Les fous !... Ils allaient le laisser partir !...

Haydock et Tommy s'attardèrent sur le seuil, bavardant avec animation, décidant d'une prochaine partie pour le samedi suivant.

« Pour toi, mon bonhomme, se murmura Tommy *in petto*, il n'y aura pas de samedi prochain... »

Des voix se faisaient entendre sur la route. Celle de deux hommes revenant d'une promenade sur les falaises. Deux hommes que Tommy et le capitaine connaissaient un peu. Tommy les héla. Ils s'arrêtèrent pour échanger quelques mots, devant la maison, avec Haydock et lui. Puis Tommy adressa à son hôte un au revoir chaleureux et emboîta le pas aux nouveaux venus.

Il s'en était tiré.

Haydock, ce crétin, s'était laissé avoir jusqu'au trognon.

Tommy l'entendit rentrer chez lui et claquer la porte. Il descendit la colline à bonne allure en bavardant avec ses providentiels amis.

Le temps, sans doute, allait changer...

Le jeu du vieux Monroe n'était plus ce qu'il était...

Et Ashby, qui avait refusé de s'engager dans les volontaires de la Défense locale... Il aurait dit que ça ne servait à rien... Un peu fort de café, non ?... Sans parler du jeune Marsh, l'adjoint du chef caddy, qui s'était déclaré objecteur de conscience... Meadows ne pensait-il pas que la question devait être soumise au comité ?...

Il y avait eu un sévère bombardement sur Southampton... De gros dégâts...

Et comment Meadows jugeait-il l'attitude de l'Espagne ?... Se préparait-elle à rejoindre l'Axe ?... Bien sûr, depuis l'effondrement de la France...

Tommy en aurait crié de joie. Une conversation tout ce qu'il y a de banale. C'était la Providence qui les avait amenés sur son chemin au moment opportun.

Il leur souhaita le bonsoir à la grille de *Sans Souci*, et s'enfonça dans le jardin.

Il remonta l'allée en sifflotant doucement.

Il venait juste de tourner l'angle du massif de rhododendrons quand un objet pesant s'abattit sur son crâne.

Il s'effondra, plongeant dans le noir de l'inconscience.

10

— Vous avez dit trois piques, n'est-ce pas, Mrs Blenkinsop ?
Oui, Mrs Blenkinsop avait bien dit trois piques.

Revenant du téléphone, un peu hors d'haleine, Mrs Sprot protesta :

— Ils ont encore une fois changé l'heure de l'examen de Défense passive. C'est assommant !

Et elle demanda qu'on lui rappelle les annonces. Miss Minton, comme d'habitude, retardait le cours du jeu par ses litanies répétées :

— Est-ce que c'est moi qui ai dit deux trèfles ? Vous êtes sûre ? J'étais presque convaincue que c'était un sans atout. Ah ! oui, je m'en souviens, maintenant... Mrs Cayley est partie d'un cœur, non ? Moi, j'avais l'intention d'annoncer un sans atout. Je n'ai pas tout à fait le nombre de points nécessaires, mais, à mon avis, il faut toujours jouer à l'esbroufe... Et puis Mrs Cayley a dit un cœur, ce qui fait que j'ai dû monter à deux trèfles. C'est toujours si difficile quand on a deux couleurs un peu creuses...

On aurait parfois gagné du temps, estimait Tuppence, si miss Minton avait posé ses cartes sur la table pour les montrer à ses partenaires. Elle était incapable de ne pas décrire son jeu.

— Donc, nous y sommes ! conclut miss Minton, enchantée.
Un cœur, deux trèfles.

— Deux piques, ajouta Tuppence.

— J'ai passé, je crois, dit Mrs Sprot.

Tout le monde guettait Mrs Cayley, très concentrée. Miss Minton résuma la suite :

— Mrs Cayley a demandé trois carreaux, et j'ai dit trois cœurs.

— Trois piques pour moi, répéta Tuppence.

— Je passe, souffla Mrs Sprot.

Mrs Cayley se taisait. Elle finit enfin par prendre conscience que tous les yeux étaient fixés sur elle.

— Seigneur ! rougit-elle. Je suis confuse. J'étais en train de penser que Mr Cayley avait peut-être besoin de moi. Il est resté dehors, sur la terrasse, et j'espère que tout va bien.

Du regard, elle fit le tour de la table :

— Si ça ne vous ennuie pas, je vais aller jeter un œil. J'ai cru entendre un bruit bizarre. Il a peut-être laissé tomber son livre.

Elle se précipita par la porte-fenêtre. Tuppence laissa échapper un soupir exaspéré :

— Il faudrait lui attacher une ficelle au poignet ! Comme ça, il n'aurait qu'à tirer pour l'appeler.

— C'est une épouse si dévouée, soupira miss Minton. C'est merveilleux de voir ça.

— Vous trouvez ? jeta Tuppence qui sentait la moutarde lui monter au nez.

Les trois femmes demeurèrent silencieuses, puis miss Minton interrogea :

— Mais où est donc Sheila, ce soir ?

— Au cinéma, répondit Mrs Sprot.

— Et Mrs Perenna ? s'enquit Tuppence.

— Elle m'a dit qu'elle montait dans sa chambre pour faire les comptes, la pauvre chatte, s'attendrit miss Minton. C'est si ennuyeux, les comptes.

— Elle n'a en tout cas pas fait des comptes toute la soirée, intervint Mrs Sprot. Je l'ai vue rentrer pendant que je téléphonais.

— Je me demande bien où elle avait pu aller, s'émut miss Minton dont la vie tout entière se meublait de semblables interrogations. Certainement pas au cinéma. Elle ne serait pas encore revenue.

— Elle n'avait pas de chapeau, continua Mrs Sprot. Ni de manteau. Elle avait le cheveu en bataille et je me suis dit qu'elle avait couru. Elle était hors d'haleine. Et elle a grimpé les escaliers sans me dire un mot, mais en me lançant un de ces regards !... Je suis pourtant sûre que, *moi*, je n'ai rien fait de mal.

Mrs Cayley réapparut :

— Rendez-vous compte ! Mr Cayley a fait tout seul le tour du jardin. Ça lui a beaucoup plu, m'a-t-il dit. La soirée est si douce.

Elle reprit place à la table de bridge :

— Voyons... Est-ce qu'on pourrait répéter les annonces ?

Tuppence se retint pour ne pas éclater. On dévida l'ensemble des annonces, et il lui échut finalement de jouer les trois piques qu'elle avait demandés.

Mrs Perenna pénétra dans le salon au moment où on distribuait les cartes pour le tour suivant.

— On a fait bonne promenade ? minauda miss Minton.

Mrs Perenna lui lança un coup d'œil sévère et agacé :

— Je ne suis pas allée me promener.

— Ah... euh... bon... Mrs Sprot disait que vous veniez de rentrer.

— J'étais seulement sortie pour voir le temps.

On discernait une note d'hostilité dans le ton de Mrs Perenna, dont les yeux ne lâchaient pas Mrs Sprot.

— Figurez-vous, intervint Mrs Cayley, soucieuse de répandre la divine nouvelle, que Mr Cayley a fait le tour du jardin.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? jeta Mrs Perenna.

— La nuit est si douce, expliqua Mrs Cayley. Il n'a même pas mis son second foulard, et il ne veut toujours pas rentrer. Pourvu qu'il ne prenne pas froid.

— Il y a pire que prendre froid, répliqua Mrs Perenna. Nous pouvons n'importe quand recevoir une bombe qui nous réduira tous en chair à pâté.

— Seigneur ! J'espère bien que non.

— Ah ! bon ? Eh bien, moi, je le souhaiterais presque.

Et sur ces bonnes paroles, Mrs Perenna s'en fut par la porte-fenêtre, laissant les quatre bridgeuses stupéfaites.

— Elle n'a pas l'air dans son assiette, ce soir, commenta Mrs Sprot.

Miss Minton se pencha comme pour une confidence :

— Vous ne croyez pas que...

Ses partenaires se penchèrent, elles aussi.

— Vous ne croyez pas qu'elle boit ?

— Mon Dieu ! s'exclama Mrs Cayley. Je me demande... Ça expliquerait tout. Elle est... Quelquefois, elle est si imprévisible. Qu'en pensez-vous, Mrs Blenkinsop ?

— Oh ! je ne crois pas vraiment. Je pense plutôt qu'elle se fait du souci. Euh... À vous d'annoncer, Mrs Sprot.

— Sapristi... Qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire ? murmura Mrs Sprot, perplexe, en consultant sa main.

Personne ne se proposa pour l'aider à résoudre son problème, encore que miss Minton, qui n'avait cessé de guigner sans vergogne les cartes de Mrs Sprot, eût pu lui apporter de précieux conseils.

— Ce n'est pas à cause de Betty, quand même ? s'inquiéta Mrs Sprot.

— Non, certainement pas, affirma Tuppence.

Elle était en train de se dire qu'elle ferait tout aussi bien de hurler à la mort jusqu'à ce que le jeu reprenne.

L'esprit apparemment tout occupé par ses inquiétudes maternelles, Mrs Sprot examina ses cartes d'un œil vague :

— Euh... Un carreau, je crois...

On mena les annonces à bien. C'était à Mrs Cayley de commencer. Elle eut recours à la plaisanterie traditionnelle :

— Des milliers d'Anglais se sont jetés dans la Tamise pour n'avoir pas joué atout...

Elle posa sur la table son neuf de carreau.

— Vous joueriez jusqu'à la consommation des siècles, dites-moi ! tonna une bonne grosse voix profonde et cordiale.

Haletante, les yeux brillants d'espièglerie et de malice, Mrs O'Rourke s'encadrait dans la porte-fenêtre. Elle fit un pas dans le salon :

— On joue bien gentiment au bridge, hein ? dit-elle encore.

— Qu'est-ce que vous avez dans la main ? interrogea Mrs Sprot, curieuse.

— Un marteau, répondit Mrs O'Rourke, enchantée. Je l'ai trouvé dans l'allée. Quelqu'un doit l'avoir oublié.

— Drôle d'endroit pour abandonner un marteau, fit remarquer Mrs Sprot.

— Pourtant, c'est comme ça, souligna Mrs O'Rourke.

Elle paraissait d'humeur particulièrement joyeuse. Balançant le marteau par le manche, elle se dirigea vers le hall.

— Voyons, voyons, réfléchit miss Minton. C'est quoi, l'atout ?

Le jeu put miraculeusement se poursuivre sans être interrompu pendant cinq minutes environ – en fait, jusqu'à l'arrivée du major Bletchley. Il avait passé la soirée au cinéma et se lança dans un récit détaillé de l'intrigue du *Troubadour vagabond*, dont l'action se situait sous le règne de Richard Cœur de Lion. Expert ès arts militaires, il critiqua longuement la manière dont le réalisateur avait mis en scène les batailles du temps des Croisades.

Le robe devait cependant demeurer à jamais inachevé, car Mrs Cayley, ayant regardé sa montre, s'aperçut avec des cris d'horreur de l'heure déjà avancée et se rua dans le jardin pour retrouver son mari. Ce dernier, posant avec volupté au grabataire abandonné, émettait une toux sépulcrale et était agité de frissons spectaculaires :

— Ça va très bien, ma chère, ça va *tout à fait* bien. J'espère que vous vous êtes bien amusée. Moi, je ne compte pas, n'est-ce pas ? Aurais-je pris froid que ça n'aurait pas la *moindre* importance... Après tout, nous sommes en guerre, non ?

*

Descendant le lendemain pour prendre son petit déjeuner, Tuppence nota aussitôt que l'ambiance était marquée d'une certaine tension.

Mrs Perenna, lèvres pincées, se contenta d'émettre quelques remarques franchement désagréables et quitta la salle à manger sans chercher à dissimuler son agacement.

Le major Bletchley, tout en couvrant un toast d'une épaisse couche de marmelade, se mit à ricaner ostensiblement.

— L'ambiance est à la grisaille, gloussa-t-il. Tiens, tiens ! Mais, après tout, c'était à prévoir, non ?

— Qu'est-ce qui était à prévoir ? interrogea miss Minton. Qu'est-ce qui se passe ?...

Tout ouïe dans sa curiosité gourmande, elle étirait son cou maigre pour mieux écouter ce qui allait venir.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir vous révéler les secrets des grands vilains garnements, regloussa le major de façon particulièrement irritante.

— Oh ! major Bletchley !...

— Oh si, dites-nous *tout* ! supplia Tuppence.

Pensif, le major fit du regard le tour de son auditoire : miss Minton, Mrs Blenkinsop, Mrs Cayley et Mrs O'Rourke. Mrs Sprot venait de partir avec Betty. Il se décida à parler :

— Cette morosité de la patronne, c'est à cause de Meadows. Il a passé la nuit dehors. Et il n'est pas encore rentré.

— *Quoi ?* s'exclama Tuppence.

Le major Bletchley lui lança un regard amusé et plein de malice. La mine déconfite de la veuve entreprenante l'enchantait :

— Il est un peu cavaleur, notre ami Meadows, coassa-t-il. Et la Perenna l'a mauvaise. Ça va de soi.

— Oh, mon Dieu ! s'étrangla miss Minton en rougissant.

Mrs Cayley prit un air offusqué.

Mrs O'Rourke se tint les côtes :

— Ha, ha ! Mrs Perenna m'avait déjà raconté l'histoire. Bah ! les hommes seront toujours des hommes...

— Mais voyons, toussota miss Minton, peut-être que Mr Meadows a eu un accident. Avec le *black-out*, vous savez...

— Ah ! ce brave et providentiel *black-out*, coupa le major, de quoi n'est-il pas responsable ?... Je peux vous dire que patrouiller avec la Défense locale vous ouvre des horizons. On contrôle les voitures et leurs passagers. Eh bien ! vous ne pouvez pas imaginer le nombre de femmes qui « rentrent à la maison avec leur mari ». Seulement les cartes d'identité portent des noms différents ! Et, comme par hasard, la dame, ou le monsieur, repasse dans l'autre sens quelques heures plus tard. Et en solo !...

Il éclata de rire mais s'arrêta très vite, sous l'œil furibond que dardait sur lui Mrs Blenkinsop.

— L'être humain est ainsi fait, dit-il comme pour s'excuser. Il faut bien que la chair exulte.

— Oh ! ce pauvre Mr Meadows, bêla miss Minton. Il a peut-être vraiment eu un accident. Renversé par une voiture... je ne sais pas...

— Je suis sûr que c'est ce qu'il va nous raconter, trancha le major. Qu'une voiture l'a accroché... qu'il s'est évanoui... et qu'il n'est revenu à lui que ce matin.

— Il a peut-être été transporté à l'hôpital.

— On aurait été prévenu. Après tout, il a sa carte d'identité sur lui, non ?

— Miséricorde ! gémit Mrs Cayley. Je me demande ce que Mr Cayley dira de tout ça.

Cette question de pure forme resta sans réponse. Vivante image de la dignité offensée, Tuppence se dressa et quitta la salle à manger.

Sitôt la porte refermée derrière elle, le major Bletchley reprit son ricanement :

— Pauvre vieux Meadows... La veuve joyeuse l'a dans le gosier. Elle aussi, je crois qu'elle avait jeté son dévolu sur lui.

— Voyons, major Bletchley ! le réprimanda miss Minton.

Le major cligna de l'œil :

— Vous vous souvenez de Dickens ? *Sammy, méfie-toi des veuves...*

*

Quelque peu perturbée par l'absence inattendue de Tommy, Tuppence faisait de son mieux pour se rassurer. Il pouvait fort bien être tombé sur une piste encore chaude et s'être mis en chasse. Tous deux avaient prévu les difficultés qu'ils auraient à communiquer dans de telles circonstances et conclu qu'il ne fallait pas qu'une disparition inexpiquée cause des inquiétudes injustifiées. Ils avaient en outre convenu de certains arrangements pour faire face aux urgences.

S'il fallait en croire Mrs Sprot, Mrs Perenna était sortie la veille au soir. La véhémence de ses dénégations n'incitait qu'à s'interroger davantage sur les motifs qui l'avaient poussée à s'éclipser discrètement.

Qui sait si Tommy n'avait pas repéré son manège et décrété qu'il valait la peine de la suivre. Nul doute qu'il fasse parvenir un message à Tuppence ou qu'il réapparaisse en personne.

Tuppence n'en éprouvait pas moins un sourd malaise. Elle décida que, dans le rôle de Mrs Blenkinsop, il lui serait tout à fait naturel de manifester de la curiosité, voire de l'anxiété. Et, sans plus tergiverser, elle s'en fut trouver Mrs Perenna.

Mrs Perenna exprima son point de vue avec une concision remarquable : il n'était pas question de prendre à la légère une telle inconduite de la part d'un de ses pensionnaires – et a fortiori de l'absoudre.

— Oh ! mais qu'est-ce qui prouve qu'il n'a pas eu un *accident* ? s'écria une Mrs Blenkinsop aux abois. Je suis *sûre* qu'il en a eu un ! Il n'est pas homme à... l'inconduite et le *stupre* ne sont pas dans sa... Il ne *peut* qu'avoir été renversé par une voiture... ou par... je ne sais pas, moi...

— De toute façon, nous ne tarderons pas à en avoir le cœur net, trancha Mrs Perenna.

Mais la journée passa sans que Mr Meadows donne signe de vie.

Dans la soirée, cédant aux instances de ses hôtes, Mrs Perenna finit, à son corps défendant, par appeler la police.

Un sergent muni d'un bloc-notes se présenta et recueillit les déclarations de chacun. La chronologie des faits se précisa peu à peu. Mr Meadows avait quitté à 10 heures et demie la demeure du capitaine Haydock et marché jusqu'à *Sans Souci* en compagnie d'un certain Mr Walters et d'un certain Dr Curtis. À la grille, il leur avait souhaité le bonsoir et s'était engagé dans l'allée.

À partir de cet instant précis, Mr Meadows semblait s'être volatilisé.

Pour Tuppence, on pouvait formuler deux hypothèses.

Dans le premier cas, Tommy pouvait avoir repéré Mrs Perenna, s'être dissimulé dans les buissons, puis l'avoir suivie. Ayant observé le rendez-vous clandestin de Mrs Perenna et d'une personne inconnue, il pouvait avoir décidé de prendre cette dernière en filature pendant que Mrs Perenna revenait à *Sans Souci*. Dans l'affirmative, Tommy était en parfaite santé,

très occupé à suivre sa piste – et la procédure lancée par la police pour le retrouver risquait de le mettre dans l’embarras.

La seconde hypothèse était nettement moins séduisante. Elle se résumait en deux images : Mrs Perenna revenant à *Sans Souci* « hors d’haleine et le cheveu en bataille »... et, pire, sans doute, Mrs O’Rourke, hilare dans l’encadrement de la porte-fenêtre, un lourd marteau à la main...

Ce marteau ouvrait d’affreuses perspectives. Car, enfin, pourquoi diable un marteau aurait-il traîné dans le jardin ?

Découvrir qui avait bien pu l’utiliser relèverait du prodige.

En fait, tout dépendait, dans une large mesure, de l’heure exacte à laquelle Mrs Perenna était rentrée dans l’hôtel. Cela se situait certainement dans les environs de 10 heures et demie, mais aucune des bridgeuses ne pouvait s’en souvenir avec précision. Mrs Perenna avait affirmé hautement qu’elle n’était sortie que pour regarder le temps. Mais il est bien rare de s’essouffler en vérifiant l’état du ciel et la température. De surcroît Mrs Perenna s’était montrée fort dépitée d’avoir été vue par Mrs Sprot. Avec un peu de chance, les quatre joueuses auraient dû rester bien tranquillement assises autour de la table de bridge.

À quelle heure cela s’était-il donc passé ?

Tuppence trouvait chacun bien vague sur ce point.

Si les heures coïncidaient, Mrs Perenna s’inscrivait d’évidence en tête de la liste des suspects.

Mais on ne pouvait écarter d’autres possibilités. Trois des hôtes de *Sans Souci* n’étaient pas dans les murs au moment du retour de Tommy.

Le major Bletchley était allé au cinéma. Mais il y était allé seul. Et son insistance à raconter le film dans ses moindres détails pouvait conduire au soupçon que le major cherchait à se créer un alibi.

L’égrotant Mr Cayley avait fait le tour du jardin. Mais, sans l’inquiétude manifestée par son épouse, nul n’aurait jamais entendu parler de cette promenade incongrue et tout le monde l’aurait bien au contraire imaginé sagement assis dans son fauteuil sur la terrasse, emmailloté comme une momie dans ses innombrables oripeaux. En outre, cela lui ressemblait bien peu

d'affronter aussi longtemps les dangers de la fraîcheur nocturne...

Et puis il y avait Mrs O'Rourke, balançant le marteau et un étrange sourire aux lèvres...

*

— Qu'est-ce qui ne va pas, Deb ? Vous avez l'air soucieuse, ma douce.

Deborah Beresford sursauta, puis éclata de rire en plantant effrontément ses prunelles dans les charmants yeux noisette de Tony Marsdon. Elle aimait beaucoup Tony. Il était intelligent – c'était l'un des plus brillants débutants du Département du Chiffre – et semblait promis à un brillant avenir.

En dépit des épuisants efforts de concentration qu'il exigeait parfois, son travail plaisait à Deborah. C'était claquant, mais le jeu en valait la chandelle et lui procurait un agréable sentiment d'importance. Et puis c'était un vrai job – pas comme faire le pied de grue dans un hôpital en attendant qu'on vous permette d'approcher un blessé.

— Oh ! rien, dit-elle. La famille ! Vous en savez quelque chose.

— Les familles s'ingénient à se montrer éprouvantes. Qu'est-ce que mijote la vôtre ?

— C'est ma mère. Pour vous dire la vérité, je me fais du souci à son sujet.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Eh bien ! elle est partie s'exiler en Cornouailles chez une de mes grand-tantes épouvantablement barbante. Soixante-dix-huit ans et complètement gâteuse...

— Ça n'a pas l'air marrant, commenta le jeune homme avec sympathie.

— Oui, de la part de Mère, c'était vraiment un geste d'une grande noblesse. Mais elle était furibarde qu'on ne la laisse pas participer à l'effort de guerre. Bien sûr, pendant la précédente, elle a été infirmière et elle a fait des tas de trucs... Mais, maintenant, c'est différent – ils ne veulent plus du genre ancien combattant. Ils veulent des jeunes, efficaces à cent pour cent.

Enfin, comme je vous le disais, Mère râlait ferme, alors pour se venger elle a décidé de faire retraite en Cornouailles chez tante Gracie. Elle s'occupe un peu du jardin, elle a planté quelques légumes, et ainsi de suite.

— C'est frappé au coin du bon sens, observa Tony.

— Oui. Je crois vraiment que c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. Elle est encore très active, vous savez.

— C'est déjà une chance.

— Oui, mais là n'est pas le problème. J'étais ravie pour elle... il n'y a pas trois jours, j'avais reçu une lettre pleine d'optimisme.

— Alors où est-il, le problème ?

— Le problème, c'est que j'avais demandé à Charles, qui s'en allait voir sa famille dans le coin, de faire un saut pour lui dire bonjour. C'est ce qu'il a fait. *Et elle n'y était pas.*

— Elle n'était pas là-bas ?

— Non. Et elle n'y avait apparemment pas mis les pieds du tout.

Un léger embarras se peignit sur le visage de Tony :

— Bizarre. Où se trouve... euh... Je veux dire... Où se trouve votre père ?

— Poil-de-carotte ? Oh ! quelque part en Écosse. Dans un de ces horribles services du gouvernement où ils remplissent des formulaires en triple exemplaire à longueur de journée.

— Peut-être que votre mère est partie le rejoindre.

— Pas moyen. Il est dans une de ces zones où la présence des légitimes est interdite.

— Oui... eh bien... euh... J'imagine qu'elle a tout bonnement filé je ne sais où...

Tony était maintenant franchement embarrassé. D'autant que les grands yeux inquiets de Deborah paraissaient l'implorer :

— Mais enfin, pourquoi ? C'est tellement *louche*. Toutes ces lettres... à me parler de tante Gracie, et du jardin, et de tout...

— Je sais, je sais, s'empressa Tony. Bien sûr, elle voulait vous faire croire que... elle n'avait pas envie que vous doutiez que... Je veux dire... par les temps qui courent, il arrive que les gens fassent des... des incartades si vous voyez ce que je veux dire...

Une flamme de colère s'alluma dans le regard de Deborah :

— Si vous croyez que Mère a levé le pied avec un zigoto quelconque, vous vous trompez du tout au tout ! Absolument ! Mère adore Père ! Et vice versa... Ils s'a-do-rent ! Dans la famille, c'est devenu proverbial. Elle n'aurait jamais...

— Bien sûr, coupa Tony. Je suis désolé. Je ne voulais pas...

Mais Deborah, sa fureur apaisée, se passa la main dans les cheveux :

— Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que quelqu'un, l'autre jour, m'a dit qu'il avait vu Mère à Leahampton. À Leahampton, je vous demande un peu ! Evidemment, j'ai dit que ça ne pouvait pas être elle, puisqu'elle était en Cornouailles. Mais maintenant, je me pose des questions...

Tony avait pris une cigarette et gratté une allumette. Il suspendit son mouvement et l'allumette s'éteignit.

— Leahampton ? interrogea-t-il vivement.

— Oui. Le dernier endroit au monde où on imaginerait Mère. Il n'y a rien à y faire, et c'est peuplé de colonels en retraite et de vieilles filles revêches.

— Effectivement, ça me paraît un endroit improbable.

Tony alluma sa cigarette et s'enquit, placide :

— Vous m'avez dit que votre mère avait fait quoi, pendant la dernière guerre ?

Et Deborah répondit d'une traite :

— Elle a été infirmière un temps, et puis chauffeur d'un gros machin... Un général, je veux dire, pas un camion. Vous voyez le genre...

— Ah bon ? Je me disais qu'elle avait peut-être, comme vous, travaillé pour l'Intelligence Service.

— Cette pauvre Mère a toujours été bien trop tête folle pour un travail comme ça. Mais je crois quand même que Père et elle ont vaguement donné dans le genre mystère et boule de gomme. Documents secrets... espions de haute volée... Naturellement, ces vieux chéris aiment bien se faire mousser et essayer de faire croire que c'était suprêmement important. Je dois avouer que nous ne les poussons pas trop à nous raconter tout ça, parce que vous savez comment ça se passe dans les familles... Les mêmes histoires, à longueur de journée...

— Je *sais*, affirma Tony avec chaleur. Et je suis bien d'accord avec vous.

Le lendemain, en rentrant dans son garni, Deborah eut l'impression qu'il y avait quelque chose de changé dans l'apparence familière de sa chambre.

Il lui fallut un bon moment pour découvrir ce qui clochait. Sur quoi elle se pendit à la sonnette et demanda aigrement à sa logeuse ce qu'était devenue la grande photographie qu'elle avait placée sur le dessus de la commode.

Mrs Rowley se montra tout à la fois peinée et offusquée.

Elle ne savait pas ce qui avait pu se passer. Jamais l'idée ne lui serait venue de toucher à cette photo. Mais peut-être que Gladys...

Gladys, dûment convoquée, nia en bloc. Mais, suggéra-t-elle, l'homme de la compagnie du gaz...

Deborah se refusa à croire qu'un employé de la compagnie du gaz ait pu, torturé par une flambée de désir subit, s'emparer du portrait d'une dame entre deux âges.

Elle pensait plutôt que Gladys avait laissé tomber le portrait, que le cadre s'était cassé et qu'elle avait fait disparaître en quatrième vitesse le corps du délit dans la poubelle.

Mais elle n'en fit pas un drame. Tôt ou tard, elle se débrouillerait bien pour que sa mère lui envoie une nouvelle photo.

Elle n'en remâchait pas moins une irritation grandissante :

« Mais enfin, qu'est-ce que la pauvre vieille chérie peut bien fricoter ? Elle aurait quand même pu me le dire ! Il va de soi qu'il est grotesque d'imaginer comme l'a fait Tony qu'elle ait pu filer avec un jules, mais c'est tout de même très bizarre... »

Cette fois-ci, c'était au tour de Tuppence d'avoir une petite conversation avec le pêcheur à la ligne, au bout de l'ancienne jetée.

Elle avait espéré, contre toute espérance, que Mr Grant pourrait la rassurer un peu. Mais ses espoirs furent vite déçus. Il déclara tout net qu'il n'avait pas reçu la moindre nouvelle de Tommy.

Tuppence essaya de conserver une voix calme et assurée :

— Il n'y a pourtant pas de raison de supposer que... qu'il lui est arrivé quelque chose, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Aucune. Mais supposons-le tout de même.

— *Quoi ?*

— Je disais : supposons qu'il y ait des raisons de s'inquiéter. Que feriez-vous ?

— Oh ! je vois... Eh bien ! je continuerais, naturellement.

— C'est l'essentiel. *Après la bataille, on aura tout le loisir de pleurer.* Or nous sommes en plein dans la bataille. Et le temps nous est mesuré. Une des informations que vous avez obtenue s'est révélée juste. Vous aviez surpris une allusion à un 4. Eh bien ! le 4 en question, c'est le 4 du mois prochain. C'est la date qui a été fixée pour le lancement de la grande attaque contre notre pays.

— Vous en êtes sûr ?

— *Nous* en sommes sûrs et certains. Nos adversaires sont des gens méthodiques. Tous leurs plans ont été peaufinés dans le moindre détail. J'aimerais bien qu'on puisse en dire autant de notre côté. Les plans, ce n'est pas notre point fort. Enfin, oui, le 4 sera le grand jour. Pour le moment, les raids aériens ne sont, en quelque sorte, que des hors-d'œuvre, pour l'essentiel des vols de reconnaissance, une manière d'éprouver nos défenses et de

vérifier nos réflexes devant les attaques aériennes. Mais le 4, ça va être du sérieux.

— Mais si vous savez que...

— Nous savons que la date du grand jour a été fixée. Et nous savons à peu près – ou, à tout le moins, nous croyons savoir – où ça va se passer. (Encore que nous puissions nous tromper là-dessus.) Nous sommes aussi prêts qu'il est possible de l'être. Mais c'est la vieille histoire de la guerre de Troie qui nous turlupine. En face, ils connaissent, comme nous les connaissons, les forces qui sont en ligne. Mais c'est les forces qui se trouvent derrière nos lignes qu'il nous faut connaître. Les hommes qui se cachent dans le cheval de Troie ! Parce que ce sont ces hommes-là qui peuvent livrer à l'ennemi les clefs des remparts. En donnant des ordres et des consignes contradictoires, une douzaine d'hommes bien placés aux postes de commande, à des points stratégiques, peuvent jeter ce pays dans la confusion nécessaire pour que les plans des Allemands réussissent. Les renseignements *internes* qui nous manquent encore, il va nous les falloir en temps et en heure !

— Je me sens si inefficace, avoua Tuppence, au désespoir. Je manque tellement d'expérience...

— Ne vous mettez pas martel en tête pour ça. Des gens expérimentés, nous en faisons travailler plus qu'il n'en faut. Le talent, il se rencontre à la pelle. Mais ce que nous ne savons pas, c'est à qui nous pouvons faire confiance pour combattre la trahison de l'intérieur. Beresford et vous, vous êtes nos francs-tireurs. Personne ne sait rien de vous. C'est cela qui vous donne une chance de réussite. Et c'est pourquoi vous avez *déjà* réussi, dans une certaine mesure.

— Ne pourriez-vous pas mettre quelqu'un de votre équipe sur le cas de Mrs Perenna ? Mais il faut que ce soit quelqu'un en qui vous ayez une confiance absolue.

— Oh ! mais c'est déjà fait. « Agissant sur la foi de certains renseignements, nous avons établi que Mrs Perenna appartient à l'IRA et nourrit des sympathies antibritanniques », comme disent les rapports de police. Au demeurant, c'est parfaitement exact. Mais nous n'avons pas pu creuser davantage – pas pu obtenir les éléments essentiels qui nous font défaut. Alors, ne

nous lâchez pas, Mrs Beresford. Allez-y, et faites tout votre possible.

— Le 4, murmura Tuppence. C'est dans une semaine, à peu près.

— Dans une semaine très exactement.

Tuppence serra les poings :

— Nous *devons* arriver à *quelque chose*. Je dis *nous*, parce que je suis sûre que Tommy a flairé un bon objectif et que c'est pour ça qu'il n'est pas encore revenu. Il est sur une piste. Si seulement je pouvais trouver quelque chose, moi aussi ! Tiens, mais j'y pense ! Et si je...

Sourcils froncés, elle commença d'échafauder un nouveau stratagème.

*

— Vous voyez, Albert, c'est une possibilité.

— Je comprends parfaitement où vous voulez en venir, madame. Mais vous avouerez-vous que votre idée n'a pas l'heur de me plaire ?

— Je pense pourtant que ça peut marcher.

— Certes, madame. Mais ce qui me chiffonne un tantinet, c'est que vous vous exposiez à ce point... et je gage que ça ne plairait guère non plus au patron.

— On a déjà tout essayé. Enfin, tout ce qui est possible de faire en restant dans l'ombre. Il me semble que notre seule chance de réussite, au point où nous en sommes, c'est de nous montrer au grand jour.

— Êtes-vous bien consciente, madame, qu'en agissant ainsi vous risquez de sacrifier un avantage ?

— Mais qu'est-ce qui vous prend cet après-midi à parler comme ça, Albert ? finit par tempêter Tuppence, exaspérée. Vous vous croyez speaker à la BBC ou quoi ?

Albert arbora une mine déconfite et en revint à une syntaxe qui lui était plus habituelle :

— C'est à cause que hier soir j'ai écouté une chouette d'émission sur la faune des étangs.

— Je crains que nous n'ayons pas beaucoup de temps à consacrer à la faune des étangs en ce moment, maugréa Tuppence.

— Où est passé le capitaine Beresford ? c'est ça que j'voudrais bien savoir.

— Moi aussi, dit Tuppence, le cœur serré.

— Qu'il ait disparu comme ça, sans un mot, c'est pas normal. Ça fait un bail qu'il aurait dû vous mettre au parfum. C'est pour ça que...

— Oui, Albert ?...

— Ce que j'me dis, c'est que si *lui*, il s'est montré au grand jour, *vous*, vous feriez peut-être bien de pas jouer le même jeu.

Il s'accorda quelques instants, histoire de mettre de l'ordre dans ses idées, et reprit :

— J'veux dire que *lui*, ils l'ont peut-être bien déjà repéré, mais que *vous*, il y a des chances *qu'ils vous connaissent pas...* Et que vous devriez en profiter pour rester comme qui dirait dans la coulisse.

— Je voudrais bien savoir quel choix faire, murmura Tuppence.

— Et puis d'abord, comment qu'vous pensez goupiller l'affaire, m'dame ?

Tuppence médita un instant :

— Je crois que je pourrais égarer une lettre que j'aurais écrite... En faire toute une histoire, avoir l'air très ennuyée. On la trouverait comme par hasard dans le hall, et Beatrice la mettrait probablement sur la table. Sur quoi la personne qui nous intéresse irait s'y rincer l'œil.

— Y aurait quoi, dans vot'lettre ?

— Oh ! en gros... que j'ai fini par *identifier la personne en question* et que j'irai personnellement demain faire mon rapport. Ce qui obligerait N ou M à sortir de son trou pour essayer de m'éliminer.

— Et p't-être bien pour y arriver.

— Pas si je me tiens sur mes gardes. Il faudrait qu'ils m'attirent quelque part... dans un coin tranquille. Et c'est là que *vous* interviendriez – parce qu'ils ignorent jusqu'à votre existence.

— Comme qui dirait que j’les suivrais et que j’les prendrais la main dans l’sac ?

Tuppence hocha la tête :

— Oui, c’est bien ça. Il faut que j’y réfléchisse à fond... On se reverra demain.

*

Serrant sous son bras le « très bon livre » qu’on lui avait recommandé, Tuppence sortait de la bibliothèque de prêt de Leahampton quand une voix la fit sursauter :

— Mrs Beresford !...

Elle se retourna d’un bond pour se trouver face à un grand jeune homme aux cheveux châains qui affichait un sourire avenant quoique un brin gêné.

— Je... euh... je crains que vous ne vous souveniez pas de moi, dit-il.

Tuppence connaissait les formules rituelles et aurait pu, sans se tromper, annoncer ce qui allait suivre :

— Je... je suis venu un jour chez vous avec Deborah.

Les amis de Deborah ! Il y en avait tant et, aux yeux de Tuppence du moins, tous se ressemblaient passablement. Il y en avait des bruns, comme ce garçon, des blonds, des rouquins parfois – mais tous coulés dans le même moule : bien élevés, sympathiques, et des cheveux que la mère de Deb trouvait toujours légèrement trop longs. (Mais si elle lui en faisait discrètement la remarque, Deborah répondait invariablement : « Mère, *je vous en prie* ! Ne soyez pas si 1916 ! *J’exècre* les cheveux ras. »)

C’était la poisse que d’être tombée, en ce moment précis, sur un des soupirants de Deborah et d’avoir été reconnue. Mais Tuppence pensait pouvoir s’en débarrasser rapidement.

— Je m’appelle Antony Marsdon, expliqua le jeune homme.

— Mais voyons, bien sûr, mentit Tuppence en lui tendant la main.

— Je suis content de vous avoir trouvée, Mrs Beresford. Vous comprenez, je travaille dans le même service que Deborah et je vous avouerai qu’il y a un pépin.

— Oui ? Quoi donc ?

— Eh bien, voyez-vous, Deborah a découvert que vous n'étiez pas en Cornouailles comme elle le croyait, ce qui risque de vous compliquer l'existence...

— Quelle barbe ! jeta Tuppence, soucieuse. Comment a-t-elle découvert ça ?

Tony Marsdon lui fit un résumé des événements et poursuivit, assez réticent :

— Naturellement, Deborah n'a pas la moindre idée de ce que vous faites en réalité.

Il toussota discrètement :

— Et il est à mon avis important qu'elle continue de l'ignorer. En fait, mon travail est un peu du même genre que le vôtre. Officiellement, je ne suis qu'un débutant au Département du Chiffre. Mais j'ai reçu pour instruction d'afficher un fascisme discret, de laisser entendre que j'admire le régime nazi, d'aller répétant qu'après tout ce ne serait pas une mauvaise chose de nous allier avec Hitler et ainsi de suite – et puis de voir comment mes interlocuteurs réagissent... Les idées de la Cinquième Colonne ont contaminé beaucoup de gens, comprenez-vous, et nous devons démasquer ceux qui sont à l'origine de l'infection.

« L'infection, elle est partout », songea Tuppence.

— Dès que Deb m'a parlé de vous, poursuivit le jeune homme, j'ai pensé qu'il valait mieux que je vienne vous rencontrer tout de suite pour vous prévenir, et essayer de concocter avec vous une histoire qui se tienne. Vous comprenez, il se trouve que je suis au courant de vos activités et que je sais qu'elles sont d'une importance vitale. S'il y avait la moindre fuite, ce serait la catastrophe. Alors j'ai estimé que vous pourriez, par exemple, faire semblant d'avoir rejoint le capitaine Beresford en Écosse, ou je ne sais où... Vous diriez que, finalement, vous avez été autorisée à travailler là-bas avec lui.

— Ça, je pourrais certainement le faire, répondit Tuppence, songeuse.

— Vous ne pensez pas que je me mêle de ce qui ne me regarde pas ?

— Non, non... Je vous suis très reconnaissante.

Un peu inconsidérément, Tony se laissa aller à balbutier :
— Je... eh bien... vous comprenez... je... j'aime beaucoup Deborah...

Tuppence lui lança un coup d'œil amusé.

Avec la guerre, comme il semblait loin, ce monde de jeunes gens empressés que les rebuffades de Deborah paraissaient ne jamais décourager... Et Tony Marsdon en était une assez séduisante réminiscence.

Elle se contraignit à laisser de côté ce qu'elle nommait en son for intérieur ces « futilités du temps de paix » et à se concentrer sur le présent. Elle médita un instant, puis souffla :

— Mon mari n'est pas en Écosse.

— Non ?...

— Non. Il est ici, avec moi. Enfin, il était avec moi ! Mais, depuis quelques jours... il a disparu.

— Bigre ! D'après vous, c'est mauvais signe ou pas ? Il avait levé un lièvre ?

Tuppence acquiesça :

— Je crois que oui. C'est pour ça que je pense que sa disparition subite n'est pas réellement un mauvais signe. Je suis convaincue que, tôt ou tard, il va me faire parvenir un message – un message de sa façon, ajouta-t-elle avec un léger sourire.

— Je n'ignore pas que vous connaissez la musique, répliqua Tony non sans embarras. Mais je ne vous en recommande pas moins la plus extrême prudence.

— Oui, je sais... Dans les livres, on enlève facilement les belles héroïnes. Mais Tommy et moi, nous avons nos petits trucs bien à nous – nos mots de passe intimes...

Elle arbora cette fois un sourire triomphant :

— Penny Dirondelle et Tuppence Monsignore !...

— Pardon ?...

Le jeune homme la fixait, pas plus ébahi que si elle avait été frappée de démence subite.

— Je crois qu'il y aurait intérêt à ce que je vous explique qu'en famille on m'appelle Tuppence.

— Ah bon, je vois, soupira de soulagement Tony dont les traits retrouvèrent leur sérénité. Ingénieux... très ingénieux...

— Je l'espère.

— Je ne voudrais pas marcher sur vos brisées, mais si jamais je peux vous être utile en quoi que ce soit...

— Oui, finit par répondre Tuppence, pensive. Je crois que cela pourrait bien se faire.

12

Après une longue période d'inconscience, Tommy perçut peu à peu une boule de flammes qui se balançait dans l'espace. Du noyau de cette boule irradièrent des ondes de douleur. Puis l'univers se rétrécit. La boule de feu se balança avec plus de lenteur... Et il comprit tout à coup que c'était sa propre tête qui composait ce noyau douloureux.

Lentement, d'autres sensations s'imposèrent à lui : le froid qui saisissait ses membres paralysés, la faim, l'impossibilité de remuer les lèvres...

La boule de feu allait et venait de plus en plus lentement... Il s'agissait bien de la tête de Tommy Beresford, et elle reposait sur quelque chose de dur. D'extrêmement dur. De la pierre, sans doute.

Oui, Tommy était couché sur de la pierre. Et il souffrait, incapable de bouger, affamé, transi de froid. Tout son corps lui faisait mal. Chez Mrs Perenna, les lits n'avaient jamais brillé par leur mollesse, mais tout de même, il n'était pas possible que...

Et puis ça lui revint... Haydock ! Le valet allemand ! L'émetteur-récepteur ! Son retour, les grilles et le jardin de *Sans Souci*...

Quelqu'un s'était glissé derrière lui et l'avait assommé. C'est ce qui expliquait son crâne douloureux...

Et lui qui aurait juré qu'il s'en était tiré comme un chef ! Ainsi donc, Haydock ne s'était pas montré aussi stupide qu'il l'avait cru...

Haydock ? Mais Haydock était rentré au *Repos du contrebandier* dont il avait fermé la porte. Comment s'était-il débrouillé pour descendre la colline et lui tendre une embuscade dans le jardin de *Sans Souci* ?

C'était inconcevable. Tommy l'aurait vu.

Alors le valet ? Haydock pouvait lui avoir confié pour mission de se cacher et d'attendre le retour de Tommy. Mais, Tommy s'en souvenait, il avait vu Appledore s'affairer dans sa cuisine dont la porte était entrouverte. Avait-il été victime d'une hallucination ? C'était peut-être l'explication.

Au demeurant, cela n'avait pas d'importance immédiate. Il lui fallait d'abord savoir où il se trouvait.

Son regard, accommodé à l'obscurité, accrocha un petit rectangle de lumière glauque. Un vasistas, ou une grille perforée. L'air sentait l'humidité et le moisi. Tommy supposa qu'il était couché dans une cave. On lui avait ligoté bras et jambes. Dans sa bouche, on avait enfoncé un bâillon, maintenu en place par une bande de sparadrap.

« Autant dire que je suis bon comme la romaine », pensa-t-il.

Il essaya, précautionneusement, de remuer les membres, mais sans succès.

Au même moment il entendit un faible craquement et une porte pivota sur ses gonds dans son dos. Un homme entra, muni d'un bougeoir qu'il déposa sur le sol. Tommy reconnut Appledore, qui disparut, puis revint porteur d'un plateau sur lequel étaient disposés une carafe d'eau, un verre, du pain et du fromage.

S'agenouillant, Appledore commença par s'assurer de la solidité des liens du prisonnier, puis posa la main sur le bâillon.

— Je me prépare à vous enlever ça, annonça-t-il d'une voix égale. Vous pourrez boire et manger. Mais je vous le recollerai immédiatement entre les dents si vous prononcez le moindre mot.

Tommy voulut hocher la tête en signe d'acquiescement, mais il en fut incapable. Alors il se contenta de cligner des paupières.

Appledore parut comprendre et se mit en devoir de décoller le sparadrap avec des gestes minutieux.

La bouche enfin libérée, Tommy commença par remuer en tous sens sa mâchoire ankylosée. Appledore lui approcha le verre d'eau des lèvres. Au début, Tommy éprouva quelque difficulté à avaler. Ce fut ensuite plus facile. L'eau lui fit un bien immense.

— Ça va mieux, ânonna-t-il d'une voix rauque. C'est maintenant que je me rends compte que je n'ai plus vingt ans. Si nous passions au solide, Fritz ?... ou bien est-ce Franz ?

— Ici, je m'appelle Appledore, répliqua l'autre froidement.

Il tendit la tranche de pain couverte de fromage, et Tommy y mordit avec avidité.

Nouveau verre d'eau.

— Et quelle est la suite du programme ? interrogea Tommy.

Pour toute réponse, Appledore se saisit du bâillon.

— Je veux voir le capitaine Haydock, jeta Tommy en hâte.

Appledore hocha la tête. Adroitement, il remit en place le bâillon et s'en fut.

Tommy demeura seul, méditant dans l'obscurité. Il sombra dans un sommeil agité dont il fut tiré par le grincement de la porte qu'on ouvrait une nouvelle fois. Cette fois, Haydock et Appledore arrivaient ensemble. On enleva le bâillon, et les liens qui maintenaient les bras de Tommy furent desserrés pour qu'il puisse s'asseoir et s'étirer un peu.

Haydock tenait à la main un pistolet automatique.

Sans grande confiance dans le résultat de l'entreprise, Tommy décida d'assumer son rôle jusqu'au bout :

— Écoutez, Haydock, qu'est-ce que ça signifie ? s'indigna-t-il. On m'a sauté sur le paletot, séquestré...

Le capitaine de frégate branlait doucement du chef :

— Ne gaspillez pas votre salive. Ça n'en vaut pas la peine.

— Vous ne croyez quand même pas qu'appartenir à nos services secrets vous donne le droit de...

Mais Haydock continuait de secouer la tête :

— Non, non, Meadows. Vous n'avez pas cru une seconde à mon histoire. Inutile de persister à faire semblant.

Mais Tommy ne montra aucun signe d'abattement. Il se disait que l'autre n'était peut-être pas absolument convaincu. Et s'il pouvait prolonger son petit jeu...

— Nom d'une pipe, pour qui vous prenez-vous ? éructa-t-il. Quelles que soient vos prérogatives, vous n'avez aucun droit de vous conduire comme ça ! Je suis parfaitement capable de tenir ma langue quand les secrets de notre défense sont en cause !...

Mais Haydock répliqua calmement :

— Vous vous acquittez à merveille de votre tâche, mais je peux vous dire qu'il m'est complètement indifférent de savoir si vous appartenez aux services spéciaux britanniques, ou si vous n'êtes qu'un amateur brouillon...

— Mais, sacré nom de...

— Fermez-la, Meadows.

— Je vous dis que...

La fureur tordit les traits du capitaine :

— La ferme ! Un peu plus tôt, je me serais préoccupé de découvrir qui vous êtes, et qui vous a envoyé. Mais maintenant, ça n'a plus d'importance. On n'a plus le temps. Et je sais de toute façon que vous n'avez pas eu la possibilité de raconter à qui que ce soit ce que vous aviez découvert.

— La police va me rechercher dès qu'on lui signalera ma disparition.

Un sourire carnassier découvrit les dents de Haydock :

— La police était ici, hier soir. Des braves types... tous deux des copains à moi. Ils m'ont posé un tas de questions sur Mr Meadows. Ils étaient très inquiets de sa disparition. Ils voulaient savoir quel avait été son comportement, ce qu'il avait dit. Et ils n'ont évidemment pas songé un instant – comment l'auraient-ils pu ? — que l'homme dont ils me parlaient se trouvait quasiment sous leurs pieds. Il est évident pour tout le monde que vous avez quitté cette maison en pleine santé. Et personne ne pensera jamais à venir vous chercher ici.

— Vous ne pourrez pas m'y garder indéfiniment ! lança Tommy avec colère.

D'un coup, Haydock retrouva un langage des plus britanniques :

— Ce ne sera pas nécessaire, mon cher vieux. Nous ne vous garderons que jusqu'à demain soir. J'attends un bateau, sur ma petite plage privée... et nous envisageons de vous faire faire une agréable promenade de santé – encore que j'ai le sentiment que vous ne serez plus en vie, ni même à bord, quand ce bateau arrivera à destination.

— Je me demande pourquoi vous n'en avez pas terminé tout de suite avec moi.

— Mais, mon cher, il fait très chaud, en ce moment. Il arrive que nos communications par mer soient interrompues et si tel était le cas... Vous m'avouerez qu'un cadavre a une manière bien à lui de faire connaître sa présence dans une maison...

— Je vois, dit Tommy.

Pour ce qui était de voir, il voyait.

L'issue ne faisait pas de doute. On le tiendrait en vie jusqu'à l'arrivée du bateau. À ce moment-là, on le tuerait, ou on le droguerait, et son corps serait jeté par-dessus bord, quelque part au large. Et si jamais on retrouvait sa dépouille, rien ne permettrait d'établir un rapport quelconque avec *Le Repos du contrebandier*.

— En fait, reprit Haydock avec un parfait naturel, j'étais seulement venu pour vous demander s'il est quoi que ce soit que nous puissions faire pour vous... euh... après ?

Tommy réfléchit :

— Merci, répondit-il. Mais je ne vais pas vous demander d'aller porter une mèche de mes cheveux à une pépé de Saint John's Wood ni rien de ce genre. Je lui manquerai pour les règlements de fin de mois... mais je ne doute pas qu'elle se consolera ailleurs dans les plus brefs délais...

Il lui fallait à tout prix, pensait Tommy, donner l'impression qu'il travaillait en solo. Aussi longtemps qu'aucun soupçon ne se portait sur Tuppence, la partie pouvait encore être gagnée. Même s'il n'était plus là pour la jouer.

— Comme vous voudrez, acquiesça Haydock. Si cependant vous voulez envoyer un message à votre... à votre *amie*, nous nous arrangerons pour qu'elle le reçoive.

Ainsi, malgré tout, Haydock était quand même désireux d'en savoir davantage sur ce mystérieux Mr Meadows. Eh bien ! c'était parfait. Tommy le laisserait sur sa faim.

Il secoua la tête :

— Non. Rien, vraiment.

— C'est donc une affaire entendue.

Affichant l'indifférence la plus complète, Haydock fit un signe à Appledore qui s'empressa de remettre en place cordes et bâillon. Les deux hommes sortirent, verrouillant la porte derrière eux.

Abandonné à ses réflexions, Tommy ne se sentit pas l'humeur au beau fixe. Il lui fallait affronter la perspective d'une mort qui se rapprochait à grande vitesse. Et il n'avait en outre aucun moyen de laisser, comme le petit Poucet, des indices permettant d'arriver à ce qu'il avait découvert.

Son corps était sans force, son cerveau singulièrement engourdi. Il se demanda s'il aurait pu mettre à profit la proposition de transmettre un message. Peut-être que si son cerveau avait réagi plus vite... Mais il n'entrevoyait aucune solution efficace.

Évidemment, Tuppence était toujours dans le coup. Mais que pourrait faire Tuppence ? Comme Haydock venait de le souligner, on n'établirait aucun rapport entre la disparition de Tommy et le vaillant capitaine de frégate. Tommy avait quitté *Le Repos du contrebandier* en parfaite santé. Il y aurait les déclarations de deux témoins irréprouchables pour le confirmer. Si Tuppence soupçonnait quelqu'un, ce ne serait certainement pas Haydock. Et d'ailleurs, pourquoi soupçonnerait-elle qui que ce soit ? Elle devait le croire en train de suivre une piste...

Bon Dieu de bois ! Si seulement il s'était mieux tenu sur ses gardes !...

Il y avait un rai de lumière dans la cave. Il provenait d'une plaque perforée, proche du plafond voûté, dans un coin. S'il parvenait à libérer sa bouche, il pourrait crier pour appeler à l'aide. Et quelqu'un pourrait l'entendre, encore que cela paraisse bien improbable.

Pendant une demi-heure, il s'acharna sur les cordes qui l'enserraient pour essayer de les détendre et tenta de venir à bout du bâillon en le mordant. Mais ce fut peine perdue : ceux qui l'avaient ligoté connaissaient leur métier.

Tommy estimait qu'on se trouvait à la fin de l'après-midi, et il pensait que Haydock était sorti. D'au-dessus de sa tête ne lui parvenait aucun bruit.

Ce maudit Haydock était probablement parti jouer au golf et ne manquerait pas d'alimenter les conversations du club-house par ses commérages sur la disparition de Meadows ! « Je l'ai eu à dîner avant-hier soir, dirait le capitaine. Il m'a paru tout ce

qu'il y a de normal. Et puis voilà, il s'est volatilisé dans la nuit... »

De rage, Tommy en grinçait des dents. Ce Haydock en Anglais cordial est plus vrai que nature ! Fallait-il que tout le monde soit aveugle pour n'avoir pas remarqué sa nuque à bourrelet de Prussien ? Même lui ne l'avait pas remarquée tout de suite. C'est incroyable ce qu'un comédien surdoué pouvait vous faire gober.

Et lui, il était là... Quel fiasco ! Quel lamentable fiasco ! Ficelé comme un poulet à rôtir. Et personne ne devinerait jamais où il se trouvait...

Si seulement Tuppence pouvait avoir un éclair de clairvoyance ! Elle n'était peut-être pas incapable de subodorer la vérité. Tuppence, parfois, voyait l'invisible...

Mais qu'est-ce que c'était que ça ?

Il concentra toute son ouïe sur un son lointain.

Ce n'était qu'un homme fredonnant une chanson.

Et lui, il était coincé là, bien incapable d'émettre un son pour attirer l'attention.

Le fredonnement se rapprochait. L'homme chantait abominablement faux.

Mais l'air, aussi massacré soit-il, Tommy le reconnaissait. Il datait de la guerre précédente, et l'actuel conflit l'avait remis à la mode :

*« Si sur terre vous étiez la seule fille,
Et si au monde j'étais le seul garçon... »*

Lui aussi, il avait souvent fredonné cette chanson, en 1917.

Maudit soit cet abruti ! Il ne pouvait pas chanter juste ?

Soudain, Tommy se raidit. Cette série de fausses notes lui était étrangement familière. Il n'y avait qu'un individu sur la planète pour massacrer toujours ce passage-là – et pour le massacrer toujours de cette façon-là !

« Bonté divine, c'est Albert ! » se dit Tommy.

Albert qui se baladait, insouciant, autour du *Repos du contrebandier*. Albert, si proche... Et lui, Tommy, ligoté, incapable de bouger ni pied ni patte, incapable d'émettre ne serait-ce qu'un son...

Hé, minute ! Peut-être pas aussi incapable que ça !

Il n'y avait pas trente-six possibilités, il n'y en avait qu'une... Pas aussi facile avec la bouche fermée qu'avec la bouche ouverte, mais une possibilité tout de même.

Et, avec l'énergie du désespoir, Tommy se mit à ronfler. Il avait fermé les yeux, prêt à simuler le plus profond sommeil si Appledore survenait. Et il ronflait, il ronflait à perdre haleine...

Un ronflement bref, un ronflement bref, un ronflement bref – un temps – un ronflement long, un ronflement long, un ronflement long – un temps – un ronflement bref, un ronflement bref, un ronflement bref...

Après avoir quitté Tuppence, Albert s'était senti profondément troublé.

L'âge venant, son processus de réflexion s'était notablement ralenti. Mais ledit processus demeurerait éminemment fiable.

La situation générale lui semblait pourrie.

Primo et d'une, il y avait cette pourriture de guerre.

« Ces foutus Boches ! » remâchait Albert, très sombre, mais presque sans rancune. Leurs « Heil Hitler ! », leur pas de l'oie, leur volonté de dominer le monde, leurs bombardements, leurs mitraillages – et, plus généralement, leur propension à se rendre insupportables à l'univers tout entier... Il fallait les arrêter coûte que coûte, il n'y avait pas à tortiller. Mais, jusqu'à présent, personne, à ce qu'il semblait, n'en avait été capable.

Secundo, voilà-t-il pas Mrs Beresford – personne bien sous tous rapports s'il en fût jamais – fourrée jusqu'au cou dans les pires ennuis et qui ne trouvait rien de mieux que d'essayer de s'y fourrer plus profondément encore. Comment c'est-il qu'il allait bien pouvoir s'y prendre pour la freiner des quatre fers ? Pas moyen, apparemment... Dressée contre la Cinquième Colonne, qu'elle était, la patronne – des salopards de première, entre parenthèses, cette racaille-là. Et dire qu'il y avait des Anglais bon teint dans le lot ! À vomir, que c'était !...

Et puis le patron... Lui qui savait si bien empêcher la patronne de foncer bille en tête dans le brouillard... Bref, le patron qui était porté manquant...

Il n'aimait pas ça du tout, Albert. Et il reniflait que « ces foutus Boches », ils étaient derrière tout ça.

Ouais... Ça sentait le pourri, cette affaire. Il ne devait rien y avoir là, comme qui dirait, que des mauvais coups à prendre...

En réalité, Albert avait peu de dons pour le raisonnement structuré. Comme la majorité des Anglais confrontés à un problème, il tournait autour du pot jusqu'à ce que – par miracle ? – les choses s'éclaircissent.

Ayant décidé qu'il fallait retrouver le patron, Albert, en bon chien fidèle, s'était mis en chasse.

Il ne s'était pas lancé à sa recherche selon un plan préétabli mais avait procédé comme s'il se fût agi de retrouver le sac à main de Mrs Albert ou de remettre la main sur ses lunettes lorsque la famille avait égaré l'un de ces deux objets essentiels. Dans de pareils cas, il partait de l'endroit où l'article manquant avait été vu pour la dernière fois et, de là, tirait son fil d'Ariane.

En l'occurrence, on savait que Tommy avait dîné avec le capitaine Haydock, au *Repos du contrebandier*, puis qu'il était revenu à *Sans Souci* et que, la dernière fois qu'on l'avait vu, il en franchissait la grille.

Par conséquent, Albert avait grimpé la colline jusqu'à *Sans Souci* et, plein d'espoir, passé cinq bonnes minutes à en contempler l'entrée. Mais rien de notable ne s'étant présenté à ses yeux, il avait, après un soupir, pris à petits pas le chemin du *Repos du contrebandier*.

Comme le major Bletchley, Albert s'était, lui aussi, rendu au cinéma de Leahampton, et il en était sorti vivement impressionné par le thème du *Troubadour vagabond*. Pour ce qui est d'être romanesque, c'était romanesque ! Et comment ne pas être frappé par la similitude des situations ? Tout comme Larry Cooper, la vedette du film, n'incarnait-il pas un fidèle Blondel recherchant sans trêve ni repos son maître emprisonné ? Et tout comme Blondel, n'avait-il pas jadis – aux temps heureux de sa jeunesse folle – combattu au côté de son seigneur ? Pour l'heure, il était victime d'une cruelle félonie, le seigneur en question, et il n'était personne, hormis le féal Blondel, pour tenter de le retrouver afin de le rendre aux bras aimants de la reine Bérengère.

Albert s'arracha un soupir au souvenir de la douce mélodie « Richard, ô mon roi », que le toujours fidèle troubadour avait entonnée d'un donjon à l'autre :

*« Oh ! qu'il est malheureux, qui n'apprend la chanson.
Qui, de la mélodie, peine à saisir le son.
Il peut bien siffloter, comme le merle moqueur,
Et répéter sans fin tout ce qu'il sait par cœur... »*

Par cœur, lui, il ne savait que :

*« Si sur terre vous étiez la seule fille,
Et si au monde j'étais le seul garçon... »*

Albert s'arrêta de fredonner pour mieux observer les barrières, toutes peintes de blanc, du *Repos du contrebandier*. C'était là... Là que le patron était venu dîner.

Il monta un peu plus haut.

Rien... Rien que de l'herbe, et quelques moutons.

On ouvrit les portes du *Repos du contrebandier* et une voiture en sortit, conduite par un homme élégant. Sur le siège, à côté de lui, il y avait des clubs de golf. La voiture s'élança dans la descente.

« Ça, c'est le capitaine Haydock, se dit Albert. Ça fait pas un pli. »

Il s'approcha pour mieux observer les lieux : c'était coquet comme tout. Joli jardin... Vue superbe...

Rien à redire, c'était chouette.

« Je vous dirais des mo-ots si chouet-ettes-euh », fredonna-t-il d'une voix de mêlé-casse.

Un homme sortit par une petite porte, une bêche à la main, puis disparut bientôt.

Albert faisait pousser dans son jardinet des capucines et quelques laitues. Son intérêt redoubla.

Il se rapprocha du *Repos du contrebandier* et finit par en franchir les barrières. Oui, c'était pas pour dire mais c'était coquet, comme coin.

Lentement, il en fit le tour. En contrebas, il y avait comme une sorte de terrasse aménagée en potager. L'homme qu'il avait vu sortir de la maison s'y affairait.

Très intéressé, Albert l'observa longuement. Puis il se retourna pour examiner la maison.

« Y a pas, c'était coquet, pensa-t-il pour la énième fois. Bien le genre d'endroit où tout officier de la Royal Navy souhaiterait prendre sa retraite. Et dire que c'était là que le patron avait dîné ce fameux soir... »

À pas lents, Albert fit et refit le tour de la maison qu'il contemplait comme il avait regardé les grilles de *Sans Souci* – plein d'espoir, comme s'il demandait aux pierres de lui révéler la vérité.

Et ainsi allait-il, Blondel du XX^e siècle en quête de son maître et fredonnant pour se donner du cœur au ventre :

*« On ferait des cho-oses si chouet-ettes-euh,
Je vous dirais des mo-ots si chouet-ettes-euh,
Pour faire des cho-oses si chouet-ettes-euh... »*

Eh là !... Il y avait une erreur quelque part. Ce couplet-là, il l'avait déjà chanté.

Tiens ! ça c'était marrant ! Le capitaine élevait des porcs ou quoi ? Un grognement profond lui parvenait. Rigolo... ça faisait comme si que les porcs étaient tenus dans la cave. Drôle d'endroit, pour des cochons !

Non, ça pouvait pas être des cochons. S'agissait plutôt d'un particulier qui piquait un roupillon. Un roupillon dans la cave, à ce qui semblait.

Pour un roupillon, c'était le bon jour. Mais tu parles d'un endroit pour pioncer ! Nez au vent, Albert s'approcha.

C'était de là que ça venait – de cette espèce de soupirail. *Rron, rron, rron... Pfuuuuhh, pfuuuhh, pfuuuhh... Rron, rron, rron...* Pas banal comme manière de ronfler... ça lui rappelait quelque chose...

« Sacré bon Dieu ! se dit Albert. Voilà ce que c'est – un SOS. Point, point, point, trait, trait, trait, point, point, point... »

Il jeta autour de lui un rapide coup d'œil.

Puis il s'agenouilla. Et, de l'index, tapota sur la grille du soupirail un rapide message.

Quoique Tuppence se soit couchée la veille pleine d'optimisme, elle traversa une sévère phase de dépression en s'éveillant, à ces heures incertaines de l'aube où le moral du genre humain est au plus bas.

Mais, à la table du petit déjeuner, elle retrouva tout son allant, en découvrant sur son assiette une lettre. L'adresse avait été tracée, maladroitement semblait-il, d'une écriture inclinée vers la gauche.

Il ne s'agissait pas d'un message de Douglas, de Cyril ou de Raymond, non plus que d'une de ces correspondances camouflées qui lui parvenaient avec ponctualité et qui se résumaient, ce jour-là, à une carte postale aux couleurs criardes représentant un clown. Le texte, gribouillé, indiquait seulement : « Pardon de n'avoir pas écrit plus tôt. Tout va bien. Maudie. »

Cette carte, Tuppence la mit de côté. Et elle ouvrit l'enveloppe :

Chère Patricia,

Tante Gracie, je le déplore, est au plus mal. Non que les médecins la disent explicitement en train de flancher, mais j'estime qu'il n'y a plus guère d'espoir. Si vous souhaitez la revoir avant la fin, je pense qu'il serait bon que vous veniez dès aujourd'hui. Si vous prenez le train de 10 h 20, un ami vous attendra à Yarrow avec sa voiture.

En dépit de la tristesse des circonstances, je me réjouis de vous revoir.

*Affectueusement,
Penny Dirondelle*

Non sans difficulté, Tuppence prit la mine affligée qu'exigeaient les convenances et soupira profondément en reposant la lettre.

Elle ne pouvait en faire plus pour réprimer sa jubilation.

Cette bonne vieille Penny Dirondelle !...

Bénéficiant d'un auditoire plein de sympathie, en l'occurrence Mrs O'Rourke et miss Minton, Tuppence détailla longuement le contenu de la lettre et broda d'abondance sur la forte personnalité de tante Gracie, son caractère indomptable, son indifférence aux bombardements et au danger, et sur la maladie qui était en train de l'emporter. Miss Minton manifesta une certaine curiosité de la nature exacte de l'affection en question, qu'elle compara avec passion aux troubles dont souffrait sa cousine Selina. Tuppence, un peu confuse, se trouva prise entre diabète et hydropisie, mais elle s'en tira en évoquant des complications rénales. Quant à Mrs O'Rourke, elle voulut à toute force savoir si la mort de la vieille dame apporterait à Tuppence quelques avantages financiers. Il lui fut répondu que le cher Cyril avait toujours été le préféré de tante Gracie et, par surcroît, son filleul.

Le petit déjeuner achevé, Tuppence téléphona à la couturière pour annuler l'essayage, dans l'après-midi, d'une veste et d'une jupe. Puis elle se mit en quête de Mrs Perenna, à qui elle expliqua qu'elle s'absentait pour une nuit, et peut-être deux.

Mrs Perenna ne manqua pas de prononcer les condoléances que dictaient les usages. Ce matin, elle paraissait lasse, et son visage portait les stigmates de la fatigue.

— Toujours pas de nouvelles de Mr Meadows, dit-elle. Cela devient de plus en plus bizarre, non ?

— Je suis sûre qu'il a eu un accident, soupira Mrs Blenkinsop. C'est ce que j'ai toujours dit.

— Mais enfin, Mrs Blenkinsop, si c'est un accident, on devrait nous en avoir informés, maintenant.

— En ce cas, quelle est votre opinion ? demanda Tuppence.

Mrs Perenna secoua la tête :

— En vérité, je ne sais que dire. Je suis bien d'accord avec vous qu'il ne peut pas être parti... volontairement. Nous aurions reçu un mot de lui, maintenant.

— L'insinuation selon laquelle il aurait filé courir la prétentaine est parfaitement injustifiée ! s'indigna rétrospectivement Mrs Blenkinsop. C'est cet affreux major Bletchley qui l'a lancée. Non, s'il n'a pas eu d'accident, il a perdu la mémoire. Je crois que c'est beaucoup plus courant qu'on ne l'imagine en général – tout particulièrement dans les périodes troublées comme celle que nous traversons actuellement.

Mrs Perenna pinça les lèvres et arbora une expression des plus dubitatives. Elle darda sur Tuppence ses yeux vifs :

— À la réflexion, Mrs Blenkinsop, nous ne savons pas grand-chose sur le compte de Mr Meadows, après tout.

— Que voulez-vous dire par là ? s'emporta Tuppence.

— Oh ! je vous en prie, ne vous en prenez pas à moi ! *Moi*, je n'y ai jamais cru – pas une seconde...

— Vous n'avez pas cru à *quoi* ?

— À la rumeur qui circule.

— Mais, enfin, quelle rumeur ? Pourquoi est-ce que je ne suis au courant de rien ?

— Parce que personne n'a sans doute jugé bon de *vous* en parler. En réalité, je ne sais pas d'où c'est venu. Je crois que c'est Mr Cayley qui y a fait allusion le premier. Bien sûr, c'est un homme plutôt soupçonneux, si vous me suivez...

Tuppence fit appel à toutes ses réserves de patience pour se contenir :

— Je vous en prie, dites-moi de quoi il s'agit.

— Eh bien ! voyez-vous, on a insinué que Mr Meadows pourrait être un agent ennemi – un membre de cette horrible Cinquième Colonne.

Tuppence joua à merveille le rôle de Mrs Blenkinsop outragée :

— *Jamais* je n'ai entendu idée aussi ridicule !...

— Moi non plus. Je ne crois pas qu'il y ait rien de vrai là-dedans. Mais il faut avouer qu'on a souvent vu Mr Meadows avec notre jeune Allemand. Et il paraîtrait qu'il a posé pas mal de questions sur les procédés de fabrication à l'usine chimique... Du coup, les gens s'imaginent qu'ils travaillaient main dans la main.

— Vous n’allez pas me dire que, vous aussi, vous soupçonnez Karl, Mrs Perenna ?

Un spasme déforma les traits de la logeuse :

— Je voudrais pouvoir être sûre qu’il n’y a rien de vrai dans cette histoire.

— Pauvre Sheila, murmura Tuppence.

— Elle a le cœur brisé, grinça Mrs Perenna, le regard dur. Mais pourquoi a-t-il fallu que ça se passe comme ça ? Pourquoi n’est-elle pas allée s’amouracher de quelqu’un d’autre ?

— Parce que la vie est ainsi faite.

— Vous avez raison, répliqua Mrs Perenna, amère et la voix sourde. La vie s’arrange toujours pour vous réduire en miettes. L’existence, ce n’est que chagrin et douleur, et puis poussière et cendres. J’en ai assez de la cruauté. Assez de l’injustice. Ce que je voudrais, c’est que tout explose, que tout vole en éclats – que nous puissions tous repartir de zéro, sans cette accumulation de règles et de lois... sans la domination des nations les unes sur les autres... Ce que je voudrais...

La tirade de Mrs Perenna fut interrompue par une quinte de toux, profonde, catarrheuse : Mrs O’Rourke se tenait sur le seuil, et la somme de ses rondeurs occupait tout l’encadrement de la porte.

— Je vous dérange ? s’enquit-elle.

Comme quand on passe une éponge sur un carrelage, toute trace de colère et de ressentiment s’effaça en un instant des traits de Mrs Perenna, laissant à peine le léger froncement de sourcils bien naturel chez une hôtelière qui s’inquiète du sort de ses clients.

— Mais pas du tout, Mrs O’Rourke, répondit Mrs Perenna. Nous étions en train de nous demander ce qui avait bien pu arriver à Mr Meadows. C’est incroyable que la police ne parvienne pas à retrouver sa trace.

— La police ! jeta Mrs O’Rourke avec un mépris écrasant. À quoi pourrait-elle bien servir dans un cas pareil ? À rien ! À moins que rien ! Ils sont tout juste capables d’infliger des contraventions aux automobilistes et à tomber sur le paletot des malheureux qui n’ont pas payé la taxe sur les chiens.

— C'est quoi, votre théorie, Mrs O'Rourke ? s'enquit Tuppence.

— Vous êtes au courant des bruits qui courent ?

— Que ce serait un fasciste et un agent ennemi ? Oui, fit Tuppence, glaciale.

— Eh bien ! ce n'est peut-être pas si faux que ça, rétorqua Mrs O'Rourke, pensive. Voyez-vous, dès le début, il y a quelque chose qui m'a intriguée chez cet individu. Je l'ai observé, ça je vous prie de le croire...

Elle décocha à Tuppence un sourire appuyé. Et, comme tous les sourires de Mrs O'Rourke, il exprimait une certaine férocité — c'était le sourire d'une ogresse :

— Il a tout sauf l'air d'un homme qui s'est retiré des affaires et qui ne sait pas quoi faire pour tuer le temps. Si je devais préciser mon jugement, je dirais qu'en débarquant ici il avait déjà une idée bien précise derrière la tête.

— Et quand la police s'est lancée sur ses traces, il a disparu. C'est à cela que vous pensez ?

— Peut-être bien, laissa tomber Mrs O'Rourke. Et vous, Mrs Perenna, vous avez une opinion ?

— Je ne sais pas, soupira Mrs Perenna. C'est une histoire bien déplaisante. Et qui suscite trop de commérages.

— Bah ! ce ne sont pas ces commérages-là qui risquent de vous faire du tort. Vos pensionnaires en font leurs choux gras. Ils discutent, ils se montent le bourrichon. Et ils vont finir par conclure que le doux, l'inoffensif Mr Meadows s'apprêtait à nous mettre une bombe sous l'oreiller !

— Mais vous ne nous avez toujours pas dit le fond de votre pensée, insista Tuppence.

Mrs O'Rourke sourit, du même sourire carnassier :

— Je pense que notre homme est bien tranquille dans son petit coin. Bien tranquille...

« Elle en parle comme si elle était bel et bien au courant, pensa Tuppence. Mais Tommy n'est certainement pas là où elle croit ! »

Elle remonta pour se préparer. Dans le corridor, elle croisa Betty Sprot qui arrivait en trotinant de chez les Cayley et arborait un sourire espiègle.

— Eh bien ! ma souris, qu'est-ce que tu as encore fabriqué ?

Betty se contenta de gazouiller :

— *Petit jars, petite oie...*

Tuppence, gaiement, chanta à son tour :

— *En haut...*

Et, prenant Betty, elle l'éleva au-dessus de sa tête :

— *Et puis en bas...*

Et elle reposa l'enfant sur le sol.

Mrs Sprot survint à ce moment précis. Elle cherchait Betty pour l'habiller avant sa promenade.

— Cacher ? demanda Betty, pleine d'espoir. Cacher ?...

— Non, chérie, on ne peut pas jouer à cache-cache maintenant.

Tuppence entra dans sa chambre et se coiffa d'un chapeau. C'était la poisse que de devoir porter un chapeau. Tuppence Beresford n'en portait jamais – ce qui ne l'empêchait pas d'estimer que Patricia Blenkinsop ne serait jamais sortie en cheveux.

Elle remarqua que quelqu'un avait changé la disposition de ses chapeaux dans la penderie. Avait-on fouillé sa chambre ? Eh bien, qu'on fouille ! On ne trouverait rien qui puisse susciter le moindre doute sur l'irréprochable Mrs Blenkinsop.

Elle eut soin d'abandonner, bien en vue sur la coiffeuse, la lettre de Penny Dirondelle, et descendit.

Elle franchit la grille à 10 heures. Elle était en avance. Elle regarda le ciel et, ce faisant, marcha dans une flaque sombre. Mais elle ne s'en aperçut apparemment pas et poursuivit son chemin.

Dans sa poitrine, son cœur sautait d'allégresse.

Réussir !... Réussir !... Ils allaient réussir !...

*

Yarrow n'était qu'une petite gare de campagne, assez éloignée du village.

Une voiture attendait devant la « sortie voyageurs ». Un jeune homme à l'aspect avenant tenait le volant. Voyant arriver

Tuppence, il porta à la visière de sa casquette une main respectueuse, mais son geste manquait de naturel.

Tuppence donna quelques coups de pied dans le flanc d'un des pneus :

— Il ne serait pas un peu à plat ?

— Nous n'avons pas loin à aller, madame.

Elle hocha la tête et monta.

Ils se dirigèrent non vers le village, mais vers les collines. Après avoir franchi une côte escarpée, ils s'engagèrent dans un chemin de traverse qui s'enfonçait dans un ravin profond. Une silhouette s'échappa de l'ombre d'un bouquet d'arbres pour s'avancer à leur rencontre.

La voiture s'arrêta et Tuppence, ouvrant la portière, serra la main d'Antony Marsdon.

— Tout va bien pour Beresford, dit-il tout de suite. Nous l'avons localisé hier. Il est prisonnier – ceux d'en face l'ont eu –, mais nous avons de très bonnes raisons de le laisser dans son trou pour une douzaine d'heures encore. Voyez-vous, il y a un petit bateau qui doit accoster ce soir dans un endroit très précis... et nous tenons à l'arraisonner. C'est pour ça qu'on va le laisser là où il est. Pas question de montrer le bout de notre nez avant la dernière minute.

Il lança à Tuppence un regard anxieux :

— Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Évidemment, voyons !

Tuppence ne quittait pas des yeux une masse informe de tissu à moitié dissimulée par les arbres.

— Je vous garantis qu'il s'en tirera sans problème, reprit le jeune homme, très grave.

— Bien sûr, que Tommy s'en tirera sans problème ! jeta Tuppence, agacée. Vous n'avez pas besoin de me parler comme si j'étais une gamine en bas âge. Nous avons toujours été partants, lui et moi, pour prendre un certain nombre de risques. Mais, bon sang, qu'est-ce que c'est que ce machin, là-bas ?

Tony Marsdon hésita :

— Eh bien... euh... Voilà... J'ai l'ordre de vous faire une proposition. Mais... eh bien, franchement, ça ne me plaît pas. Voyez-vous...

Tuppence le fixa, glaciale :

— Puis-je savoir pourquoi ça ne vous plaît pas ?

— C'est-à-dire que... enfin zut !... vous êtes la mère de Deborah. Et... ce que je veux dire c'est qu'est-ce que dirait Deb si... si...

— Si je prenais un mauvais coup ? Personnellement, si j'étais à votre place, je ne lui en parlerais pas. Celui qui a dit qu'on a toujours tort de donner des explications était dans le vrai.

Elle sourit, enjouée :

— Mon cher garçon, je sais très bien ce que vous pensez. Qu'il est parfait pour vous, et pour Deborah, et pour les jeunes en général, de jouer au petit soldat, mais qu'il faut garder dans du coton les croulants de mon genre. Et voyez-vous, ça ne tient pas debout. Parce que, s'il faut que des gens soient liquidés, il vaut mieux que ce soient justement les croulants, qui ont déjà vécu le meilleur de leur vie. Et puis, je vous en prie, arrêtez de me prendre pour une vache sacrée... Oubliez un peu que je suis la mère de Deborah. Et dites-moi très simplement à quel travail difficile et dangereux on a pensé pour moi.

— Vous savez, s'enthousiasma le jeune homme, je pense que vous êtes formidable !... Tout bonnement formidable !...

— Laissons là les compliments. Je nourris déjà une certaine admiration à l'égard de ma propre personne. Alors ce n'est pas la peine que vous fassiez chorus... Bon... Quel est le projet ?

D'un geste, Tony montra le tas de tissu :

— C'est ce qui reste d'un parachute.

— Ah, ah ! dit Tuppence, les yeux brillants.

— Un parachutiste isolé. Par chance, les volontaires de la Défense locale du coin sont doués. Ils ont repéré la descente, et ils ont pu s'emparer d'elle.

— *D'elle ?*

— Oui, *elle*. Une femme habillée en infirmière hospitalière.

— Je regrette bien qu'elle n'ait pas été déguisée en bonne sœur, commenta Tuppence. Il court tellement d'histoires de fausses religieuses qu'on a pu arrêter parce qu'elles exhibaient de gros bras velus en payant leur ticket de bus...

— Eh bien ! non, ce n'était pas une religieuse, ni un homme habillé en femme. C'était une vraie femme de taille moyenne, plutôt fluette, dans la quarantaine, avec des cheveux bruns.

— Autrement dit, quelqu'un qui me ressemble assez ?

— Nous y voilà.

— Et alors ?

— La suite des événements dépend de vous, souffla Tony.

— Je suis partante, sourit Tuppence. Où dois-je aller et que dois-je faire ?

— Je dois reconnaître, Mrs Beresford, que vous avez du *cran*. Et des nerfs en acier chromé.

— Où dois-je aller, et que dois-je faire ? répéta Tuppence avec impatience.

— Malheureusement, les instructions que nous avons trouvées sur la bonne femme étaient maigres. Dans une de ses poches, il y avait un petit papier qui portait, en allemand : « Marcher jusqu'à Leatherbarrow. Plein est à partir du calvaire. 14 St Asalph's Road. Dr Binion. »

Tuppence leva le nez. Au sommet de la colline se dressait une croix de pierre.

— C'est bien ça, expliqua Tony. Toute la signalisation a été enlevée, bien sûr. Mais Leatherbarrow est un assez gros bourg et, en marchant plein est, vous ne pouvez pas le manquer.

— C'est loin ?

— Huit bons kilomètres.

— Un excellent exercice avant le déjeuner, remarqua Tuppence avec une légère grimace. J'espère que le bon Dr Binion pensera à m'inviter à sa table quand j'arriverai.

— Vous parlez allemand, Mrs Beresford ?

— Juste assez pour me débrouiller au restaurant. Non, il faudra que je m'en tienne à l'anglais, et que je prétende que tels sont mes ordres.

— C'est bigrement risqué.

— Absurde ! Qui pourrait imaginer qu'il y a eu substitution ? Ou bien est-ce que, par hasard, tout le monde sait déjà, à dix lieues à la ronde, qu'une parachutiste a été arrêtée ?

— Le chef de la police garde au placard les deux volontaires qui l'ont capturée. Pas question de les laisser se balader dans la nature, à raconter leur exploit !

— Mais quelqu'un peut quand même avoir vu le parachutage ? Ou en avoir entendu parler ?

Tony sourit :

— Chère Mrs Beresford, il n'est pas de jour sans que le bruit coure qu'on a vu un, deux, trois, quatre, ou même cent parachutistes !...

— Je dois reconnaître que ce n'est probablement pas faux. Eh bien ! allons-y.

— Nous avons là toutes les affaires de la dame. Et une auxiliaire de la police, virtuose en matière de maquillage. Venez.

Le bosquet abritait un apprentis en mauvais état. Devant la porte se tenait une femme entre deux âges, l'air sérieux. Elle toisa Tuppence des pieds à la tête et eut un hochement de tête approbateur.

Dans l'apprentis, Tuppence prit place sur une caisse renversée et se soumit aux soins experts de la maquilleuse. Finalement, l'artiste se redressa et contempla son œuvre avec satisfaction :

— Voilà. Je crois que nous sommes arrivés à un résultat satisfaisant. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

— C'est parfait, approuva Tony.

Tuppence se regarda de près dans le miroir que la maquilleuse lui tendait et réprima avec peine un cri de surprise : ses sourcils avaient été en partie épilés et passés au mascara, ce qui changeait toute son expression. Cachés par ses cheveux, de petits morceaux d'adhésif collés devant ses oreilles tendaient la peau et en raffermirent les contours. Une petite quantité de mastic, appliquée sur l'arête du nez, lui donnait un profil inattendu, en bec d'aigle. Un crayon habile et quelques touches de poudre, disposées aux bons endroits, lui donnaient quelques années de plus et conféraient un pli amer aux coins de ses lèvres. Le visage tout entier portait la marque d'un contentement un peu stupide.

— C'est remarquable, admira Tuppence.

Elle toucha prudemment le bout de son nez.

— Il va falloir faire très attention, ordonna la maquilleuse.

Elle lui tendit deux petits coussinets d'une sorte de caoutchouc mousse :

— Vous pensez que vous supporteriez de garder ça dans vos joues ?

— Il faudra bien, grinça Tuppence.

Elle glissa les deux objets dans sa bouche et, prudemment, fit aller et venir sa mâchoire :

— Oui, ça va. Ce n'est pas trop désagréable.

Tony s'éclipsa discrètement et Tuppence put quitter ses vêtements pour revêtir ceux de la prétendue infirmière. Malgré des épaules un peu étroites, ils ne lui allaient pas trop mal. Le bonnet bleu foncé complétait le personnage. Mais elle refusa catégoriquement les chaussures à bouts carrés :

— Si je dois faire huit kilomètres, autant que ce soit avec les miennes, trancha-t-elle.

Tony et la maquilleuse considérèrent cette exigence comme d'autant plus raisonnable que Tuppence portait des souliers de marche, bleu marine, aux épaisses semelles, qui s'accordaient très bien à l'uniforme.

Elle vérifia avec intérêt le contenu du sac à main, bleu marine lui aussi : un poudrier, mais pas de rouge à lèvres. Deux livres, quatorze shillings et six pence. Un mouchoir. Et une carte d'identité au nom de Freda Elton, 4 Manchester Road, à Sheffield.

Tuppence mit dans le sac sa propre poudre et son bâton de rouge. Puis elle se leva, prête à partir.

Tony Marsdon détourna la tête, le regard fuyant :

— Je me sens moche de vous laisser faire ça !

— Je sais ce que vous éprouvez.

— Mais pour nous, c'est vital. Vital que... que nous sachions où et comment ils vont attaquer.

Gentiment, Tuppence lui tapota le bras :

— Ne vous inquiétez pas, mon garçon. Et, croyez-le ou non, je m'amuse comme une folle.

— Vous êtes formidable, il n'y a pas d'autre mot, répéta Tony Marsdon.

Plus très solide sur ses jambes, Tuppence contempla la façade du 14 St Asalph's Road. À la vue de la plaque, elle nota que le Dr Binion n'était pas médecin, mais qu'il exerçait la profession de dentiste.

Du coin de l'œil, elle repéra Tony Marsdon, un peu plus loin dans la rue, au volant d'une décapotable qui se donnait des allures de bolide de course.

On avait jugé plus sage que Tuppence se conforme aux instructions données à la prétendue infirmière.

Une arrivée en voiture n'aurait pas manqué d'être remarquée.

Deux avions ennemis avaient d'ailleurs survolé les collines en effectuant de grands cercles à basse altitude, et leurs pilotes avaient ainsi pu repérer la silhouette solitaire de l'infirmière arpentant la campagne.

Tony, accompagné de l'auxiliaire de la police aux talents insoupçonnés, était parti en voiture dans la direction opposée puis, après de longs détours, était venu prendre position à St Asalph's Road. Tout était paré. Chacun des protagonistes était en place.

« Les portes de l'arène sont ouvertes, songea Tuppence. Entrée de la martyre chrétienne promise aux lions. Pas de doute, personne ne pourra dire que je n'aurai pas tout fait dans ma vie... »

Elle traversa la rue et sonna, sans cesser, cependant, de se demander quels étaient les sentiments réels de Deborah pour Antony Marsdon. Une femme âgée ouvrit la porte. Elle avait un visage impassible de paysanne aux traits rudes... Des traits qui n'avaient rien d'anglais.

— Je voudrais voir le Dr Binion, dit Tuppence.

La femme la regarda de haut en bas :

— Vous devez être miss Elton, l'infirmière ?

— Oui.

— Veuillez me suivre jusqu'au cabinet du docteur.

Elle fit entrer Tuppence et referma la porte derrière elle. Tuppence se retrouva dans un vestibule étroit, au sol recouvert de linoléum.

La femme la précéda dans l'escalier et, au premier étage, ouvrit une porte :

— Attendez ici, je vous prie. Le docteur va venir.

Sur quoi elle s'en fut, refermant la porte derrière elle.

C'était un cabinet dentaire des plus ordinaires, aux instruments vieillots et plutôt mal entretenus.

Jetant un coup d'œil au fauteuil, Tuppence sourit à la pensée que, pour une fois, il n'évoquait aucune de ses angoisses coutumières. Certes, elle ressentait « la peur du dentiste ». Mais pour des motifs bien différents que d'habitude...

Dans un instant, la porte allait s'ouvrir et le « Dr Binion » ferait son entrée. À quoi donc pourrait bien ressembler le Dr Binion ? Serait-ce un inconnu ? Ou quelqu'un qu'elle connaissait déjà ? Si c'était la personne qu'elle s'attendait plus ou moins à voir...

La porte s'ouvrit.

Et l'homme qui entra n'avait rien de commun avec celui que Tuppence avait peu ou prou prévu de rencontrer. C'était quelqu'un à qui elle n'avait jamais pensé comme à un suspect envisageable.

C'était le capitaine Haydock.

14

Un flot tumultueux de suppositions sur le rôle qu'avait bien pu jouer le capitaine Haydock dans la disparition de Tommy traversa l'esprit de Tuppence, mais elle décida résolument de les laisser de côté : il lui fallait rester en pleine possession de tous ses moyens.

Le capitaine allait-il ou non la reconnaître ? La question ne manquait pas d'intérêt.

Elle s'était si bien préparée à ne manifester – quelle que soit la personne qu'elle rencontrerait – ni surprise ni curiosité, qu'elle avait la quasi-certitude de s'être, jusqu'à présent, montrée à la hauteur de la situation.

Elle se leva et se tint très droite, dans une attitude respectueuse – celle qu'aurait adoptée naturellement une Allemande bon teint en présence d'un représentant de la race des Seigneurs.

— Ainsi, vous êtes arrivée, dit le capitaine.

Il s'exprimait en anglais, et son comportement ne différait en rien de celui qu'il observait de coutume.

— Oui, répondit Tuppence.

Et, comme si elle présentait des lettres de créance, elle ajouta :

— Je suis miss Elton, infirmière.

Haydock sourit, comme à une fine plaisanterie :

— Miss Elton, infirmière ! Excellent !

Il la scruta d'un œil approbateur :

— Vous me semblez parfaite.

Tuppence inclina la tête, mais se tut. Elle voulait lui laisser l'initiative.

— Vous savez, je suppose, continua le capitaine, ce que vous avez à faire. Asseyez-vous, je vous prie.

Tuppence obtempéra :

— On m'a dit que c'est vous qui me donneriez des instructions détaillées.

— Très juste, répliqua Haydock, d'un ton teinté d'ironie. Vous connaissez le jour ?

— Le 4.

Haydock ne parvint pas à dissimuler son étonnement et plissa un front contrarié :

— Ainsi vous savez cela, grommela-t-il.

Il y eut un silence, puis Tuppence reprit :

— Consentirez-vous à me dire ce que je dois faire ?

— Chaque chose en son temps, ma chère, répliqua Haydock qui marqua un temps avant de poursuivre : Vous avez, à n'en pas douter, entendu parler de *Sans Souci* ?

— Non.

— Non ?...

— Non, répéta fermement Tuppence.

« Voyons un peu comment tu vas te débrouiller avec ça, mon bonhomme », pensa-t-elle.

Un sourire sardonique fleurit sur les lèvres du capitaine Haydock :

— Alors vous n'avez jamais entendu parler de *Sans Souci* ? Voilà qui m'étonne beaucoup... Parce que, voyez-vous, *j'avais comme l'impression que vous y êtes installée depuis le mois dernier...*

Il y eut un silence de mort. Puis Haydock cracha :

— Qu'en pensez-vous, Mrs Blenkinsop ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Dr Binion. J'ai été parachutée ce matin.

Haydock sourit à nouveau, d'un sourire résolument déplaisant :

— Quelques mètres de tissu jetés dans un buisson peuvent faire admirablement illusion. Et puis, chère madame, je ne suis pas le Dr Binion. Officiellement, le Dr Binion est mon dentiste... Il a la complaisance de me prêter son cabinet de temps à autre.

— Vraiment ?

— Mais oui, Mrs Blenkinsop ! Ou peut-être préféreriez-vous que je vous appelle par votre vrai nom, Mrs Beresford ?

Un silence de mort s'instaura encore une fois. Tuppence respira à fond.

Haydock hocha lentement la tête :

— Vous voyez, la partie est terminée. « Tu es entrée dans mon salon, dit l'araignée à la mouche. »

Tuppence entendit un claquement. Haydock venait d'armer un pistolet à l'acier bleui. Le capitaine reprit sèchement :

— Je vous conseille de ne pas faire le moindre bruit, ni d'essayer d'ameuter le voisinage ! Vous seriez morte avant même d'avoir eu le temps de dire ouf. Et quand bien même vous parviendriez à crier, cela n'attirerait pas l'attention. Tout le monde sait que les patients sous chloroforme poussent souvent des cris.

— Vous semblez avoir pensé à tout, concéda Tuppence. Mais vous est-il venu à l'idée que j'ai des amis qui savent où je suis ?

— Ah, ah ! Vous me faites le coup classique du beau sauveur aux yeux bleus – aux yeux noisette, dans le cas qui nous occupe ! Le jeune Antony Marsdon. Je vous demande bien pardon, Mrs Beresford, mais il se trouve que le jeune Antony auquel vous songez est l'un de nos plus fervents partisans dans ce pays. Comme je vous le disais tout à l'heure, quelques mètres de tissu suffisent pour créer une belle illusion d'optique. Vous avez gobé sans broncher notre histoire de parachute.

— Je ne vois pas à quoi rimait cette mise en scène !

— Non ? Nous ne souhaitons pas que vos amis puissent trop facilement retrouver votre trace, figurez-vous. Encore que, la retrouveraient-ils, ça ne les mènerait qu'à Yarrow, et à un homme au volant d'une voiture. Le fait qu'une infirmière qui ne vous ressemble pas pour deux sous soit arrivée à pied à Leatherbarrow entre 1 et 2 ne court guère le risque d'être rapproché de votre disparition.

— Très ingénieux, commenta Tuppence.

— J'admire votre sang-froid, répliqua Haydock. Je vous assure, je l'admire énormément. Je regrette d'avoir à employer avec vous des méthodes coercitives... Mais il nous est vital de savoir avec précision tout ce que vous avez pu découvrir à *Sans Souci*.

Tuppence s'abstint de répondre.

— Je ne saurais trop vous conseiller de vous mettre à table, poursuivit Haydock d'une voix tranquille. Entre autres appareils variés, la roulette est un des instruments les plus efficaces que prodigue un cabinet dentaire...

Tuppence se contenta de lui jeter un regard méprisant.

Haydock se carra dans son fauteuil :

— Oui... Je reconnais que vous ne manquez pas de courage. C'est le cas, en général, des femmes de votre type racial. Mais que faites-vous de l'autre partie du tableau ?

— À quoi faites-vous allusion ?

— Je parle de votre mari, Thomas Beresford, qui séjournait récemment à *Sans Souci* sous le pseudonyme de Mr Meadows et qui, à l'heure qu'il est, se morfond dans ma cave, ficelé comme un saucisson.

— Je ne vous crois pas ! s'écria Tuppence.

— À cause de la lettre de Penny Dirondelle ? N'avez-vous pas encore compris qu'il s'agissait seulement d'une manière de chef-d'œuvre de notre jeune ami Antony ? Il faut avouer qu'en lui confiant votre code confidentiel, vous vous livriez à lui pieds et poings liés.

— Alors Tommy..., fit Tuppence d'une voix qui tremblait. Alors Tommy...

— Tommy, coupa le capitaine Haydock, est là où il n'a jamais cessé d'être – entièrement à ma merci. Maintenant, tout dépend de vous. Si vous répondez comme il faut à mes questions, il aura encore une chance. Sinon... je serai forcé d'en revenir à ce que j'avais prévu de prime abord. On l'assommera, on l'embarquera au large et on le jettera par-dessus bord.

Tuppence réfléchit, puis :

— Que voulez-vous savoir ?

— Je veux savoir à quel service vous appartenez. Je veux savoir par quel moyen vous communiquez avec votre contact, ou vos contacts. Je veux savoir ce qu'il y avait dans vos rapports. Je veux savoir ce que vous savez...

Tuppence haussa les épaules :

— Je pourrais vous débiter n'importe quels bobards.

— Vous ne le ferez pas. Parce que je vais vérifier la moindre de vos paroles.

Haydock rapprocha son fauteuil. Il était plus répugnant que jamais :

— Entre nous, chère madame, je comprends à merveille ce que vous pouvez ressentir, mais vous devez me croire quand je vous dis que j'ai, pour votre mari et vous-même, une immense admiration. Vous avez du courage et du cran. Ce sont de gens comme vous dont le nouvel État aura besoin – cet État nouveau qui va naître dès que nous aurons vaincu le gouvernement débile qui préside encore à vos destinées. Nous voulons nous faire des amis de certains de nos ennemis – de ceux qui en valent la peine. Si j'ai à donner les ordres qui mettront fin à l'existence de votre époux, je le ferai – c'est mon devoir –, mais je le déplorerai, du plus profond de mon cœur ! C'est un homme remarquable. Il est pondéré, modeste, et il est intelligent. Je voudrais vous convaincre de ce que si peu de gens, dans l'Angleterre d'aujourd'hui, paraissent comprendre. Notre Führer n'a pas l'intention de conquérir ce pays, au sens vulgaire du mot. Son objectif, c'est de créer une nouvelle Grande-Bretagne... une Grande-Bretagne forte et indépendante... une Grande-Bretagne dirigée *non pas* par des Allemands, *mais par des Anglais*. Des Anglais de bonne *race*, bien sûr. Des Anglais intelligents, bien éduqués, pleins d'ardeur et de courage... Ce sera « le meilleur des mondes », comme l'a dit Shakespeare.

Le capitaine reprit sa respiration, se pencha en avant, comme pour une confidence, et conclut :

— Nous voulons en finir avec le désordre et l'impuissance. Avec les pots-de-vin et la corruption. Avec les individualistes et les gagne-petit... *Et dans ce nouvel État, nous voulons avoir des gens comme votre mari et vous...* des hommes et des femmes braves, prêts à faire face à tout... des gens qui ont été nos ennemis et qui seront devenus nos amis... Vous seriez étonnée de découvrir combien sont nombreux, dans ce pays comme dans bien d'autres, ceux qui partagent notre foi et nos buts. À nous tous, nous allons créer une nouvelle Europe – une Europe de paix et de progrès. Essayez de voir les choses sous cet angle. Parce que — je peux vous en donner l'assurance — c'est là que réside la...

Le timbre du capitaine Haydock s'était paré de sonorités émouvantes, hypnotiques. Le menton haut, il incarnait à la perfection le marin britannique de la plus haute tradition.

Tuppence le regarda, cherchant une réponse. Tout ce qu'elle put trouver était aussi enfantin qu'agressif :

— Petit jars, petite oie, chantonna-t-elle.

*

La comptine agit comme une formule magique. Tuppence en demeura stupéfaite.

D'un bond, Haydock se dressa. De fureur, son teint vira au cramoisi. En un instant, tout ce qui pouvait le faire ressembler à un vaillant officier de la Marine de Sa Majesté s'évanouit. Et Tuppence eut devant les yeux ce que Tommy lui-même avait déjà vu : un Prussien au comble de la colère.

Il l'insulta d'abondance, en allemand. Puis, revenant à l'anglais, il hurla :

— Misérable gourde ! Vous ne comprenez pas que vous avez signé votre arrêt de mort en répondant comme ça ? Maintenant, c'en est fini de vous – de vous et de votre précieux mari !

Puis, haussant encore le ton, il appela :

— Anna !

La femme qui avait accueilli Tuppence entra. Haydock lui confia le pistolet :

— Surveillez-la. Tirez s'il le faut.

Et il s'en fut, en coup de vent.

Tuppence tenta d'adresser un regard complice à Anna qui se tenait devant elle, le visage impassible :

— Vous seriez vraiment capable de me tirer dessus ?

— Ne vous fatiguez pas à essayer de m'embobiner, répliqua froidement Anna. Mon fils, mon Otto, a été tué pendant la dernière guerre. À ce moment-là, j'avais trente-huit ans. Aujourd'hui, j'en ai soixante-deux... Mais je n'ai toujours pas oublié.

Tuppence scruta ce visage épais, ces yeux qui ne cillaient pas. Ils lui rappelaient celui de la Polonaise, Wanda Polonska. Même férocité effrayante. Même tension vers un but unique. L'amour

maternel exacerbé ! Sans aucun doute, l'Angleterre aussi était-elle pleine de Mrs Jones et de Mrs Smith qui partageaient la même passion. Il était vain de vouloir raisonner avec une femelle privée de son petit.

Dans l'esprit de Tuppence, une idée s'agitait... un souvenir irritant... une intuition qu'elle n'était jamais parvenue à transformer en raisonnement conscient. Le roi Salomon... oui, cela avait à voir avec le roi Salomon...

La porte s'ouvrit. Le capitaine Haydock revenait.

Il s'approcha de Tuppence et, toujours plein de fureur, brailla :

— Où l'avez-vous mis ? Où l'avez-vous caché ?

Ébahie, Tuppence le regarda avec des yeux ronds.

Elle n'y comprenait rien. Ce que disait Haydock n'avait pas le moindre sens.

Elle n'avait rien pris. Elle n'avait rien caché.

— Sortez ! ordonna Haydock à Anna.

Anna lui rendit le pistolet et quitta la pièce.

Haydock se laissa tomber dans un fauteuil. Il paraissait lutter pour reprendre le contrôle de lui-même.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça ! éructa-t-il. Je vous tiens... et j'ai tous les moyens de vous faire parler... des moyens pas très sympathiques. Au bout du compte, vous finirez bien par me dire la vérité. Alors, *qu'est-ce que vous en avez fait ?*

Tuppence comprit instantanément qu'il y avait là, au moins, quelque chose qui lui ouvrait l'éventualité d'un marchandage. Si seulement elle avait pu savoir ce qu'il croyait être en sa possession...

— Comment savez-vous que je l'ai ? interrogea-t-elle avec prudence.

— À cause de ce que vous avez dit, pauvre idiote ! Vous ne l'avez pas sur vous, puisque nous savons que vous vous êtes entièrement changée pour revêtir cet uniforme.

— Et si on disait que je l'ai envoyé par la poste ?

— Ne soyez pas sotte. Nous avons vérifié tout ce que vous avez pu poster depuis hier. Vous ne l'avez pas envoyé par la poste. Non, vous ne pouvez en avoir fait qu'une seule chose :

vous l'avez caché à *Sans Souci* avant de partir ce matin. Et je vous donne trois minutes pour me dire où se trouve la cachette.

Il posa sa montre sur la table :

— *Trois minutes, Mrs Thomas Beresford.*

Sur le manteau de la cheminée, la pendule émettait son paisible tic-tac.

Tuppence demeurait immobile, très droite, le visage dénué d'expression.

Rien ne pouvait révéler le tourbillon de ses pensées.

Et soudain, en un éclair éblouissant, la lumière se fit dans son cerveau. Les ramifications de l'affaire se présentèrent à elle avec la netteté d'une épure, et elle comprit enfin qui se trouvait au nœud de la conspiration, qui en était la cheville ouvrière.

La voix de Haydock la fit sursauter :

— *Plus que dix secondes...*

Comme dans un cauchemar, elle le vit lever la main qui tenait le pistolet, et l'écouta compter :

— *Une, deux, trois, quatre, cinq...*

Il en était à *huit* quand retentit le tonnerre d'une détonation. Haydock s'effondra. Ses traits empourprés, en cet instant ultime, arborèrent une expression d'intense stupeur. Si grande avait été l'intensité avec laquelle il dévorait des yeux sa victime qu'il ne s'était pas aperçu que, derrière lui, la porte s'était tout doucement ouverte.

D'un bond, Tuppence sauta sur ses pieds. Elle écarta les hommes en uniforme qui se tenaient sur le seuil et saisit frénétiquement la manche d'un veston de tweed :

— *Mr Grant !...*

— Oui, oui, ma chère... Tout va bien, maintenant. Vous avez été formidable...

Mais Tuppence ne prêta aucune attention à ces compliments :

— *Vite !* Il n'y a pas une seconde à perdre. Vous avez une voiture ?

— Oui, répondit Grant, éberlué.

— Une voiture rapide ? Il faut que nous nous précipitions à *Sans Souci* ! Que nous y filions *dare-dare* ! Pourvu que nous

arrivions à temps... Avant qu'ils ne téléphonent ici et qu'ils ne découvrent que ça sonne dans le vide !

Deux minutes plus tard, ils étaient à bord de la voiture et, sitôt parcourues les rues de Leatherbarrow, ils se lancèrent à tombeau ouvert sur les routes de campagne. L'aiguille du compteur grimpait vers les sommets.

Mr Grant ne posait pas de question. Il se contentait d'afficher un air serein pendant que Tuppence observait, folle d'angoisse, le compteur de vitesse. Le chauffeur avait reçu l'ordre de rouler au maximum de ses possibilités.

Pendant tout le trajet, Tuppence ne prononça qu'un seul mot :

— Tommy ?

— Tout va bien. Nous l'avons libéré il y a une demi-heure.

Elle se contenta de hocher la tête.

Ils arrivaient enfin à Leahampton. Ils foncèrent à travers la ville et escaladèrent en moins de deux le coteau.

Suivie de Mr Grant, Tuppence sauta de la voiture et enfila en courant l'allée de *Sans Souci*. La porte du hall, comme d'habitude, était ouverte. Il n'y avait personne en vue. Tuppence grimpa l'escalier quatre à quatre.

En passant, elle jeta un coup d'œil à sa chambre et nota les tiroirs renversés et le lit bouleversé. Sans même souffler, elle se précipita jusqu'au fond du couloir et pénétra en trombe chez Mr et Mrs Cayley.

La chambre était vide. Il y flottait une odeur fade de médicaments.

Tuppence courut au lit et arracha draps et couvertures qui se répandirent sur le sol. Puis elle passa la main sous le matelas.

Avec un sourire de triomphe, elle se tourna vers Mr Grant : elle tenait à la main un livre d'enfant en piteux état :

— Le voilà. Tout est dedans...

— Mais qu'est-ce que...

Ils se retournèrent. Mrs Sprot, les yeux écarquillés, se tenait sur le seuil.

— Et maintenant, dit Tuppence, *permettez-moi de vous présenter M !... Oui. Mrs Sprot en personne. J'aurais dû m'en douter depuis le début.*

Il revint à Mrs Cayley, qui fit une entrée inopinée, d'apporter à la scène la touche de comique qui manquait :

— Oh, *Seigneur* ! souffla-t-elle en voyant, effarée, le lit défait de son divin époux, que va *dire* Mr Cayley ?

— J'aurais dû le deviner depuis le début, dit Tuppence.

Elle s'activait, grâce à de généreuses lampées d'un vieux cognac, à redonner du tonus à ses nerfs éprouvés, et adressait des sourires épanouis à Tommy et à Mr Grant, ainsi qu'à Albert, assis devant une pinte de bière, et qui souriait, lui aussi, d'une oreille à l'autre.

— Racontez-nous tout, Tuppence, la pressa Tommy qui, s'il tutoyait sa femme en privé, répugnait à le faire en public.

— Vous d'abord, répliqua-t-elle.

— Oh ! moi, ça tient en peu de mots. Par le plus grand des hasards, je suis tombé sur l'émetteur-récepteur clandestin. Je pensais que j'arriverais à m'en sortir sans anicroche, mais Haydock a été plus malin que moi.

Tuppence hocha la tête :

— Il a aussitôt téléphoné à Mrs Sprot. Elle s'est précipitée dans l'allée, et elle s'est cachée pour vous attendre avec son marteau. Elle n'a quitté la table de bridge que pendant trois minutes, pas plus. J'avais bien remarqué qu'elle était un peu essoufflée... mais je ne l'ai jamais soupçonnée.

— Après cela, reprit Tommy, le mérite revient entièrement à Albert. Il est parti renifler partout, comme un chien fidèle. Je suis parvenu à émettre du morse en faisant semblant de ronfler, et Albert a pigé tout de suite. Il a couru prévenir Mr Grant, et ils sont revenus tous les deux, tard dans la soirée. Re-ronflements. Moyennant quoi, j'ai accepté de me tenir tranquille pour qu'on puisse coincer le bateau annoncé quand il arriverait.

— Quand Haydock est parti, ce matin, précisa Mr Grant, les gens de chez nous se sont rendus maîtres du *Repos du contrebandier*. Le bateau, nous l'avons arraisonné tout à l'heure.

— Et, maintenant, à vous, Tuppence, insista Tommy.

— Pour commencer, je dois reconnaître que je n'ai pas cessé de me comporter comme une parfaite idiote ! J'avais soupçonné tout le monde, *sauf* Mrs Sprot !... *Une fois*, j'avais éprouvé une terrible sensation de menace, comme si j'étais personnellement en danger. C'était après avoir surpris ce message au téléphone, à propos du 4. À ce moment-là, il n'y avait, à part moi, que trois personnes dans l'hôtel. J'ai fait porter mes soupçons sur Mrs Perenna et sur Mrs O'Rourke. Je me trompais du tout au tout : la personne vraiment dangereuse, c'était la petite Mrs Sprot, si inoffensive d'apparence.

« Comme Tommy le sait fort bien, j'ai continué à patauger jusqu'après sa disparition. J'étais en train de mettre au point un plan avec Albert quand, subitement, Antony Marsdon est, comme on dit, tombé du ciel. Au début, rien ne m'a paru anormal. C'était bien le genre de garçon que Deb aime voir pendu à ses basques. Mais il y a deux choses qui m'ont mis la puce à l'oreille. Primo, plus je lui parlais, plus j'étais persuadée que je ne l'avais *jamais* vu auparavant et qu'il n'était jamais venu chez nous. Ensuite, alors qu'il donnait l'impression d'être parfaitement au courant de mes activités à Leahampton, il croyait que Tommy se trouvait *en Écosse*. Et ça, ça ne collait pas. S'il avait réellement dû être informé du travail de quelqu'un, ç'aurait été du travail *de Tommy*, puisque, moi, j'étais là à titre plus ou moins officieux... J'ai trouvé cela très bizarre.

« Mr Grant avait dit que la Cinquième Colonne étendait ses ramifications partout, jusque dans les endroits les plus invraisemblables. Alors, pourquoi l'un de ses membres n'aurait-il pas été affecté au même service que Deborah ? Je n'avais pas de certitude, mais je me suis quand même assez méfiée pour lui tendre un piège. Je lui ai dit que nous avions, Tommy et moi, un code privé pour communiquer entre nous. Le vrai code, bien sûr, c'étaient les cartes postales de clowns. Mais j'ai mené Antony en bateau avec ma petite plaisanterie sur Penny Dirondelle et Tuppence Monsignore.

« Comme je m'y attendais, il a sauté sur l'appât !... Ce matin, j'ai reçu la lettre par laquelle il se démasquait.

« Mon dispositif avait été établi d'avance. Je n'ai rien eu d'autre à faire que de téléphoner à la couturière pour annuler un essayage. C'était le signal que le poisson avait mordu à l'hameçon.

— C'coup d'fil, il m'a pas qu'un peu flanqué les chocottes ! précisa Albert. Mais j'ai illico pédalé jusque devant l'hôtel avec le triporteur au boulanger. Et je t'en ai balancé une bonne flaque devant la grille, de c'te saloperie gluante qui puait comme c'est pas permis. À l'anis, que c'était parfumé – enfin si on peut appeler ça parfumé !

— Et alors, poursuivit Tuppence, je suis sortie, et j'ai pris le plus grand soin de bien y traîner mes semelles. Bien entendu, avec le triporteur du boulanger, ce n'était pas très difficile de me suivre jusqu'à la gare et de m'entendre prendre un ticket pour Yarrow. C'était *après* que les choses auraient pu se compliquer.

— Les chiens n'ont pas eu de peine à flairer la piste, expliqua Mr Grant. Ils l'ont retrouvée à la gare de Yarrow, et ils l'ont suivie puisque vous aviez frotté votre semelle sur un des pneus. Ça nous a conduits jusqu'au bouquet d'arbres, puis au calvaire, et, ensuite, tout le long de votre chemin à travers les collines. L'ennemi n'avait apparemment pas imaginé que nous pouvions vous suivre sans problème après qu'ils vous ont vue vous mettre en route et qu'ils sont eux-mêmes partis dans l'autre sens.

— N'importe comment, j'en menais pas large, raconta Albert. Savoir que vous étiez là, comme qui dirait toute seule dans c'te maison, et puis pas savoir c'qui pouvait vous arriver... Enfin, on a pu passer par une fenêtre de derrière et puis mettre la main au colback de c'te mégère, juste comme elle descendait les escaliers. Mais il ne s'en est quand même fallu qu'd'un poil qu'on arrive trop tard, comme qui dirait.

— Moi, j'ai toujours été persuadée que vous arriveriez à temps, rétorqua Tuppence. Mais il me fallait absolument me donner de la marge. Si je n'avais pas vu la porte s'ouvrir, j'aurais fait semblant de me mettre à table. Mais ce qui me mettait sur les charbons ardents, c'est que je venais brusquement de comprendre toute l'histoire et que je me rendais compte à quel point j'avais été stupide.

— Mais *comment* est-ce que vous avez compris ? interrogea Tommy.

— *Petit jars, petite oie*, chantonna Tuppence. Quand j'ai dit ça au capitaine Haydock, il est devenu vert. Et pas seulement parce qu'il pouvait croire que je me payais sa tête. Non. J'ai vu tout de suite que, pour lui, cette petite phrase avait *un sens bien précis*. Et puis il y avait aussi l'expression du visage de cette femme – la dénommée Anna. Elle ressemblait à celle de cette Polonaise. Et c'est à ce moment-là, évidemment, que j'ai pensé au roi Salomon, et que tout est devenu clair.

— Répétez ça encore une fois, Tuppence, soupira Tommy, exaspéré, et je vous abattrai moi-même. Enfin, c'est *quoi*, ce que vous avez compris ? Et, bon Dieu de bois, qu'est-ce que le roi Salomon vient faire là-dedans ?

— Vous vous souvenez de l'Ancien Testament. Deux femmes vinrent trouver le roi Salomon avec un enfant. Chacune des deux disait que l'enfant était à elle, et n'en voulait pas démordre. Alors le roi Salomon décida : « C'est bon. Que l'on coupe l'enfant en deux. » Celle qui n'était pas la mère dit : « Très bien. » Mais la vraie mère dit, elle : « Non. Que l'autre femme prenne l'enfant. » Vous comprenez, elle ne pouvait pas supporter l'idée que l'enfant serait tué. Eh bien ! la nuit où Mrs Sprot a tué la Polonaise, vous avez tous dit que c'était un miracle et qu'elle aurait pu aussi bien tuer Betty. Et, bien sûr, la vérité aurait dû nous sauter aux yeux à ce moment-là. Si Betty avait été son enfant, *jamais*, au grand jamais, elle n'aurait pris le risque de tirer. Cela veut dire que Betty n'était *pas* son enfant. Et c'était d'ailleurs la raison pour laquelle il fallait absolument qu'elle abatte l'autre femme.

— Pourquoi ?

— Parce que, répondit Tuppence d'une voix qui tremblait d'émotion, c'était l'autre femme, la Polonaise, qui était la vraie mère de Betty. La pauvre... Quand elle est arrivée dans ce pays comme réfugiée, sans un sou, elle a considéré comme une bénédiction que Mrs Sprot ait envie d'adopter sa fillette.

— Mais pourquoi Mrs Sprot a-t-elle voulu adopter un enfant ?

— *Camouflage !* Formidable camouflage psychologique... Personne n'irait imaginer qu'une espionne de haut vol entraîne un enfant dans ses activités. C'était ma principale raison pour n'avoir jamais soupçonné Mrs Sprot. Simplement à cause de la petite. Mais la vraie mère de Betty avait un besoin viscéral de son enfant. Elle a fini par découvrir l'adresse de Mrs Sprot, et elle est venue ici. Elle a tourné autour de la maison, en attendant sa chance. Et puis elle a pu s'emparer de Betty et elle l'a emmenée avec elle.

« Bien entendu, Mrs Sprot était catastrophée. Il lui fallait à tout prix éviter l'intervention de la police. Alors, elle a gribouillé le soi-disant message qu'elle a prétendu avoir trouvé dans sa chambre, et elle a en douce appelé son copain Haydock à la rescousse. Et puis, quand nous avons enfin repéré la fugitive, elle n'a voulu courir aucun risque et l'a froidement abattue. Pour quelqu'un qui affirmait ne rien connaître aux armes à feu, c'était une tireuse d'élite ! Oui, elle a assassiné de sang-froid cette malheureuse... et, rien qu'à cause de ça, je n'ai aucune pitié pour elle. C'est une femme pourrie jusqu'à la moelle.

« Mais il y avait autre chose qui aurait dû me mettre sur la voie. C'était la ressemblance entre Betty et Wanda Polonska. Car c'était à *Betty* que cette femme m'avait fait penser depuis le début... Et puis ce jeu idiot de la petite avec mes lacets. Il était évidemment bien plus probable qu'elle avait vu faire ça par sa prétendue mère plutôt que par Karl von Deinim ! Mais, dès que Mrs Sprot a vu ce que faisait Betty, elle a dissimulé des preuves accablantes dans la chambre de Karl, et elle a ajouté la touche finale avec le lacet imbibé d'encre sympathique.

— Je suis heureux que Karl n'ait pas été dans le coup, remarqua Tommy. Je l'aimais bien.

Tuppence avait noté que son mari avait employé le passé.

— On ne l'a pas fusillé, j'espère ? demanda-t-elle.

Mr Grant secoua la tête :

— Karl va très bien. Et en fait, je dois avouer que je vous réserve là une petite surprise.

Un sourire illumina le visage de Tuppence :

— Que je suis heureuse pour Sheila ! Évidemment, en ce qui concerne Mrs Perenna, nous nous sommes conduits comme des imbéciles et nous avons foncé sur une fausse piste.

— Elle était vaguement impliquée dans des histoires de l'IRA, rien de plus, précisa Mr Grant.

— Dire que j'ai nourri aussi quelques soupçons à l'encontre de Mrs O'Rourke ! Et même parfois des Cayley...

— Moi, j'ai bien soupçonné Bletchley ! renchérit Tommy.

— Alors qu'en fait il s'agissait de cette créature fadasse et insignifiante que je n'ai jamais considérée autrement que... que comme la mère de Betty...

— Insignifiante ? Comme vous y allez ! s'étrangla Mr Grant. C'est une femme redoutable et une actrice de grand talent. Et, à mon grand regret, elle est anglaise de naissance.

— Si c'est vraiment le cas, gronda Tuppence, je n'ai pour elle ni pitié ni estime. Ce n'était même pas pour son pays qu'elle travaillait.

N'en pouvant soudain plus de curiosité, elle plongea son regard dans celui de Mr Grant et interrogea :

— Ce que vous cherchiez, vous l'avez trouvé, au moins ?

— Oui. Tout était dans ces livres d'images à moitié déchirés.

— Ceux dont Betty disait qu'ils étaient « virains » ? s'exclama Tuppence.

— Bien vilains, en effet, répliqua Mr Grant. Dans *Le Petit Jack Horner*, il y avait notre dispositif naval au grand complet. *Johnny Tête-en-l'air* contenait l'essentiel du déploiement de notre aviation. Et tout ce qui concernait l'Armée avait, tout naturellement, trouvé sa place dans *Il était un petit homme, avec un petit canon...*

— Et dans *Petit jars, petite oie* ? s'enquit Tuppence.

— Eh bien ! traité avec un réactif approprié, ce livre nous a révélé, écrite à l'encre sympathique, une liste exhaustive d'importants personnages tout disposés à faciliter l'invasion de notre pays. Entre autres les responsables de la police de deux comtés, un général de division aérienne, deux généraux d'armée, le directeur d'une usine d'armements, un membre du cabinet... Sans parler de policiers d'un rang inférieur, de commandants, de volontaires de la Défense locale, et de tout un

menu fretin de militaires et de marins, aussi bien que d'agents de notre propre service de renseignement...

Tommy et Tuppence se regardèrent, ébahis.

— C'est incroyable ! jeta Tommy.

Grant secoua la tête :

— Vous ne mesurez pas la puissance de la propagande allemande. Elle agit sur ce qu'il peut y avoir d'inné chez certains hommes : le désir, l'appétit du pouvoir. Tous ces gens étaient prêts à trahir leur pays, non pas pour de l'argent, mais par une sorte d'orgueil mégalomane de ce qu'ils allaient, eux, accomplir pour ce même pays. C'est le culte de Lucifer... Lucifer, la lumière du Matin. Oui, de l'orgueil, et la quête éperdue d'une gloire personnelle...

« Vous pouvez bien imaginer qu'avec des responsables comme ceux-là aux postes de commande, donnant des ordres contradictoires et semant la confusion dans les opérations, l'invasion qui nous menace avait toutes les chances de réussir.

— Et maintenant ? demanda Tuppence.

Mr Grant sourit :

— Maintenant ?... Qu'ils y viennent ! Nous les attendons de pied ferme !

16

— Maman chérie, dit Deborah, je dois vous avouer que j'ai bien failli croire des choses abominables sur votre compte.

— Ah bon ? Quand ça ? s'enquit Tuppence.

Ses yeux étaient fixés, pleins de tendresse, sur le visage de sa fille.

— Eh bien, quand vous avez mis le cap sur l'Écosse pour rejoindre Père, alors que je vous croyais chez tante Gracie. J'étais à deux doigts de penser que vous aviez un amant.

— Voyons, Deb !

— Oh, je n'y ai jamais vraiment cru. Pas à votre âge... Et puis je sais que Poil-de-carotte et vous, vous vous adorez. En fait, c'était un crétin, un certain Antony Marsdon, qui m'avait fourré cette idée-là dans la tête. Vous savez, Mère — je crois que je peux vous mettre au courant —, eh bien on a découvert par la suite qu'il était membre de la Cinquième Colonne. Il racontait sans arrêt des trucs bizarres... que rien ne changerait et que tout irait peut-être même mieux si Hitler gagnait la guerre...

— Est-ce que... est-ce qu'il te plaisait ?

— Tony ? Oh non !... je l'ai toujours trouvé rasoir... Je vous abandonne : je ne peux pas ne pas danser celle-là.

Elle s'éloigna en ondoyant avec grâce dans les bras d'un beau blond qu'elle couvait d'un sourire enjôleur. Tuppence la suivit un instant des yeux, puis son regard se porta sur un jeune officier en uniforme de la Royal Air Force qui faisait danser une jeune fille mince et blonde.

— Tu sais, Tommy, murmura Tuppence, je trouve vraiment que nous avons des enfants très bien.

— Voilà Sheila, répondit son mari.

Il se leva pour accueillir Sheila Perenna qui s'approchait de leur table. Elle portait ce soir-là une robe émeraude qui mettait

en valeur sa sombre beauté. Mais c'était une beauté maussade, et elle se montra à la limite de l'impolitesse :

— Je vous avais promis de venir, alors me voilà. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous m'avez invitée.

— Parce que nous vous aimons bien, sourit Tuppence.

— Vraiment ? Ça me dépasse. Après tout, je me suis très mal conduite à votre égard à tous les deux.

Elle demeura un instant silencieuse, puis murmura :

— Mais je vous suis tout de même reconnaissante d'avoir pensé à moi.

— Nous vous avons trouvé un charmant cavalier, reprit Tuppence.

— Je n'ai pas envie de danser. J'ai horreur de ça. Je ne suis venue que pour vous voir.

— Croyez-moi, le cavalier que nous vous avons choisi vous plaira, s'épanouit Tuppence.

— Je...

Sheila Perenna s'interrompit et demeura bouche bée : Karl von Deinim traversait la piste.

— Vous ? balbutia-t-elle.

— Oui, moi, dit Karl.

Il y avait quelque chose de changé en Karl von Deinim. Et Sheila, perplexe, le dévora des yeux. Les couleurs lui étaient revenues, et elle avait le feu aux joues.

Quand enfin elle parvint à s'exprimer, elle haletait un peu :

— Je... je savais qu'on reconnaîtrait votre innocence. Mais... je croyais que vous resteriez interné...

Karl secoua la tête :

— Il n'y a aucune raison qu'on m'interne.

Il se jeta à l'eau :

— Il faut que vous me pardonniez, Sheila, mais je vous ai caché la vérité. Je ne suis pas Karl von Deinim. J'ai usurpé son identité pour des raisons... personnelles.

Le jeune homme adressa à Tuppence une supplication muette.

— Allez-y, sourit-elle. Dites-lui tout.

— Karl von Deinim était un de mes amis. J'avais fait sa connaissance ici, en Angleterre, il y a quelques années... Et puis

je l'ai retrouvé peu avant la guerre, en Allemagne, où je me trouvais en mission spéciale.

— Vous apparteniez à l'Intelligence Service ? demanda Sheila.

— Oui. Quand j'étais là-bas, des événements bizarres ont commencé de se produire. Une fois ou deux, je ne m'en suis tiré que d'extrême justesse. Nos adversaires paraissaient connaître d'avance mes projets. Alors j'ai compris que ce n'était pas normal. Qu'ils étaient parvenus, pour employer leur expression, à « pourrir » mon propre service. C'étaient les miens qui me trahissaient. Karl et moi, nous avons une certaine ressemblance, et ma grand-mère était allemande. C'est ce qui me rendait particulièrement apte à opérer en Allemagne. Karl n'était pas nazi. Il ne s'intéressait qu'à son job, la recherche en chimie, qui était aussi mon domaine. Peu avant la guerre, Karl a décidé de s'enfuir en Angleterre. Ses frères avaient été envoyés en camp de concentration. Il pensait que sa fuite se heurterait à de grandes difficultés, mais, comme par miracle, chaque fois, ces difficultés s'aplanissaient d'elles-mêmes. Quand Karl m'en a parlé, ça a éveillé mes soupçons : pourquoi les autorités allemandes s'évertuaient-elles à faciliter son départ d'Allemagne, alors que ses frères et quelques autres de ses proches étaient en camp de concentration et que l'on soupçonnait son hostilité au régime ? Tout se passait comme si on avait de bonnes raisons de le vouloir en Angleterre. Le logement de Karl était situé dans le même immeuble que le mien et, un jour, j'ai eu le chagrin de trouver son cadavre, étendu sur son lit. Dans une crise de désespoir, il s'était donné la mort. Il laissait une lettre que j'ai lue avant de la mettre dans ma poche.

« J'ai décidé de me livrer à une substitution. Je voulais quitter l'Allemagne. Et je voulais aussi comprendre pourquoi on avait discrètement encouragé Karl à partir lui aussi. J'ai habillé le cadavre avec mes propres vêtements, et je l'ai mis sur mon lit. Karl s'était tiré une balle dans la tête, et il était défiguré. Et puis je savais ma propriétaire à moitié aveugle.

« Muni des papiers et du passeport de Karl von Deinim, j'ai pu partir pour l'Angleterre, et je me suis rendu à l'adresse qui lui avait été recommandée : c'était *Sans Souci*.

« Pendant tout mon séjour, j'ai joué le rôle de Karl von Deinim, sans baisser ma garde un seul instant. J'ai découvert qu'on avait pris des arrangements pour que j'aie un poste à l'usine chimique. Au début, j'ai cru qu'on m'obligerait à travailler pour les nazis. Mais j'ai compris ensuite qu'on avait choisi mon malheureux ami pour servir de bouc émissaire.

« Quand j'ai été arrêté, sur la base de fausses preuves, je n'ai rien dit. Je ne voulais révéler ma véritable identité que le plus tard possible. En fait, je n'avais qu'un but : découvrir ce qui allait se passer.

« Ce n'est qu'il y a quelques jours que j'ai été reconnu par quelqu'un de chez nous, et que la vérité s'est fait jour.

— Vous auriez dû tout me dire, lui reprocha Sheila, véhémement.

Il répliqua doucement :

— Si c'est comme ça que vous le prenez... Je suis désolé.

Il ne la quittait pas des yeux. Le regard de Sheila flamboyait d'une orgueilleuse colère. Mais ladite colère ne tarda pas à fondre :

— J' imagine que vous deviez agir comme vous l'avez fait...

— Ma chérie...

Il se leva :

— Venez danser.

Tuppence émit un profond soupir.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta Tommy.

— Oh ! rien. J'espère seulement que, maintenant que son soupirant n'est plus un paria allemand rejeté par tous, Sheila ne va pas cesser d'être amoureuse de lui.

— J'ai l'impression qu'elle est tout ce qu'il y a d'amoureuse.

— Oui, mais ces Irlandais sont tellement tordus et contrariants ! Et Sheila est une révoltée. Elle a ça dans le sang.

— Au fait, interrogea Tommy, pourquoi avait-il fouillé ta chambre, ce jour-là ? C'est à cause de ça que nous nous sommes complètement fichus dedans.

— J’imagine qu’il ne trouvait pas mon interprétation de Mrs Blenkinsop très convaincante... En réalité, alors que nous le soupçonnions, lui-même nous trouvait éminemment suspects.

— Salut, vous deux ! les héla gaiement Derek Beresford comme sa cavalière et lui passaient devant leur table. Pourquoi ne venez-vous pas danser ? ajouta-t-il en leur adressant un sourire d’encouragement.

— Ce qu’ils sont gentils avec nous ! Quels amours d’enfants ! s’émua Tuppence.

Finalement, les jumeaux Beresford et leurs partenaires vinrent s’asseoir aux côtés de Tommy et de Tuppence.

— Je suis heureux que vous ayez fini par obtenir un job, dit Derek à son père. Pas très passionnant, j’imagine ?

— De la routine, essentiellement.

— Bah ! Au moins, ça vous occupe. C’est l’essentiel.

— Moi, je suis très contente que Mère ait été autorisée à travailler avec vous, ajouta Deborah. Elle a l’air vraiment plus heureuse. Ce n’est pas trop fastidieux, Mère ?

— Pas fastidieux du tout, répliqua Tuppence.

— Bon ! se réjouit Deborah. Quand la guerre sera finie, je pourrai vous parler de ce que je fais. C’est absolument fascinant, mais c’est top secret.

— Tu en as de la chance ! sourit Tuppence.

— C’est vrai, ça. Oh ! évidemment, ce n’est pas aussi exaltant que de piloter un avion...

Deborah lança à son frère un regard envieux :

— Et vous savez qu’il va être proposé pour la croix de...

— Tais-toi, Deb, coupa Derek.

— Dis-nous un peu ce qui te vaut ça, Derek, ordonna Tommy.

— Oh ! rien de particulier... Le même genre de missions que mes camarades. Je ne comprends pas pourquoi ils ont éprouvé le besoin de me singulariser...

Rougissant, le jeune officier arborait une mine aussi piteuse que s’il avait commis un péché capital. Il se leva, imité par sa blonde cavalière.

— Je ne veux pas rater cette danse, expliqua-t-il. C’est ma dernière soirée de permission.

— Venez, Charles, murmura Deborah à son danseur.
Tuppence regarda ses deux enfants évoluer sur la piste.
« Seigneur, faites qu'ils s'en sortent, pria-t-elle mentalement.
Faites, mon Dieu, qu'il ne leur arrive rien... »
Elle releva la tête, et croisa le regard de Tommy.
— À propos de la petite..., murmura-t-il. Est-ce que nous ne pourrions pas...
— Betty ?... Oh ! Tommy, je suis si heureuse que tu y aies pensé, toi aussi ! Je croyais que c'était seulement mon instinct maternel... Tu y songes sérieusement ?
— À adopter ce petit bout de chou ? Pourquoi pas ?... Elle a passé de sales moments, cette gosse, et ce sera merveilleux pour nous de voir un autre enfant grandir...
— Oh, Tommy !...
Elle lui prit la main qu'elle serra de toutes ses forces. Ils échangèrent un tendre regard.
— Nous partageons toujours nos désirs, souffla-t-elle, au comble du bonheur.
Croisant son frère sur la piste de danse, Deborah lui glissa :
— Regarde-les, tous les deux... À se tenir la main !... Ils sont touchants, non ?... Il faut que nous fassions l'impossible pour qu'ils ne mènent pas une vie trop terne, pendant cette guerre...

FIN